
VITTORIO EM. III



Bibliothèque
PORTATIVE
de
L'OFFICIER.



IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

STRATAGÈMES

MILITAIRES

ET

RUSES DE GUERRE,

TIRÉS DES AUTEURS GRECS, LATINS, FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, TANT ANCIENS QUE MODERNES;

AUXQUELS ON A JOINT

DES HARANGUES, DES DISCOURS MÉMORABLES, DES MOTS HEUREUX, DES TRAITS DE GRANDEUR D'AME, DE BRAVOURE, ETC.

TOME SECOND.



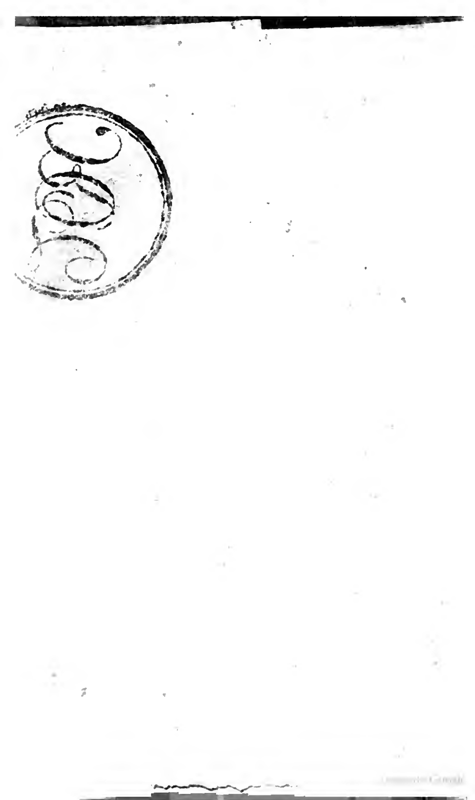
A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1826.



STRATAGÈMES MILITAIRES

ET

RUSES DE GUERRE.

---

396. Espagnols. Les Espagnols, resserrés, en 1576, par les habitants de Maëstricht dans une partie de la ville, placent devant eux toutes les femmes qu'ils peuvent prendre, et, couverts de cette espèce de rempart, ils s'avancent dans la ville, en faisant un feu continuel. Les habitants aiment mieux se réfugier dans leurs maisons que de se défendre, au risque de tuer eux-mêmes leurs femmes ou leurs parentes.

397. Chesquière. En 1806, un jeune homme de Delemont, près de Lille, était appelé par la conscription. Une santé frêle, une constitution délicate et des goûts rien moins que guerriers effrayaient ses parents, qui sentaient qu'il ne pourrait résister à la première campagne. Leur affliction redoublait par la répugnance qu'il montrait pour obéir

à son ordre d'appel. La sœur de ce jeune homme, Virginie Chesquière, que la nature avait pourvue des inclinations qu'elle attribue aux Amazones, sollicita de ses parents et obtint la permission d'essayer de remplacer son frère. Vêtue de ses habits, elle se présente, et, bientôt encadrée dans un régiment de nouvelle formation, elle y obtient par ses connaissances le grade de caporal; appelée à faire partie du 27ᵉ léger, elle se trouva à Wagram, y sauva son capitaine qui se noyait, et fut élevée au grade de sergent sur le champ de bataille. En Portugal, elle fut blessée à la main en sauvant son colonel, et fut décorée de la légion d'honneur pour avoir fait deux officiers prisonniers. Enfin, après six ans de service, une maladie trahit son sexe et la rendit à sa famille.

398. MARCUS MARCELLUS. Pour cacher le petit nombre de ses troupes, *Marcus Marcellus* fit jeter, au moment de la bataille, de grands cris par tous les valets de l'armée. Les ennemis en furent épouvantés, croyant qu'il avait de plus grandes forces.

399. GUITON. Louis XIII, ou plutôt son

ministre le cardinal de Richelieu, vint mettre le siége devant la Rochelle, en 1627, pour réduire ce dernier asile des protestants, qui vivaient dans une espèce d'indépendance et n'obéissaient qu'à leurs magistrats. Jean Guiton, que les Rochellois élurent pour maire et pour leur général, les rassembla. « Je serai « maire, leur dit-il, puisque vous le voulez « absolument, mais c'est à condition qu'il me « sera permis d'enfoncer ce poignard dans le « sein du premier qui parlera de se rendre. Je « conseus qu'on en use de même avec moi, « dès que je proposerai de capituler; et je de- « mande que ce poignard reste sur la table de « la salle où nous nous assemblons, pour qu'il « serve à punir les lâches, s'il s'en trouvait « parmi nous ! »

Au bout d'un an de blocus, la famine faisait d'affreux ravages dans la ville. « La faim, » dit un Rochellois devant Guiton, « emporte « tous les jours tant de monde, que bientôt « nous n'aurons plus d'habitants. — Il suffit, « répondit le maire, qu'il en reste un pour « fermer les portes. »

400. Brasidas. Brasidas, dans une retraite,

était poursuivi en queue par les ennemis. Il ordonna alors de couper du bois, d'en faire un amas sur ses derrières et d'y mettre le feu. La flamme s'étant élevée empêcha l'ennemi de donner sur l'arrière-garde de Brasidas, qui se retira ainsi en toute sûreté.

401. MAHOMET. A la prise de Négrepont, Mahomet II ayant promis dans la capitulation à Paul Orizzo qu'il lui sauverait la tête, le fit scier par le milieu du corps; et ce barbare vainqueur prétendit n'avoir pas manqué à sa promesse.

402. CÉSAR. Pendant la guerre d'Afranius, Cesar ne pouvant se retirer sans péril devant l'armée ennemie qui était rangée en bataille, fit creuser derrière lui un grand fossé par les troupes de la seconde et de la troisième ligne, tandis que la première demeurait rangée en bataille; et, à la fin du jour, il se retira avec toutes ses troupes à couvert de ce fossé.

403. AUTRICHE. Lors de la troisième coalition contre la France, en 1805, l'Autriche fit plusieurs dispositions qui ne pouvaient échapper à Napoléon. Celui-ci se plaignit donc souvent des armements et des mouve-

ments de troupes faits en Italie, et le cabinet autrichien cherchait toujours, soit par des explications plausibles, soit par des dénégations formelles, à dissiper l'inquiétude que ces mesures devaient faire naître. Enfin, ne pouvant nier les armements de sa cour, le ministre autrichien, comte de Cobentzel, assura que la France ne devait les regarder que comme une mesure de précaution commandée par l'accroissement des forces françaises en Italie. Vain prétexte! véritable ruse diplomatique! puisque la plus grande partie des troupes disponibles était réunie sur les côtes de l'Océan, et qu'il n'y avait en Italie que ce qui avait été jugé nécessaire pour former la garnison des places et pour la sûreté intérieure du pays.

404. TRASYBULE. Trasybule, général des Milésiens, pour se rendre maître du port de Sicyone, ordonna quelques fausses attaques du côté de la terre; et, après avoir ainsi attiré les ennemis de ce côté, il se saisit brusquement du port avec sa flotte.

405. VILLARS. Le marquis de Villars qui, à la bataille de Leuse, 1691, gagnée par le

maréchal de Luxembourg, commandait un corps de cavalerie, fit cette harangue à ses cavaliers au moment d'exécuter une charge contre les Hollandais. « Mes amis, leur dit-« il, vous les avez bien battus l'année der-« nière, vous les battrez bien encore. — Nous « les battrons! » s'écrient les soldats. En effet les Hollandais furent vaincus.

406. Pompisque. Au siége d'une place dont il ne pouvait venir à bout de s'emparer, Pompisque fit passer du côté des assiégés un transfuge, qui leur dit que les Arcadiens le rappelaient, et qu'ils ne savaient comment se résoudre à souffrir la honte de lever le siége. Ces nouvelles donnèrent aux habitants une joie qui fut augmentée lorsque, quelques jours après, ils virent les ennemis décamper. Alors, ajoutant pleinement foi au transfuge, ils sortirent et se mirent à piller le camp. Mais Pompisque retourna contre eux, les prit et se rendit maître de la place.

407. Valerius Levinus. Dans une bataille contre Pyrrhus, *Valerius* Levinus cria, en montrant son épée sanglante, qu'il l'avait tué; ce qui fit retirer l'ennemi.

408. Charles XII. Charles XII, assiégé dans Stralsund, dictait une lettre à son secrétaire lorsqu'une bombe tomba sur la maison et vint éclater dans la pièce voisine de celle où il se trouvait. Au bruit de l'explosion, le secrétaire laissa échapper sa plume. « Qu'y a-t-il donc ? » dit le roi d'un air tranquille ; « pourquoi n'écrivez-vous pas ? » Celui-ci ne put répondre que ces mots : « Eh ! « sire, la bombe ! Hé bien, reprit Charles XII, « qu'a de commun la bombe avec la lettre que « je vous dicte ? »

409. Épaminondas. Épaminondas ayant conseillé aux Thébains de lutter avec les Lacédémoniens qui se trouvaient à Thèbes, et n'ayant pas de peine à les renverser par terre, les Thébains apprirent à les mépriser, et ils leur firent ensuite la guerre avec plus de courage, parce qu'ils se croyaient plus forts qu'eux.

410. Losnouski. Pendant que les Russes assiégeaient Skid, en 1678, le gouverneur Losnouski, sous prétexte de capitulation, obtient une suspension d'armes, pendant laquelle il régale les assaillants de trois ton-

neaux d'eau-de-vie et de vingt-deux tonneaux d'une liqueur nommée médon. Lorsque Losnonski voit que les assiégeants ont bu avec un tel excès, qu'ils sont hors d'état de se défendre, il fait une sortie, et les passe tous ou presque tous au fil de l'épée.

411. TOIRAS. Le maréchal Toiras faisait ses dispositions pour livrer bataille, lorsqu'un officier lui demanda la permission de se rendre chez son père qui était à l'extrémité, pour lui donner des soins et recevoir sa bénédiction : « Allez, » lui dit ce général, qui démêla fort aisément la cause de cette retraite : « Père et mère honoreras, afin que tu vives « longuement. »

412. CAMBYSE. Au siége de Péluse, les Égyptiens résistaient vigoureusement à Cambyse, lui fermaient l'entrée de l'Égypte, et lui opposaient un grand nombre de machines, au moyen desquelles ils lançaient sur ses troupes des traits, des pierres et du feu. Cambyse prit alors de tous les animaux que les Égyptiens adoraient, comme chiens, brebis, chats, ibis, et les plaça au-devant de ses troupes. Les Égyptiens cessèrent de tirer, de

peur de blesser quelqu'un de ces animaux sacrés; et Cambyse, ayant pris Péluse, pénétra ensuite dans le centre de l'Égypte.

413. Titus Didius. Titus *Didius*, en Espagne, après une sanglante bataille, qui fut suspendue pendant la nuit, fit secrètement enterrer une grande partie de ses morts. Le lendemain, l'ennemi vint pour rendre les derniers devoirs aux siens; mais, trouvant qu'il y en avait beaucoup plus que de Romains, il crut avoir eu le dessous, et fit son accord.

414. Bélisaire. Bélisaire marchait aux Persans, qui envahissaient les provinces de l'empire romain d'Orient: il les rencontre dans l'Osrhoëne, à Callinique (531); mais il diffère de les attaquer, pour les faire tomber dans une embuscade par ses manœuvres. Les soldats romains, impatients de combattre, demandent à grands cris le signal de la bataille, et accusent de lâcheté leur général; il veut enfin modérer leur fougue imprudente, la sédition devient générale. Forcé d'obéir à ceux qu'il commande, il sauve par cette harangue l'honneur du commandement: « Camarades, » dit-il, « je suis satisfait de votre zèle, et je

« voulais l'éprouver par mes refus; je vais « contenter vos désirs. Combattez avec autant « d'ardeur que vous avez demandé la bataille. »

415. Iphicrate. Pendant une nuit, Iphicrate, voulant se rendre maître d'un certain poste, envoya des trompettes en plusieurs lieux différents, avec ordre de sonner la charge. A ce bruit, les ennemis se dispersèrent et coururent de tous côtés, de sorte qu'Iphicrate ne trouvant plus sur le lieu en question qu'un petit nombre de gens qui y étaient demeurés, il n'eut pas de peine à les vaincre, et le poste lui resta.

416. Philippe. Lors de l'attaque d'une place maritime, Philippe construisit secrètement sur deux vaisseaux des tours à plusieurs étages; et, comme il donnait l'assaut du côté de la terre avec de semblables tours, il les approcha tout-à-coup de l'autre côté qui était sans défense, et prit la ville par là.

417. Laborde. Lors de l'invasion du Portugal par l'armée française, commandée par le général Junot, la route que suivait la division du général Laborde se trouvait coupée par un torrent large et profond. Le général

Laborde, s'apercevant que ses soldats commençaient à murmurer, descend de son cheval, se précipite au milieu de l'eau, et se retournant vers ses soldats : « Apprenez, mes « enfants, » leur dit-il, « comment on passe « les rivières sans pont. »

418. Ménard. Le général Ménard, mort lieutenant-général, en 1807, étant général de brigade en Italie, fut chargé d'enlever les hauteurs de Kilo ; ayant échoué plusieurs fois, et sa troupe hésitant à faire une attaque décisive, il y jette son chapeau, et dit à sa brigade avec un sang-froid remarquable : « Laisserez-vous prendre le chapeau de votre « général? En avant! » Et il monte seul, l'épée à la main ; ses soldats le regardent avec étonnement, le suivent, et les hauteurs sont emportées.

419. Démétrius. Ayant à passer le fleuve Lycus, qui est très-rapide, et au courant duquel son infanterie ne pouvait résister, Démétrius choisit parmi ses cavaliers les plus grands, les plus vigoureux et les mieux montés, et, en ayant fait une phalange carrée, il s'en servit pour rompre l'effort du fleuve, en

l'opposant à son courant. C'est ainsi qu'il rendit pour ses gens de pied le passage plus facile.

420. MYRONIDE. Dans un combat contre ses Thébains, l'Athénien Myronide voyant balancer la victoire, s'avança vers son aile droite en criant que la gauche était victorieuse. Cela suffit pour redoubler le courage de es troupes et pour abattre celui des ennemis.

421. CUSTINE. Custine donna un exemple de sang-froid qui rappelle celui de Charles XII, lorsque ce prince était assiégé dans Stralsund. Un de ses aides-de-camp (Baraguey-d'Hilliers, devenu depuis un de nos généraux distingués), lui lisait une dépêche sur le champ de bataille; une balle siffle, et perce entre ses doigts la lettre déployée. Son aide-de-camp s'arrête et le regarde : « Continuez, » lui dit Custine; « c'est un mot que la balle aura emporté. »

422. MAGAS. S'étant rendu maître de Paretone, Magas gagna les sentinelles chargées de faire les signaux, et convint avec ces gens que, le soir, ainsi qu'à la première pointe du jour, ils élèveraient un flambeau en signe de paix et d'amitié. Ces signaux, dans cette cir-

constance, n'étaient que tromperie; mais elle servit à Magas pour s'avancer dans le pays jusqu'au lieu nommé Chio ou Chimo.

423. Guébriant. L'armée du duc de Saxe-Weimar ayant assiégé Brisack, en 1638, les Impériaux s'avancèrent pour secourir cette place. Le duc de Weimar, de son côté, avec ses Suédois, alliés aux Français, alla au-devant des Allemands; et les deux armées se rencontrèrent au lieu appelé Vittenveir. Les Impériaux, arrivés les premiers, s'emparèrent d'une hauteur qui leur aurait donné tout l'avantage du combat, sans un stratagème que le comte de Guébriant, qui fut depuis maréchal de France, et qui pour lors était lieutenant-général dans l'armée suédoise, proposa afin de faire déloger l'ennemi de sa hauteur.

Or, voici ce stratagème : on plaça des tambours et des trompettes dans un bois voisin du lieu qu'on voulait avoir. Au bruit que firent ces instruments militaires, les Impériaux, croyant qu'ils allaient être attaqués du côté d'où venait ce bruit, y marchèrent. Aussitôt qu'ils eurent quitté leur hauteur, le duc de Weimar s'en empara, et il obtint ainsi sur

l'ennemi le même avantage que celui-ci avait d'abord eu sur lui.

424. Q. Sertorius. Q. Sertorius était poursuivi de très-près par les ennemis au passage d'une rivière; alors il fit faire un grand retranchement, en forme de demi-lune, à l'entrée du gué, le remplit de bois et de fascines, y mit le feu, et le passa ainsi sans que l'ennemi pût le suivre.

425. Soliman II. L'armée formidable envoyée, en 1522, par Soliman II pour conquérir l'île de Rhodes, faisait depuis long-temps de vains efforts pour enlever cette place aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Ces troupes étaient fatiguées des vains efforts qu'elles avaient faits contre cette place, et leur découragement avait dégénéré en rébellion. Soliman, irrité de cette résistance, vint avec 15,000 hommes rejoindre ses troupes. A son arrivée, il les fit rassembler, après les avoir fait désarmer et entourer par les soldats qui l'avaient accompagné :

« Si j'avais à parler à des soldats, » leur dit-il d'un ton d'indignation, « je vous eusse « permis de paraître devant moi avec vos

« armes; mais puisque je suis réduit à adres-
« ser la parole à de malheureux esclaves,
« plus faibles et plus timides que des femmes,
« il n'est pas juste que des hommes si lâches
« déshonorent les marques de la valeur. Je
« voudrais bien savoir si, quand vous avez
« abordé dans cette île, vous vous êtes flattés
« que ces croisés seraient encore plus lâches
« que vous, et qu'ils présenteraient servile-
« ment leurs mains aux fers dont il vous plai-
« rait de les charger? Pour vous désabuser,
« sachez que dans la personne de ces cheva-
« liers nous avons à combattre les plus intré-
« pides de tous les chrétiens, et les plus altérés
« du sang musulman. C'est leur courage qui
« a excité le nôtre; en les attaquant, j'ai cru
« trouver une entreprise et des périls dignes
« de ma valeur. Est-ce donc de vous, troupes
« molles et efféminées, que je dois attendre
« une conquête; vous qui fuyez l'ennemi avant
« de l'avoir vu, et qui auriez déja déserté, si
« la mer dont vous êtes environnés n'y met-
« tait un obstacle insurmontable? Avant d'é-
« prouver une pareille disgrace, je ferai une
« justice si sévère des lâches, que leur sup-

« plice retiendra dans le devoir ceux qui se-« raient tentés de les imiter. » Aussitôt les soldats armés lèvent leurs cimeterres sur la tête des malheureux auxquels le sultan s'arrêtait ; ils tombent aux pieds de Soliman, en implorant leur pardon. « Eh bien! » dit le sultan au général qui intercède pour eux, « je « suspends, à votre prière, la punition des « coupables. C'est à eux à chercher leur grace « dans les bastions et sur les boulevards de « nos ennemis. »

426. Nicias. Nicias s'étant approché la nuit, avec sa flotte, des côtes de Corinthe, mit à terre, vers la colline de Solygne, 1,000 Athéniens bien armés, et quelques pelotons d'autres gens qu'il mit en embuscade en divers lieux ; il se retira aussitôt, et, au point du jour, il se présenta ouvertement avec sa flotte. Ceux de Corinthe se hâtèrent d'accourir au rivage pour s'opposer à la descente de Nicias ; c'est alors que ceux qui étaient en embuscade se levèrent, et firent un grand carnage des Corinthiens.

427. Antiochus. Au siége d'Éphèse, Antiochus ordonna à la flotte de Rhodes, qui

était à son service, d'attaquer le port pendant la nuit; et lorsque tout le monde se fut porté de ce côté, il prit la ville de l'autre.

428. César. Lorsque César débarqua en Afrique, il se laissa tomber. Cette chute pouvait être regardée comme un mauvais présage par les troupes; il eut la présence d'esprit d'embrasser la terre en s'écriant: « Afrique, « je te tiens. »

429. Anglais. Parmi les nombreuses occasions où la flotte de Boulogne, en 1805, eut à combattre les croisières anglaises, on cite la suivante. Malgré le mauvais temps, les bricks ennemis s'étaient tenus, pendant la nuit, très-près de la division batave, et, au point du jour, le 25 avril, le vent ayant tombé, on les vit encore emmener deux bateaux de cette division. On en aperçut un troisième qui, dégréé en partie, semblait chercher à gagner la terre pour se dérober à un brick ennemi. L'enseigne de vaisseau Parisot se porta sur-le-champ, avec le canot qu'il montait, au-devant de ce bateau, dans l'intention de le reprendre à la remorque et de le ramener à terre. Il s'en approcha en

effet jusqu'à portée de fusil, sans avoir été autrement inquiété que par deux ou trois coups de canon partis du brick. A cette distance, le peu d'opposition du brick et la manœuvre même du bateau batave donnèrent du soupçon au commandant du canot français; il fit lever les rames, et dirigea avec plus d'attention qu'il n'avait fait encore sa longue-vue sur le pont du bateau. Celui-ci, au même instant, arbora pavillon anglais en lançant sur le canot une décharge à mitraille qui fut appuyée par quelques boulets du brick. L'enseigne de vaisseau vira de bord aussitôt avec son canot, et, à force de rames, regagna la division batave. Le bateau au secours duquel il croyait aller était un de ceux qui avaient été pris la veille, et que les Anglais avaient équipé avec leurs matelots; ils l'avaient conduit de nuit près de la division, afin qu'au jour il eût l'air d'être un de ses bâtiments poursuivi par l'ennemi. Le but de cette ruse était probablement d'attirer la division batave au large, afin de la combattre avec plus d'avantage.

430. Séruzier. Après la bataille d'Eylau, le maréchal Soult reçut l'ordre d'enlever de

vive force les trois redoutes que l'ennemi avait établies à gauche et à droite d'Heilsberg. En peu d'instants elles furent prises par Séruzier et la division St.-Hilaire, et reprises ensuite par l'infanterie russe et prussienne. Se trouvant donc alors non-seulement enveloppé de toutes parts, mais encore au milieu des alliés avec son artillerie, Séruzier résolut de vendre chèrement sa vie, et sentant qu'il n'aurait pas le temps de recharger pour continuer son feu, il ordonne à ses canonniers à pied de se glisser, avec leurs fusils, sous les caissons et les canons, et de se défendre ainsi jusqu'à la mort; en même temps il forme en escadrons ses artilleurs à cheval, ne laissant que trois hommes par bouche à feu, et il s'élance sur la cavalerie ennemie. Les Prussiens et les Russes, embarrassés et sans ordre au milieu des batteries de Séruzier, recevant des coups de fusil qui sortaient comme de terre de la part des hommes cachés sous les pièces et les caissons, et enfin mitraillés de toutes parts, furent mis en fuite. Alors Séruzier se forme en carré et commence sa retraite avec calme et au petit pas. Elle s'opéra, tou-

jours en carré, dans un espace de trois quarts de lieue. Mais, comme ses munitions diminuaient rapidement et qu'il ne pouvait pas s'en procurer de nouvelles, il fit connaître sa position à l'empereur, qui envoya de suite le maréchal Bessières à son secours.

431. Pompisque. Pompisque s'étant aperçu que les ennemis observaient avec attention ses signaux et ses ordres, commanda en secret à ses soldats de faire tout le contraire de ce qui serait ordonné à cri public.

432. Anonyme. Si les Espagnols ont montré, pour les Français, une aversion bien prononcée, il est cependant quelques traits d'estime qui prouvent que la haine n'avait pas aveuglé tout ce peuple. Lors de la prise de Madrid, un jeune officier entre dans un hôtel et s'y loge avec sa troupe; un général espagnol, qui avait jadis combattu dans nos rangs, s'avance vers le jeune homme, et, tenant sa fille par la main, il lui dit : « Je suis un vieux « soldat; je connais les droits et la licence de « la guerre; mais je connais aussi l'honneur « français. Voilà ma fille : je lui donne « 900,000 livres de dot; sauvez-lui l'honneur

« et devenez son époux. » Le jeune officier fit respecter ce vénérable vieillard et sa famille, sans abuser de son offre généreuse.

433. Crésus. Crésus opposa une troupe de chameaux à la cavalerie ennemie qui était fort nombreuse. Ces animaux effrayèrent tellement les chevaux qui n'étaient point accoutumés à les voir, que ceux-ci renversèrent leurs cavaliers, et se roulèrent ensuite sur l'infanterie. De là la perte de la bataille.

434. Louis VI. Pendant la bataille de Brenneville, un Anglais se précipite sur la bride du cheval de Louis VI qui combattait au fort de la mêlée, et fier d'une telle proie, déja il crie à ses compagnons : « Le roi est pris.— Ne « sais-tu pas, lui dit le monarque en souriant, « qu'au jeu d'échecs on ne prend jamais le « roi ? » Et il accompagna cette saillie d'un coup de cimeterre qui étend l'Anglais mort à ses pieds.

435. Épaminondas. Quoique Épaminondas eût coutume de ne faire combattre ses troupes qu'après le lever du soleil, comme s'il eût voulu montrer qu'il ne faisait la guerre qu'à découvert, il changea de méthode quand il

fut dans le Péloponnèse, et surprit les Lacédémoniens endormis en les attaquant la nuit.

436. Boiens. Les Boiens s'étant cachés dans une forêt qui était sur leur passage, scièrent presque entièrement une grande quantité d'arbres, qu'ils laissèrent cependant sur leur tronc; et, au moment où les troupes ennemies passèrent, ils poussèrent les plus proches qui, tombant les uns sur les autres, accablèrent une partie de l'armée.

437. Laroche. Un capitaine de vaisseau français rendu à une division anglaise, s'excusait auprès de Laroche-Allard en lui disant: « Ils étaient quatre, que vouliez-vous que je « fisse? — Vous faire couler bas, » répliqua Laroche.

438. Bonaparte. L'empereur Napoléon, après une suite non interrompue de triomphes, avait fait son entrée solennelle à Berlin, en octobre 1806. Tout le corps de la ville était venu à la porte lui en offrir les clefs; ce corps se rendit ensuite chez Bonaparte, ayant à sa tête le général prince de Hatzfeld: *Ne vous présentez pas devant moi*, dit l'empereur au prince; *je n'ai pas besoin de vos services.*

Quelques instants après ce prince fut arrêté; on avait intercepté de lui aux avant-postes une lettre qu'il adressait au prince de Hohenlohe, par laquelle, quoiqu'il se dît chargé du gouvernement civil de la ville, il instruisait l'ennemi des mouvements des Français, et il devait être traduit devant une commission militaire, qui l'aurait indubitablement condamné à mort.

Son épouse, le croyant arrêté à cause de la haine que le ministre Schulenbourg, son père, portait à la France, vint se jeter aux pieds de l'empereur. Celui-ci la dissuada bientôt, et lui fit connaître toute la rigueur des lois sur le délit dont son époux s'était rendu coupable. La princesse ne pouvait croire à cette accusation, et elle soutenait qu'il était victime de la calomnie de ses ennemis. Bonaparte lui remit alors entre les mains la lettre interceptée. Cette dame, grosse de huit mois, s'évanouissait à chaque mot qui lui découvrait jusqu'à quel point était compromis le prince dont elle reconnaissait l'écriture. Touché de sa douleur et de sa confusion : *Eh bien!* lui dit Bonaparte, *vous tenez*

cette lettre, jetez-la au feu; cette pièce anéantie, je ne pourrai plus faire condamner votre mari. Cette scène touchante se passait près de la cheminée. Madame de Hatsfeld ne se le fit pas dire deux fois. Immédiatement après, son époux lui fut rendu. La commission militaire était déja réunie; la lettre le condamnait; trois heures plus tard, il était fusillé. Ce trait de clémence et de générosité fit une impression profonde sur les esprits de tous ceux qui en furent témoins, et il ne sera pas lu sans attendrissement des personnes qui aiment à trouver dans un monarque l'assemblage, si rare et si beau, de toutes les vertus civiles et militaires qui constituent le véritable héros.

439. CRÉSUS. Crésus ayant été vaincu du côté de Cappadoce par Cyrus, et voulant s'échapper par la fuite, ordonna à ses troupes de ramasser beaucoup de bois, et le fit entasser dans le chemin qui était fort étroit. Lorsque la nuit fut venue, il se retira en diligence et ne laissa que la cavalerie et la partie de son infanterie légère qui était la plus agile. Ceux-ci mirent le feu au bois, Crésus gagna pays, et Cyrus fut arrêté par ce feu.

440. SOUWAROW. Le général Souwarow avait l'habitude, quand sa troupe était mise en déroute, de courir au galop à la tête des fuyards ; il se couchait par terre et disait : « Quel est celui qui osera passer sur le corps « de son général ? » Ordinairement les Russes s'arrêtaient et retournaient au combat.

441. PHILIPPE. Au siége d'un château-fort (Prinase ou Trinase), Philippe fit amasser une grande quantité de terre au pied de la muraille. A cette vue les assiégés se rendirent, persuadés que cet amas de terre provenait de la sape.

442. SAURIN. Soliman qui était venu, en 1566, assiéger la ville de Sigeth avec une armée de 150,000 hommes, avait déja donné plusieurs assauts sans succès. Il tenta de séduire le brave comte de Saurin qui la défendait avec 3,000 hommes seulement. Le général de l'empereur Maximilien reçut un jour un billet, par lequel le sultan lui offrait la principauté de Croatie pour prix de la reddition de la ville. « Mes amis, » s'écria Saurin, « je « n'avais plus de papier pour bourrer mon « pistolet, ce chiffon vient bien à propos. »

443. Camille. *Camille* mit le feu à un taillis auprès duquel les Volsques étaient campés, et il brûla leur camp.

Crassus fut presque surpris de la même manière en la guerre des alliés, et taillé en pièces avec toutes ses troupes.

444. Khaled. A la célèbre bataille d'Aïnadin, en 633, où les Sarrasins défirent complètement les troupes romaines qu'Héraclius avait envoyées pour défendre la ville de Damas, Khaled, général musulman, harangua ainsi ses soldats :

« Combattez vaillamment et généreusement « pour la défense de la religion. Gardez-vous « bien surtout de prendre honteusement la « fuite : l'enfer serait votre partage. Vaincre « ou mourir, c'est le devoir d'un vrai croyant. « Tenez-vous serrés les uns contre les autres, « et ne faites aucune attaque sans en avoir « reçu l'ordre. »

Dans cette journée mémorable, qui coûta la vie à 50,000 Romains, des femmes demandèrent à combattre les chrétiens : Khaled les plaça à la queue de son armée pour tuer les Sarrasins qui abandonneraient leurs rangs.

445. Nicias. Pendant que le reste de l'armée était allé à Thapse, Nicias était resté dans l'intérieur des murs avec peu de troupes. Les Syracusains se rendirent alors maîtres d'un boulevard qui se trouvait devant l'enceinte et où il y avait beaucoup de bois. Nicias, n'ayant pu l'empêcher, mit le feu à ce bois, et la flamme fit reculer les ennemis. Pendant ce temps-là les soldats qui étaient allés à Thapse revinrent, et secoururent Nicias.

446. Alexandre. Lorsque Alexandre passa en Asie après avoir vaincu les Thraces, et craignant que ceux-ci ne se révoltassent en son absence, emmena avec lui, comme par honneur, tous les grands du pays et tous ceux qui y avaient quelque influence. Il les retint par-là tous dans le devoir.

447. Eugène. A la bataille de Malplaquet, plusieurs officiers, qui combattaient aux côtés du prince Eugène, s'aperçurent que, blessé au fort de la mêlée, il était couvert de sang. Ils le conjurèrent alors de se retirer, mais le prince leur répondit : « Qu'importe de se faire panser, si nous devons

« mourir ici ? Et, si nous revenons, il y aura « assez de temps pour cela ce soir. »

448. POMPISQUE. Pompisque avait pour habitude, dans ses campements, de couper par des tranchées et de rendre ainsi impraticables les chemins qui conduisaient à son camp. Il en établissait ensuite de nouveaux, afin que les espions et ceux qui auraient pu faire des entreprises de nuit, marchant dans les anciens chemins, tombassent dans les tranchées, faute d'avoir connaissance des chemins nouvellement dressés.

449. FULVIUS NOBILIOR. En passant du pays des Samnites en celui des Lucaniens, *Fulvius* Nobilior apprit par des transfuges que les ennemis avaient l'intention d'attaquer son arrière-garde. Il laissa en conséquence son bagage à la queue pour les amuser; et tandis qu'ils étaient occupés au pillage, Nobilior rangea ses meilleures troupes à droite et à gauche, enveloppa les ennemis et les tailla en pièces.

450. CÉSAR. César, mécontent de la conduite de la 9e et de la 10e légion qu'il fit

venir de Sicile en Afrique, rassembla autour de son tribunal les tribuns et les centurions de ces légions le lendemain de leur arrivée au camp. « Je voudrais bien, leur dit-il, que « certaines gens eussent mis fin à leur inso- « lence et à leur libertinage, et qu'ils n'eus- « sent pas abusé de ma patience, de ma dou- « ceur et de ma bonté. Mais puisqu'ils ne « gardent ni mesure ni règle, pour apprendre « aux autres à se mieux conduire, je vais, « sur-le-champ, les punir selon l'ordre de la « discipline militaire. Vous, C. Aviénus, parce « qu'en Italie vous avez soulevé les soldats du « peuple romain contre la république; parce « que vous avez rançonné les villes munici- « pales; que vous avez été inutile à l'État et à « moi; que vous avez fait servir mes vaisseaux « pour transporter ici vos chevaux et vos « gens, au lieu de mes troupes, et que par-là « vous êtes cause que la république en manque « au besoin : pour ces raisons, je vous casse « honteusement, je vous bannis de mon ar- « mée, et vous ordonne de partir, dès ce « jour et dès ce moment, de l'Afrique. Vous,

« A. Fontéius, tribun militaire, je vous casse « comme séditieux et mauvais citoyen. Vous, « T. Saliénus, M. Tiro et C. Clusinas, parce « qu'après avoir obtenu du commandement « dans mon armée, non par votre courage, « mais par pure faveur, vous n'avez montré « ni valeur dans la guerre, ni amour du bien « pendant la paix, et que vous vous êtes plus « appliqués à soulever les troupes contre votre « général, qu'à faire votre devoir avec hon- « neur et modestie, je vous regarde comme « indignes d'avoir aucun emploi dans mon « armée ; ainsi je vous casse et vous ordonne « de quitter sur-le-champ l'Afrique. »

451. Épaminondas. Épaminondas, voulant entrer dans la Laconie, fit courir le bruit qu'il passerait, dans la nuit, l'isthme, à l'entrée duquel se trouvait la forteresse du mont Onie, défendue par une garnison de Lacédémoniens, et qui, dans la crainte d'être surprise et attaquée, passa la nuit sous les armes, avec beaucoup de fatigues. Épaminondas, au contraire, fit reposer ses troupes au pied de cette montagne : aussi, à la pointe du jour,

eut-il affaire à des gens accablés de sommeil, qui, après avoir été facilement vaincus, le laissèrent librement passer.

452. Anonyme. On vient dire à un général, qui allait combattre contre des forces supérieures, que les ennemis approchaient. « Faut-il aller reconnaître leur nombre? » demanda l'un de ses officiers. — « Non, » reprend vivement le général; « nous les compterons, quand nous les aurons défaits. »

453. Cyrus. Pour rendre inutile la cavalerie nombreuse dont les Lydiens étaient si fiers, Cyrus mit à la tête de la sienne un grand nombre de chameaux, dont l'aspect et l'odeur font ordinairement fuir les chevaux. Ceux des Lydiens emportèrent en effet leurs maîtres, et prirent la fuite; en sorte que Cyrus gagna la victoire avant même d'avoir combattu.

454. Espagnols. Dans un combat contre Amilcar, les Espagnols couvrirent leur front de bataille de chariots chargés de suif, de soufre et d'autres matières combustibles; ils y mirent le feu et les chassèrent vers les ennemis, dès qu'on eut sonné la charge; ce qui

leur donna l'épouvante, et fut cause de leur défaite.

455. Dugay. Au combat de Rulshem, Dugay, tambour, âgé de treize ans, battait la générale : un hulan lui abat le poignet ; l'enfant le regarde et bat de l'autre main, en s'écriant : « Il m'en reste encore une. »

456. Iphicrate. Aux environs d'Épidaure, Iphicrate conduisait un grand butin ; et comme il approcha des vaisseaux, il se vit aux prises avec Lacon, à qui la garde du pays était confiée. Alors Iphicrate plaça à la tête du convoi son infanterie légère, en lui donnant l'ordre de se disperser çà et là ; et, pendant que Lacon était occupé de tant de côtés différents, Iphicrate s'empara d'un poste avantageux, d'où, fondant sur les ennemis en queue, il les extermina tous.

457. Antoine. A la retraite de Modène, *Antoine* donna des boucliers d'écorce à ses soldats, qui avaient perdu les leurs au combat ; et *Spartacus* leur en donna d'osier couvert de cuir, faute d'autres.

458. Davoust. Lors de la défection du général Dumouriez, en 1793, plusieurs offi-

ciers de l'armée française essayèrent de déterminer les soldats à suivre l'exemple du général, et à passer dans les rangs ennemis. Davoust l'apprend; il rassemble ses troupes, déja ébranlées. « Amis, » leur dit-il, « n'êtes-« vous plus Français? l'honneur n'est-il plus « sacré pour vous? Vous voulez déserter vos « drapeaux, et c'est pour vous ranger sous « ceux de nos ennemis! Eh bien! partez; moi « je suis à mon poste, et j'y mourrai. » Ce discours fit rentrer les soldats dans le devoir; ils jurèrent de rester fidèles à leur patrie.

459. Démétrius. Démétrius était campé en face des Lacédémoniens; les deux armées étaient séparées par le mont Olympe, et les Lacédémoniens n'étaient pas sans crainte à la vue d'un lieu qu'ils ne connaissaient pas. Comme il faisait un vent de bise violent, qui soufflait contre les ennemis, Démétrius fit mettre le feu au bois et aux broussailles, et le vent poussant la flamme et la fumée au visage des Lacédémoniens, les obligea tous à tourner le dos. Alors Démétrius et ses troupes profitèrent de ce désordre, et ayant attaqué

vigoureusement les ennemis, remportèrent la victoire.

460. Lacédémoniens. Les Lacédémoniens prirent une ville, en construisant un massif au travers de la rivière qui coulait au milieu; il en résulta, en effet, une inondation assez considérable pour ébranler le fondement des maisons et des murs de la place.

461. Luckner. A la bataille de Courtray, le vieux maréchal Luckner, commandant en chef de l'armée du Nord, s'exposait beaucoup en parcourant les premiers rangs au fort du combat. Les officiers de son état-major lui représentèrent que, pour le salut de l'armée qu'il commandait, il ne devait pas risquer sa vie, comme il le faisait. « Bon, mes « amis, » leur dit Luckner; « les balles res« pectent les braves. »

462. Alcibiade. Dans une expédition navale contre une ville ennemie, Alcibiade effectua sa descente la nuit, et attendit ensuite tout le jour; mais, voyant que les ennemis ne sortaient pas, il dressa une embuscade, mit le feu à ses tentes, et se retira. Après son

départ, ceux de la ville sortirent hardiment, et se répandirent dans le pays. Les gens de l'embuscade se levèrent alors, firent beaucoup de prisonniers et enlevèrent un grand butin; c'est alors qu'Alcibiade revint sur ses pas, et qu'il remporta une victoire signalée.

463. Pompée. Dans la crainte que ceux de Catane ne voulussent pas recevoir garnison, Pompée les pria de loger ses malades, et fit porter, sous ce prétexte, ses meilleures troupes dans la ville. Lorsqu'il s'en fut ainsi rendu maître, il y établit la garnison qu'il jugea convenable.

464. Lallemand. Avant le combat d'Elvas, du 23 juin 1811, des détachements de cavalerie anglaise et française faisaient simultanément une reconnaissance sur la rive droite de la Guadiana, vers la forteresse d'Elvas, et les sinuosités du terrain, qui favorisaient la marche des escadrons français, empêchaient les Anglais de voir venir à eux ces adversaires; mais bientôt, au sommet d'un monticule que la route traverse, la tête de la colonne anglaise se trouve en face du 27e régiment de dragons, qui formait la tête de la colonne fran-

çaise. C'est alors que le colonel Lallemand, commandant ce régiment, chargé par l'ennemi, qui le croyait seul, grace à l'inégalité du terrain, se replie habilement sur le gros de la colonne, et y attire l'ennemi par cette retraite simulée. La cavalerie ennemie donne dans le piége, et se voit à l'instant entourée par quatre régiments de dragons, qui l'écrasent et la mettent dans la plus grande confusion.

465. TARQUINIENS ET FALISQUES. Les *Tarquiniens* et les *Falisques*, ayant équipé une partie de leurs gens en uries, avec des serpents et des torches ardentes à la main, troublèrent la bataille des Romains. Ce stratagème fut employé depuis par les Véiens et les Fidénates.

466. DAVOUST. Au blocus de Luxembourg, Davoust, alors général de brigade, instruit que les ressources de la garnison et des habitants diminueraient prodigieusement, si on parvenait à détruire un moulin qui était sur la route de Liége, forma le dessein de l'incendier. Ce moulin était situé dans l'intérieur des ouvrages de la place, à la porte de la ville

basse. Les obstacles que cette position offrait, ne furent rien pour lui; il prit, une nuit, la compagnie des grenadiers des Vosges, franchit avec des planches les palissades, enleva plusieurs factionnaires autrichiens répandus dans le chemin couvert, parvint au moulin, égorgea le poste de quarante-quatre hommes, y mit le feu et se retira, n'ayant perdu qu'un grenadier. La générale cependant battait dans la ville; l'ennemi, qui craignait un assaut, fit un feu continu de mitraille jusqu'au jour, qui vint lui montrer le spectacle d'un poste égorgé jusqu'aux portes de la ville.

467. Navailles. A la bataille de Crémone, en 1648, le duc de Navailles (Montault) fut chargé de diriger la première attaque. Il conduisit donc ses troupes jusqu'au pied des retranchements ennemis; mais, à l'aspect d'un fossé large et profond, où coulait une eau vive, elles s'arrêtent. « Quoi! mes enfants, » s'écrie Navailles, « vous avez passé des fleuves, « et un ruisseau vous fait trembler! » Il met aussitôt pied à terre, s'élance dans le fossé; ses soldats le suivent, et le retranchement est forcé.

468. Annibal. Annibal, voyant que ses éléphants ne voulaient pas traverser à la nage une rivière très-profonde, ordonna à un de ses gens de blesser sous l'oreille le plus courageux de ces animaux, et de se précipiter dans la rivière aussitôt après. L'éléphant furieux l'y suivit en effet, et entraîna tous les autres à sa suite.

469. Télésinique. Télésinique ayant remarqué que les ennemis l'imitaient dans toute sa manœuvre, jusqu'à manger aux mêmes signaux, ordonna à ceux qui étaient sur ses galères les plus légères à la course de prendre leur repas avant le jour, et de se reposer ensuite. Quand l'heure du dîner fut venue, il fit faire le signal ordinaire, et l'on se mit à manger dans les vaisseaux où on ne l'avait pas encore fait. Les ennemis, de leur côté, et suivant leur habitude, en firent autant. Alors Télésinique, faisant avancer sur le tillac ceux qu'il avait eu soin de faire manger avant le jour, surprit les ennemis occupés à prendre leur repas, et fit périr un grand nombre de leurs galères.

470. Scipion. Publius Cornélius *Scipion*,

sentant la difficulté qu'il y avait à attaquer une ville, où tous les peuples du pays s'étaient renfermés, feignit de vouloir s'emparer des places voisines; il les obligea par-là à la quitter pour accourir à la défense des autres, et finit par la prendre sans difficulté.

471. Desaix. Desaix, qui revint en Europe chercher la mort et cueillir sa dernière palme de gloire, dit en expirant aux champs de Marengo : « Allez dire au premier consul « que je meurs avec le regret de n'avoir pas « assez fait pour la patrie. »

472. Pélopidas. Pélopidas voulait se rendre maître de deux forteresses éloignées l'une de l'autre de cent vingt stades. Pendant qu'il tenait le siége devant l'une de ces places, il ordonna à quatre cavaliers de venir à toute bride, des couronnes sur la tête, lui annoncer que l'autre était prise. Il conduisit ensuite ses troupes devant les murs de la ville qu'on disait prise, et y fit allumer un grand feu dont la fumée pût être vue par ceux de l'autre ville, qui, s'imaginant que Pélopidas faisait brûler la première, et craignant d'éprouver

le même traitement, se livrèrent à Pélopidas. Cet exemple fut bientôt suivi par l'autre place assiégée alors par toutes les forces réunies de ce général.

473. PHILIPPE DE MACÉDOINE. Dans un combat que *Philippe de Macédoine* livrait aux Illyriens, s'étant aperçu que leur front de bataille était fort serré et rempli de leurs meilleures troupes et que les côtés étaient faibles, il plaça tout ce qu'il avait de bonnes troupes à l'aile droite, et, prenant en flanc leur aile gauche, il mit toute leur armée en désordre et remporta la victoire.

474. BLAISEL. Le prince Ferdinand, mettant, en 1760, le siége devant Giessen, sur la Lahn, chercha à intimider le commandant français, le baron de Blaisel, par une sommation accompagnée de grandes menaces: « Il y a trente ans que je sers le roi mon « maître, et quelque temps que je suis guéri « de la peur, » dit le gouverneur au parlementaire; « ainsi quand M. le prince Ferdinand « voudra, nous commencerons. »

475. C. METELLUS. L. Cæcilius *Metellus*

fit passer en Sicile, sur des tonneaux couverts de planches, ses éléphants pour le transport desquels il manquait de vaisseaux.

476. BONAPARTE. A l'affaire d'Austerlitz, le commandant d'artillerie de la garde impériale russe venait de perdre ses pièces; il rencontra Napoléon : « Sire, lui dit-il, faites-« moi fusiller, je viens de perdre mes pièces. « — Jeune homme, lui répondit Napoléon, « j'apprécie vos larmes; mais on peut être « battu par mon armée, et avoir encore des « titres à la gloire. »

477. IPHICRATE. Iphicrate étant campé en présence des ennemis avait remarqué qu'ils dînaient tous les jours à la même heure. Il ordonna en conséquence à ses soldats de prendre leur repas avant le jour, et il vint ensuite attaquer les ennemis, sur lesquels on tira toute la journée, et on n'eut point de peine à vaincre des hommes qui tombaient d'inanition.

478. VALERIUS. Publius *Valerius* n'avait pas beaucoup de troupes à Épidaure : aussi craignait-il la révolte des habitants. Il ordonna en conséquence hors de la ville des jeux

gymniques, où toute la multitude était accourue; il fit fermer les portes, et ne laissa rentrer personne que quand il eut reçu les principaux en otage.

479. HENRI IV. Au commencement de la bataille de Coutras, Henri IV se retournant vers ses frères, les princes de Condé et de Soissons, leur dit : « Souvenez-vous que « vous êtes du sang des Bourbons; et, vive « Dieu! je vous ferai voir que je suis votre « aîné.— Et nous, reprirent les princes, nous « vous montrerons que nous sommes de bons « cadets. »

480. DÉMÉTRIUS. Après la prise d'Égine et de Salamine dans l'Attique, Démétrius envoya un de ses généraux au port de Pirée demander des armes pour mille hommes, sous prétexte de se joindre aux habitants contre le tyran Lacharis. On le crut, et les armes lui furent envoyées : mais aussitôt qu'il les eut reçues, il s'en servit pour armer des gens, avec le secours desquels il se rendit maître du Pirée.

481. PYRRHUS. Désespérant de prendre la capitale de l'Illyrie, Pyrrhus, roi d'Épire,

alla attaquer les autres places de la contrée. Lorsque ceux qui gardaient la première l'eurent abandonnée, la croyant assez forte par elle-même, pour aller les secourir, il y revint brusquement avec toutes ses forces, et comme elle était presque sans défense, il s'en rendit maître aisément.

482. Bonaparte. Ce qui prouve que Napoléon connaissait bien l'effet que l'honneur produit sur les Français, c'est le décret qui nomma La Tour d'Auvergne premier grenadier de France.

Après la mort de ce brave, arrivée le 8 juin 1800 à la bataille de Newbourg, son nom resta inscrit, comme mémoire, sur les contrôles du 46ᵉ régiment. Toutes les fois que l'on faisait l'appel, après avoir nommé les sous-officiers de la compagnie de grenadiers dont il faisait partie, celui qui le faisait (l'appel) criait : *La Tour d'Auvergne !* Le caporal qui portait le cœur répondait : *Mort au champ d'honneur!* Quand on prenait les armes, on rendait les mêmes honneurs au cœur de ce héros qu'au drapeau du régiment. C'est

en effet de cette manière qu'on électrise les hommes, etc., etc.

483. Condé. Le grand Condé, à l'âge de vingt-deux ans, voulut livrer bataille aux Espagnols pour dégager la place de Rocroy qui était assiégée; ses généraux cherchèrent à le détourner d'un projet si audacieux, en lui représentant que les chances ne lui étaient pas favorables. Gassion, voyant qu'on ne pouvait l'ébranler, lui dit : « Mais si nous « perdons la bataille, que deviendrons-nous ? « — Je ne m'en mets pas en peine, répondit « Condé, je serai mort auparavant. »

484. Alcibiade. Campé en face des Syracusains, Alcibiade remarqua qu'il y avait entre les deux camps de grosses touffes de fougère sèche, et qu'un grand vent soufflait au dos des Athéniens et au visage des ennemis. Il fit en conséquence mettre le feu à la fougère, et la fumée lui fut d'un grand secours pour mettre en fuite les Syracusains.

485. Claudius Néron. Les Carthaginois avaient deux armées en Italie : l'une sous le commandement d'Annibal, et l'autre sous

celui de son frère Asdrubal. Un des consuls, *Claudius* Néron, qui était campé devant le premier, laissa une partie de ses troupes dans son camp sous la conduite de ses lieutenants; et, prenant avec lui 10,000 hommes choisis, il alla, par des routes détournées, se joindre à l'autre consul dont le camp était opposé à Asdrubal. Celui-ci, ignorant leur jonction, accepta la bataille le lendemain et fut défait. Alors le consul victorieux retourna avec son collègue à son premier poste avant qu'Annibal se fût aperçu de son départ, et trompa ainsi, par ce stratagème, l'un de ces deux chefs très-expérimentés, et triompha de l'autre.

486. Bonaparte. Les Russes perdirent à la bataille d'Austerlitz, 1805, 45 drapeaux et tous les étendards de leur garde impériale; dans l'armée française, un seul bataillon du 4ᵉ régiment de ligne fut rompu et son aigle enlevée par l'ennemi. Quelques jours après, Napoléon passe la revue de ce régiment; arrivé au 1ᵉʳ bataillon, il dit : « Soldats, « qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais « donnée? Vous aviez juré qu'elle vous servi-

« rait de point de ralliement, et que vous la « défendriez au péril de votre vie ; comment « avez-vous tenu votre promesse ? » Le major répondit que le porte-drapeau ayant été tué dans une charge au milieu de la plus forte mêlée, personne ne s'en était aperçu à cause de la fumée ; que cependant la division avait fait un mouvement à droite ; que le bataillon avait appuyé ce mouvement ; que ce n'était que long-temps après qu'on s'était aperçu de la perte de son aigle ; que la preuve qu'il avait été réuni était qu'un moment après il avait culbuté deux bataillons russes et pris deux drapeaux dont il faisait hommage à son général, espérant qu'il lui rendrait une autre aigle. Napoléon parut un peu incertain, puis il dit : « Officiers et soldats, jurez qu'aucun de « vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle, « et que, si vous vous en étiez aperçus, vous « vous seriez précipités pour la reprendre, « ou que vous auriez péri sur le champ de « bataille ! Car un soldat qui a perdu son aigle « a tout perdu. » Au même moment, mille bras s'élevèrent : « Nous le jurons ; nous ju- « rons aussi de défendre l'aigle que vous nous

« donnerez, avec la même intrépidité que nous « avons mise à prendre les deux drapeaux « que nous vous présentons. — En ce cas, » dit en souriant Napoléon, « je vous rendrai « donc votre aigle. »

487. César. César, assiégeant une place dans le Quercy, détourna les fontaines qui portaient l'eau dans la ville. Il empêcha en outre, de tous ses moyens, qu'on ne vînt puiser à la rivière qui coulait au pied de ses murailles : de là la nécessité pour les habitants de se rendre presque à discrétion.

488. Dioclès. Dioclès, général des Athéniens, étant dans le pays ennemi, s'aperçut que ses soldats marchaient en désordre et négligeaient de porter leurs armes. Il prit le parti de changer coup sur coup le mot du guet. Les soldats en conjecturèrent que l'ennemi était proche, et reprenant leurs armes, ils gardèrent exactement leurs rangs dans la marche.

489. Iphicrate. Iphicrate, Athénien, campé dans une plaine, ayant appris que les Thraces devaient descendre des montagnes, pendant la nuit, pour l'attaquer, rangea se-

crètement ses troupes de part et d'autre de la descente, après avoir laissé dans son camp beaucoup de feux allumés. Au moment où les ennemis mettaient leur projet à exécution, il les prit en flanc des deux côtés, et il les défit.

490. Thiébault. En 1812, le général Thiébault, qui commandait une des divisions de l'armée du nord de l'Espagne, reçut ordre de réunir à Salamanque un convoi de vivres et d'effets d'équipement destiné pour la garnison de Ciudad-Rodrigo, forteresse constamment menacée par l'armée anglo-portugaise. L'impossibilité de cacher ce rassemblement de subsistances et de moyens de transport fit prendre à ce général le parti de l'ordonner avec la plus grande publicité; mais il tâcha de donner le change sur le motif, en annonçant que 12,000 hommes, 12 pièces de canon et 1,000 chevaux de l'armée de Portugal allaient prendre position à Fradès; qu'ils devaient être nourris par la ville de Salamanque, et que, comme les vivres devaient leur être portés tous les jours, il fallait réunir aussitôt tous les transports, les grains et les bestiaux qu'il serait possible de se pro-

curer. Cette ruse eut un plein succès, et l'expédition fit beaucoup d'honneur au général Thiébault. Étant, en effet, parti de Salamanque, le 29 septembre, avec 2,800 hommes de troupes escortant un convoi de grains, à-peu-près 200 bœufs, et des voitures chargées des effets d'habillement et d'équipement pour les troupes qui composaient la garnison de Ciudad-Rodrigo, et ayant, par sa marche bien combinée et exécutée avec le plus grand ordre, su éviter les troupes anglaises et espagnoles, ce général jeta son convoi dans la place, y installa le général Barrié, qui venait remplacer le général Raynaud, fait prisonnier, et reprit le chemin de Salamanque sans être inquiété. Car, lorsque Wellington fut détrompé, il n'était plus temps de s'opposer à la marche de la colonne française.

491. Marceau. Après l'évacuation de Verdun, Marceau et les autres chefs de bataillon de la garnison avaient perdu tous leurs bagages. Le général, s'adressant à Marceau, lui demanda ce qu'il voulait pour indemnité : *Un sabre,* lui dit-il, *pour venger notre injure.*

492. Metellus. *Metellus*, au combat qu'il

gagna sur Herculéius en Espagne, voyant que ce général avait mis ses meilleures troupes au milieu, ne combattit qu'avec ses deux ailes qui débordaient de beaucoup son centre, et avec lesquelles il enveloppa l'ennemi.

493. Charles-le-Téméraire. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, allait être attaqué devant Nancy, en 1477, par René, duc de Lorraine, qui avait des forces bien supérieures aux siennes. Au moment d'engager l'action, ses officiers lui ayant proposé une sage retraite : « Lâches, » s'écrie Charles en poussant son cheval vers l'ennemi, « abandonnez-moi, je saurai bien mourir sans « vous. » Ces mots et la manière dont il les prononça firent passer dans le cœur de ses soldats le désespoir qui l'animait. Ils combattirent avec rage ; Charles, vaincu, mourut glorieusement sur le champ de bataille.

494. Gustave-Wasa. Avant de se mettre en marche pour aller surprendre le château où le gouverneur de Dalécarlie, son ennemi, s'était retiré, *Gustave-Wasa*, roi de Suède, dispersa ses troupes en divers endroits, afin que ce gouverneur n'eût aucun soupçon et

fût, par conséquent, moins vigilant. Mais Gustave, ayant marqué à chaque troupe l'heure et le lieu où elles devaient toutes être réunies, surprit dans ce château son ennemi, qui se tint en effet moins sur ses gardes dès qu'il apprit que toutes les troupes du roi s'étaient divisées.

495. Pélopidas. Il y avait en Thessalie une rivière que Pélopidas ne pouvait traverser parce qu'il avait les ennemis à dos. Il établit donc son camp sur le bord du fleuve, et y ayant amassé une grande quantité de bois, il y fit mettre le feu vers minuit. Ce qui mit les ennemis dans l'impossibilité de le poursuivre, et il passa le fleuve en liberté.

496. Séruzier. Voici un fait historique qui, à cause du nombre des interlocuteurs, perdrait beaucoup de son importance, si on ne lui conservait pas, en l'abrégeant, la forme que lui a donnée dans ses mémoires le colonel Séruzier.

.... C'est à cette revue (celle du 2e corps, dans l'île de Lobau), c'est à cette revue, dit-il, que j'osai demander un entretien particulier à l'empereur. Depuis long-

temps je songeais à mon projet pour l'exécution duquel j'avais précédemment demandé deux bateaux, sous le prétexte d'approvisionner mon artillerie : je dis donc à Napoléon, que j'avais découvert un passage pour aller prendre par derrière l'ennemi, qui s'était retranché tout-à-fait en face de la pointe et à droite de l'île avec 3,000 hommes d'infanterie et 22 canons de 13. J'ajoutai que j'avais fait construire, en plusieurs pièces détachées, un radeau de la juste largeur qu'avait le dernier bras du Danube en face de nous : l'ennemi, continuai-je, peut être pris avec son général, avant de croire qu'on puisse l'attaquer. En même temps je tirai de ma poche un rapport détaillé sur les moyens que je me proposais d'employer pour ce coup de main, et je n'avais pas oublié d'y mettre que j'étais instruit par un déserteur que le général Krasmer, qui commandait ce détachement, se croyait tellement en sûreté, que tous les soirs, vers minuit, il se déshabillait et se couchait tranquillement. L'empereur me dit à voix basse: « A quatre heures je viendrai te prendre, tu me feras voir cela ; ne dis rien à personne. »

A l'heure dite, nous endossâmes l'un et l'autre une capote de canonniers à pied, nous nous coiffâmes chacun d'un bonnet de police; je m'armai d'une hache, Napoléon prit une serpe, et, ainsi déguisés tous les deux, nous nous rendîmes à mon radeau. Là, je fis tout voir en détail à Sa Majesté, et tout en causant, nous donnions de temps à autre quelques coups de hache ou de serpe, afin que l'on nous crût occupés au travail, et pour ne pas attirer l'attention sur nous.

Lorsque l'empereur eut examiné avec la plus grande attention tous mes préparatifs, nous reprîmes le chemin de mon quartier, lui avec deux petits morceaux de bois qu'il était censé avoir coupés, et moi avec une charge sur l'épaule.

Arrivés à un demi-quart de lieue de cet endroit, nous jetâmes notre bois, et l'empereur me dit : « Hé bien! comment feras-tu? « car c'est toi qui seras chargé de cette expé« dition. Si tu réussis, comme il n'y a pas « de doute, le passage s'effectuera de suite; « mais la difficulté est de réunir dans cet en« droit de l'infanterie et de l'artillerie sans

« que l'ennemi s'en aperçoive. — Quant à l'ar-
« tillerie, répondis-je, je n'en ai pas besoin
« pour l'entreprise ; j'aurai celle que je com-
« mande, qui sera réunie dans un endroit que
« j'ai reconnu, d'où je la dirigerai aisément
« sur tous les points convenables sans que
« l'ennemi puisse voir son mouvement. Pour
« l'infanterie, elle ira couper le bois (comme
« elle l'a fait jusqu'à ce jour) dans la forêt
« qui est à gauche de mon radeau : dans
« chaque détachement qui viendra au bois, il
« y aura un certain nombre d'hommes aux-
« quels je ferai garder leurs armes cachées
« sous leurs capotes ; ces soldats se couche-
« ront sur la pelouse à mesure qu'ils arrive-
« ront, et attendront ainsi la nuit dans le
« plus grand silence. L'ennemi, qui ne se
« doute de rien, voyant revenir au camp nos
« hommes avec leurs charges, comme à l'or-
« dinaire, ne croira pas qu'il en soit resté
« dans le bois, et nous les trouverons là au
« besoin. » L'empereur approuva tout ; et je
commençai de suite mon rassemblement de
soldats bien choisis, au nombre de 2,000
hommes. Le soir il était complet, et je pus

alors en passer la revue et m'assurer que les armes étaient en état, et que ma troupe montrait les meilleures dispositions. Je me rendis donc au bivouac de l'empereur, pour lui faire connaître ce que je venais de faire. « Sire, « tout est prêt, ajoutai-je, mes canonniers « conduisent maintenant mon radeau à l'en- « droit désigné; l'infanterie s'y trouve rassem- « blée sans avoir été vue par l'ennemi; le « pont mobile sera placé à minuit précis, et « le passage s'effectuera de suite. »

Il était à ce moment onze heures et demie; je chargeai un officier de placer sur le rivage une pièce qui devait avertir l'empereur du succès de l'entreprise et lui servir de signal pour faire passer l'armée sur la rive gauche.

A minuit, mon radeau remonte jusqu'à l'endroit où était mon rassemblement; on se hâte d'assujettir ce pont mobile aux deux rives. Je passe le premier avec l'un de mes adjudants, et nous nous avançons pour observer l'ennemi. Certain du calme, je repassai sur notre rive, et je me mis à la tête de mes braves.

Comme nous commencions notre mouve-

ment, le chef de bataillon Baillon, sous les ordres duquel j'avais mis les 200 hommes sans armes, dont je m'étais d'abord fait accompagner, et auxquels je destinais une fonction particulière, vint à moi d'un air assez embarrassé. » M. le major, me dit-il, que « voulez-vous que je fasse de ces 200 hommes « qui n'ont pas de fusils? ..... Vous les « emploierez, repris-je, à renverser et à bri» ser ceux des Autrichiens rangés en faisceaux « devant leur ligne; vous en ferez des *jam« bons* (fusil dont on a brisé le bois entre la « *crosse* et la *culasse*); et d'ailleurs (conti« nuai-je), vous serez soutenu par 500 hom« mes de réserve dont vous allez prendre le « commandement. »

Mes ordres ainsi donnés, trois bataillons de 500 hommes chacun sont formés : le 4e, c'est-à-dire ma réserve, fut confiée à Baillon, qui commandait déja, comme il a été dit ci-dessus, les 200 hommes sans armes, et nous passâmes sans bruit le bras du fleuve; nous nous portâmes, dans le même silence, jusque sur les derrières de l'ennemi par le même chemin que j'avais reconnu. Là, je me mets

en bataille, et je me palce au centre de mes trois bataillons, laissant derrière moi les 200 hommes sans armes, suivis du bataillon de réserve. Au signal donné, les trois bataillons s'élancent dans le camp ennemi, la baïonnette croisée; moi, je cours avec ma réserve à l'artillerie du camp et je m'en empare. Je commande à haute voix, et je fais faire autant de bruit que j'avais ordonné de silence un moment auparavant. De tous côtés les Autrichiens entendent, *Garde à vous, bataillon! Apprêtez armes! Joue!* etc. Il était à peine deux heures du matin, et le jour commençait à poindre. Les pauvres diables, surpris et consternés, sortaient de leurs baraques, les uns presque nus, les autres à demi vêtus; les moins épouvantés courent à leurs armes, mais ils trouvèrent les faisceaux renversés et les fusils rompus. On crie alors : « Rendez-« vous à discrétion, ou grace à personne. » Cette injonction était inutile, car nul d'entre eux ne pensait plus à résister.

De suite je me transporte à la baraque du général, qui s'habillait à la hâte, et qui me dit d'un ton impérieux : « Vous êtes mon pri-

« sonnier! » Je me mis à rire. « Vous êtes « pardonnable, M. Krasmer, lui répondis-je, « car vous dormez encore; mais pour vous « réveiller entièrement, je vous apprends que « c'est vous qui êtes le mien; remettez-moi « donc votre épée. »

Le général obéit sans répondre une syllabe. Je lui ordonnai de me suivre; il faisait un temps abominable; mais il fallait rejoindre les autres prisonniers, qui étaient au nombre de 3,000, etc. etc. (1).

497. Agésilas. Agésilas, dans la guerre contre Tisaphernès, fit semblant de marcher vers les montagnes, où il lui était plus avantageux de combattre, parce qu'il était plus faible en cavalerie; mais Tisaphernès étant accouru de ce côté, Agésilas entra dans les plaines de la Lydie, où était la capitale, et fit un grand butin.

498. Annibal. Le jour de la bataille du Tésin, Annibal ranima le courage de son armée par ces paroles :

(1) Extrait des Mémoires du baron Seruzier, 1 vol, in-8°. 5 fr.

« Compagnons, » leur dit-il, « le ciel m'an-« nonce la victoire; c'est aux Romains, et non « à vous, de trembler. Jetez les yeux sur ce « champ de bataille; nulle retraite ici pour les « lâches : nous périssons tous, si nous sommes « vaincus. Quel gage plus certain du triomphe? « quel signe plus sensible de la protection des « dieux? Ils nous ont placés entre la victoire « et la mort. »

499. Iphicrate. Les Odrysiens allèrent en grand nombre pour reprendre un butin considérable qu'Iphicrate emmenait d'Odrysie; mais comme celui-ci avait peu de chevaux, il donna à ses cavaliers des flambeaux allumés, avec ordre d'avancer ainsi contre les ennemis, dont les chevaux ne purent supporter cette lueur, à laquelle ils n'étaient pas accoutumés, et prirent la fuite.

500. Rufinus. Le consul Cornélius *Rufinus*, après avoir tenu assiégée pendant plusieurs jours la ville de Crotone, sans pouvoir s'en emparer, à cause de la garnison, leva tout-à-coup le siége, et, lâchant un prisonnier qu'il avait corrompu par de grandes récompenses, il fit dire par lui aux habitants

qu'il se retirait; mais il revint promptement sur ses pas, et prit facilement cette place, dont la garnison avait été renvoyée.

501. VALHUBERT. Un ordre du jour, donné avant la bataille d'Austerlitz, avait défendu qu'aucun soldat quittât son rang pour emmener les blessés pendant l'action. Au premier feu, le général Valhubert tombe grièvement blessé; ceux qui l'entourent veulent en vain l'emporter hors du champ de bataille. « Souvenez-vous de l'ordre du jour, » leur dit-il. « Si vous revenez vainqueurs, on me relèvera « après la bataille; si vous êtes vaincus, je « n'attache plus de prix à la vie. »

502. LOUIS IX. Saint Louis a laissé un bel exemple des courtes harangues *avant la bataille*. Arrivé devant la côte d'Afrique avec l'armée des croisés, il trouve les Sarrazins rangés en bataille sur le rivage, et poussant des cris affreux à la vue des Français. Le héros chrétien ordonne le débarquement à l'instant même.

« L'ennemi nous attend, » dit-il à ses compagnons d'armes; « ne lui laissons pas le sup- « plice de l'impatience, et que l'Égypte ap-

« prenne notre victoire en apprenant notre « arrivée. Je n'ai plus qu'une chose à vous « recommander : si je meurs dans le combat, « comptez que vous n'avez qu'un soldat de « moins, et que ma mort ne vous fasse pas « songer à la retraite : les princes de mon sang « me remplaceront. Encore une fois, si je « péris, songez à vaincre ; vous me pleurerez « quand vous serez vainqueurs. »

503. Démétrius. Démétrius, voulant surprendre Sicyone à l'improviste, se retira à Cenchrées, et y passa plusieurs jours dans les plaisirs et la débauche. Mais quand il vit que les Sicyoniens n'avaient aucun soupçon de son dessein, il envoya, sous la conduite de Diodore, tout ce qu'il avait de troupes étrangères attaquer les portes du côté de la ville de Pallène ; quant aux troupes de mer, il leur ordonna de se montrer du côté du port ; et lui, avec le reste de son armée, il se présenta devant la ville, qui, de cette manière, fut attaquée de tous côtés et prise.

504. Artaxercès. Artaxercès étant plus fort que les ennemis, lorsque les Grecs entrèrent en Perse, étendit son front de bataille

beaucoup au-delà du leur; et, ayant placé sa cavalerie en tête et son infanterie légère sur les ailes, il fit marcher plus lentement celle qui était pesamment armée : c'est ainsi qu'il les enveloppa et les défit.

505. ANONYME. Une jeune femme émigrée s'était retirée à Augsbourg avec son enfant. A l'approche des Français, elle prend son fils pour s'enfuir, se trompe de porte et tombe dans nos avant-postes : en reconnaissant son erreur, elle s'évanouit; le général Lecourbe lui fait donner une sauvegarde, et ordonne qu'on la conduise dans la ville où elle voulait se retirer. Son enfant fut oublié, et cette mère infortunée, dans l'égarement où elle était plongée, ne s'en aperçut point.

C'est alors qu'un grenadier le recueillit; il s'informe ensuite du lieu où l'on avait conduit la mère, et, ne pouvant de suite lui rendre ce dépôt, il fait faire un sac de cuir, dans lequel il portait toujours cet enfant. Toutes les fois qu'il fallait combattre, il faisait un trou en terre, y déposait son petit pupille, et, après la bataille, il venait le reprendre. Un armistice ayant enfin été conclu, le gre-

nadier fit une collecte, qui rapporta vingt-cinq louis; il les mit dans la poche de l'enfant, et alla le rendre à sa mère. Toute l'armée a connu cette belle action, et personne n'a pu dire le nom de ce vertueux grenadier.

506. Condé. On dit que le grand Condé, voyant ses soldats hésiter à faire une attaque décisive auprès de Fribourg, jeta son bâton de commandement dans les retranchements ennemis, et qu'il marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti.

507. Conrad. Pendant l'action de Marengo, un officier d'artillerie, nommé Conrad, est renversé par un boulet qui lui emporte la jambe; il renvoie à leur poste ses canonniers, qui veulent l'emporter, et, se soulevant avec peine pour observer le tir de sa batterie, il leur crie : « Pointez un peu « plus bas. »

508. Alcibiade. Alcibiade fuyait devant Tiribaze, et il n'y avait qu'un chemin; de sorte que, quand il s'arrêtait, Tiribaze ne combattait point, et que, quand il se mettait en marche, Tiribaze le harcelait aussitôt. Une

nuit qu'Alcibiade avait fait halte, il fit couper et entasser une grande quantité de bois, et après y avoir mis le feu, il se retira. Ce qui empêcha les Barbares de poursuivre les Grecs.

509. Anonyme. Un lieutenant-colonel se trouvant à la bataille de Fleurus, en 1690, tout prêt à charger, et ne sachant comment animer ses soldats, très-mécontents d'être entrés en campagne sans être habillés : « Mes « amis, » leur dit-il, « voici de quoi vous « consoler; vous avez le bonheur d'être en « présence d'un régiment vêtu de neuf; char- « geons vigoureusement, et habillons-nous. »

510. Théognis. Soupçonnant qu'il y avait des espions dans le camp, Théognis posa des gardes au-dehors des retranchements, et ordonna que chacun se tînt sous les armes; de cette manière il lui fut aisé de découvrir les espions, parce qu'ils ne se trouvèrent pas armés comme les autres.

511. Livius Salinator. Dans la deuxième guerre punique, Livius Salinator et Claudius Néron ayant remarqué qu'Astrubal, pour éviter le combat, s'était rangé en bataille sur une

éminence, ils dégarnirent leur centre, en portant toutes leurs troupes sur leurs ailes; puis attaquèrent ainsi l'ennemi des deux côtés, et le taillèrent en pièces.

512. ANONYME. Après la défaite de l'armée de Darius par Miltiade, à Marathon, un soldat fut chargé de porter à Athènes la nouvelle de cette brillante victoire; arrivé devant les magistrats de cette ville, il n'a que la force de dire : « Réjouissez-vous; nous sommes « vainqueurs, » et il tomba mort à leurs pieds.

513. ALCÉTAS. Voulant cacher aux Thébains qu'il avait plusieurs vaisseaux armés en guerre, Alcétas mit sur une galère une partie de ses soldats, et fit faire la manœuvre d'une manière à faire croire aux ennemis qu'il n'avait qu'un seul vaisseau à leur opposer. Par ce moyen il s'empara de tout ce qui était sur les galères des Thébains.

514. GUSTAVE-ADOLPHE. Gustave-Adolphe sut si bien prendre ses mesures à la bataille de Leipsick, qu'à la faveur du vent il chassait la poussière et la fumée au visage des ennemis; ce qui l'aida beaucoup à remporter la victoire.

515. Charès. Charès, général des Athéniens, dans la crainte que l'ennemi ne tirât avantage de sa faiblesse, avant l'arrivée de toutes ses troupes, fit sortir en secret une partie de ses gens par derrière son camp, et les fit rentrer en présence de tout le monde. Cette manœuvre fit croire à l'ennemi que c'était le reste de sès troupes qui arrivait, et il ne l'attaqua pas.

516. Stettennoffen. Le général Stettennoffen attaquait, en 1792, avec sa brigade les retranchements que les Autrichiens avaient élevés en avant Mons, lorsqu'une décharge d'artillerie jette le désordre dans sa troupe; il parvient à la rallier, et marche de nouveau à l'ennemi. Le feu redouble, le découragement s'empare de tous ceux qu'il commande; ils refusent d'avancer : « Soldats, » leur dit-il, « vous vous déshonorez à jamais, vous me « déshonorez moi-même par votre lâcheté; « fuyez. Je ne veux pas survivre à votre « honte! » Il allait se précipiter sur la pointe de son épée, lorsqu'un cri général s'élève. « Nous jurons de réparer notre faute, et de « vous suivre. » Stettennoffen saisit un dra-

peau, et s'élance sur les redoutes; ses troupes, animées du désir de vaincre et de reconquérir l'estime de leur général, font des prodiges de valeur, et emportent d'assaut les redoutes.

517. Iphicrate. Iphicrate marchait contre une ville ennemie. Il fallait, pour y arriver, passer une rivière qui se rendait à cette ville, et la traversait; il la passa donc le soir avec son armée, afin que l'eau, brouillée par ce passage, eût le temps de s'éclaircir pendant la nuit, et que son approche restât inconnue à ceux de la ville, qui furent, par ce moyen, surpris lorsqu'ils s'y attendaient le moins.

518. Anonyme. Dans la seconde guerre punique, quelques villes ayant formé le dessein de quitter le parti des *Romains* pour prendre celui des *Carthaginois*, demandèrent à Rome des députés, comme pour apaiser leurs divisions intérieures; mais lorsqu'ils furent arrivés, elles les retinrent jusqu'à ce qu'on leur eût rendu leurs otages.

519. Zamet. A l'affaire de Montpellier, en 1522, le général Zamet, apercevant des soldats qui fuient, court à eux en leur criant :

« Vous fuyez, soldats? — Général, nous n'a« vons ni poudre ni plomb. — Quoi! » reprend Zamet, « n'avez-vous pas des épées et « des ongles? »

520. Antigone. A la suite d'une bataille, qui avait eu lieu entre Antigone et Eumène, la victoire était restée indécise. Alors Eumène envoya un héraut demander la permission d'enterrer ses morts; mais Antigone, voulant lui cacher le nombre des siens, qui était bien plus considérable, amusa le héraut jusqu'à ce qu'on les eût brûlés; il renvoya ensuite le héraut, avec la permission qu'Eumène avait fait demander.

521. Q. Métellus. Lorsque *Métellus* faisait la guerre à Jugurtha, il corrompit par trois fois ses ambassadeurs; et s'il ne put par-là le faire tomber dans ses filets, il le priva du moins du secours de ses ministres. Car ce prince ayant découvert leur trahison, les fit mourir; et la crainte d'un semblable traitement en empêcha d'autres de prendre leur place.

522. Mayenne. N'ayant pu réussir à forcer l'armée du roi Henri IV, parce que, bien

retranchée au village d'Arques, elle communiquait avec Dieppe, le duc de Mayenne eut recours au stratagème suivant : Il feignit de décamper secrètement, et il affecta de le faire avec tant de précipitation, qu'il laissa dans le camp une partie de ses blessés, et beaucoup de munitions et de bagages. Son intention était de revenir brusquement sur ses pas, de se porter entre Dieppe et le camp d'Arques, et d'investir ensuite cette place; mais le roi, l'ayant fait suivre par ses coureurs, et deviné son dessein, le rendit inutile par la disposition qu'il fit de ses troupes.

523. Cléarque. Dans la guerre qu'il faisait aux Thraces, Cléarque ayant appris qu'ils s'étaient retirés sur les montagnes avec tout ce qu'ils avaient, dans l'opinion que les Lacédémoniens seraient contraints d'abandonner le pays, faute de vivres, il fit donc, en présence des députés que ceux-ci lui envoyèrent, égorger un esclave dont la chair fut distribuée aux soldats; et ayant, par cette conduite, donné à penser à ces peuples qu'il s'exposerait aux dernières extrémités plutôt que de se retirer, ils se rendirent à lui.

524. Espariat. Les annales civiles et militaires de la nation française présentent des actes de civisme, qui commandent l'admiration autant que les plus beaux traits qui nous ont été transmis par les historiens grecs et latins.

Deux régiments étant en garnison à Aix, en 1790, il s'éleva entre eux quelques différents que la malveillance, toujours active, se plut à entretenir. La voix des bons citoyens ne pouvait plus se faire entendre. Ces querelles multipliées furent poussées à une telle extrémité, que, le 20 mai, ces deux régiments résolurent de les terminer par le sort des armes. Déja ils avaient résisté, et le sang français allait être versé par la main des Français, lorsque Espariat, maire de la ville, informé de ce qui se passait, accourut, décoré de son écharpe, et employa vainement les expressions les plus touchantes pour désarmer ces furieux. Voyant l'inutilité de ses représentations, il se précipita au milieu d'eux, et élevant la voix avec une nouvelle force : *Citoyens*, dit-il, *tirez sur moi; commencez vos crimes par me fouler à vos pieds*, *et sauvez-moi l'horreur de voir mes amis et mes*

frères s'entr'égorger sous mes yeux! Ces paroles, prononcées avec l'accent du désespoir, produisirent la plus vive impression. Le dévouement de ce digne magistrat du peuple désarma la colère des soldats égarés, qui oublièrent leurs querelles dans des embrassements mutuels.

Depuis cette époque, M. Espariat n'a cessé de mériter l'estime et la confiance de son pays, par les services qu'il a rendus et qu'il rend encore dans la place qu'il occupe de procureur-général près la Cour de justice criminelle.

525. Gylippe. Gylippe, voulant reprendre une hauteur dont les Athéniens s'étaient emparés, choisit dans la flotte nombreuse qui était à Syracuse vingt galères, et les garnit de soldats; il les fit sortir la nuit, avec ordre de voguer dès la pointe du jour. Aussitôt que les ennemis les aperçurent, ils se mirent en devoir de les attaquer; mais les vingt galères prirent la fuite, et furent poursuivies avec ardeur par les Athéniens. Alors Gylippe, sortant avec le reste de sa flotte, alla à la poursuite des Athéniens; et, pendant qu'on se

battait ainsi sur mer, les troupes de terre de Gylippe attaquèrent la hauteur, chassèrent les ennemis, et s'y établirent.

526. Alcibiade. Ayant formé le projet d'assiéger Syracuse, Alcibiade envoya un habitant de Catane (autour de laquelle il était campé) dire aux Syracusains assemblés que, s'ils voulaient secourir cette place, non-seulement elle résisterait de tout son pouvoir, mais encore elle se faisait fort de détruire l'ennemi. Les Syracusains s'empressèrent donc d'aller au secours de Catane, et donnèrent par-là aux Athéniens la facilité d'investir leur propre ville.

527. Cambrone. A la fin de la bataille de Waterloo, la garde impériale, entourée par toute l'armée anglaise, reste immobile devant les batteries ennemies qui la foudroient. Le général anglais, que tant de valeur étonne, fait dire à ces guerriers que, s'ils consentent à se rendre, il les traitera comme les premiers soldats du monde. Le général Cambrone répond : « La garde meurt et ne se rend pas. »

528. Barbanègre. Appelé, en 1815, au commandement de la place d'Huningue, le

général Barbanègre, inutilement sommé, se prépara à faire une vigoureuse résistance; enfin, après un mois de siége et treize jours de bombardement, il dut capituler. Lorsqu'il sortit d'Huningue à la tête de sa garnison, comme on ne voyait défiler que 50 hommes, et à peu près autant de malades ou blessés, on pensa que la plus grande partie de la garnison était rentrée dans la place; cependant ce qu'on voyait était tout. Son altesse royale l'archiduc Jean, qui commandait le siége, surpris et touché du courage de ce petit nombre de braves qui avait soutenu l'effort de toute une armée (25,000 hommes), fit au général Barbanègre l'honneur de l'embrasser, en lui témoignant l'estime qu'une telle conduite lui inspirait.

529. César. Quand César fit passer la *Sègre* à son armée, il fit auparavant faire des fossés de trente pieds de large aux lieux les plus commodes pour décharger la rivière, et par ce travail il trouva le moyen d'aller à *Pétréius*, qui, craignant de manquer de vivres et de fourrages, songeait à faire changer son armée de position.

530. Annibal. Annibal, après avoir été souvent battu par Claudius Marcellus, campait toujours dans des lieux avantageux; et se rangeait en bataille, de manière à pouvoir se retirer aisément, s'il avait le dessous, et poursuivre sa victoire, s'il obtenait quelques succès.

531. Eudocime. Eudocime, voyant ses soldats animés les uns contre les autres dans un tumulte, et prêts à se battre entre eux, ne trouva point de meilleur moyen, pour apaiser la sédition, que d'ordonner aux hérauts de crier partout que les ennemis venaient attaquer les retranchements. A cette nouvelle, le tumulte cessa, chacun reprit son poste, et tous veillèrent à la garde du camp.

532. Bonaparte. Aux premiers coups de canon qui signalèrent la bataille de Friedland, Bonaparte parcourut tous les rangs, en s'écriant à haute voix: *Soldats, c'est un jour de bonheur; c'est l'anniversaire de Marengo.*

533. Arxilaidas. Le Lacédémonien Arxilaïdas devait conduire ses troupes par un endroit fort dangereux. Il n'avait point la certitude qu'il y eût une embuscade; mais,

prévoyant que cela pouvait être, il ordonna à ses gens de se tenir prêts à combattre, parce que les ennemis étaient cachés sur le passage. Ils les y trouvèrent en effet; mais comme les troupes de Pélopidas y étaient préparées par la sage prévoyance du chef, elles attaquèrent vigoureusement les ennemis, et les mirent tous à mort.

534. Espagnols. Le duc de Guise dit, dans ses Mémoires, que les Espagnols entrèrent dans Naples sans presque de résistance, parce qu'ils allaient criant : *Vive le roi! La paix! la paix! la paix!*

535. Annibal. Pour rendre Fabius suspect aux Romains, *Annibal* fit épargner ses terres, lorsqu'il ravageait le pays; mais Fabius, pour lever ce soupçon, les vendit.

Périclès, dans une semblable circonstance, fit plus: il les donna au peuple.

536. Publius Claudius. Publius *Claudius* ayant perdu une bataille navale contre les Carthaginois, et, dans sa retraite, étant contraint de passer par des lieux qui étaient gardés par les ennemis, feignit d'être victorieux, et, ornant ses vaisseaux de festons, il passa

à travers eux sans péril, parce qu'on redoute toujours le vainqueur.

537. Gracchus. Tibérius *Gracchus* dit aux Portugais, qui se vantaient d'avoir pour dix ans de vivres, qu'il les prendrait la onzième année. Cette menace ébranla leur résolution, et ils se rendirent à lui.

538. Henri IV. Quelques heures avant la bataille d'Arques, où Henri IV défit les ligueurs, on mena devant ce prince un prisonnier d'importance, qui, étonné du petit nombre de soldats qu'il voyait, témoigna combien il était surpris de ce que Henri attendît, avec moins de 4,000 hommes, l'armée du duc de Mayenne, forte de 30,000 combattants. « Vous ne les voyez pas tous, » lui dit le Béarnais; « car vous n'y comptez pas Dieu « et le bon droit qui m'assistent. »

539. Iphicrate. Les troupes d'Iphicrate étant continuellement harcelées par les Odrysiens, dont il avait un grand nombre de prisonniers, pour les faire cesser, il mit à côté de chaque chef de file un prisonnier nu, et les mains attachées derrière le dos. Les Odrysiens, dans la crainte de blesser les leurs,

cessèrent de lancer des traits et des javelots.

540. Cléandridas. Dans la guerre que le Lacédémonien *Cléandridas* faisait aux Lucaniens, il resserra d'abord son front de bataille, pour obliger l'ennemi à en faire autant; mais ensuite, au moment d'en venir aux mains, il l'élargit peu à peu, et l'enveloppa.

541. Vanderdoès. Depuis long-temps les habitants de Leyde défendaient leur ville (1574) contre les Espagnols avec un rare courage; mais, à la fin, la disette qui régnait excita un mouvement séditieux parmi le peuple, qui alla demander des vivres à l'intrépide gouverneur, Jean Vanderdoès. « Il m'est « indifférent, » répondit froidement celui-ci aux mutins, « de mourir de vos mains ou de « celles des Espagnols. Si ma chair peut vous « satisfaire, vous pouvez me mettre en pièces « et me manger. » Les Leydois, honteux de la démarche qu'ils avaient faite, promirent alors de redoubler d'ardeur pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le seigneur de Ligue les ayant engagés à se soumettre au roi d'Espagne, ils lui répondirent : « Nous savons « que le projet des Espagnols est de prendre

« Leyde par famine; nous n'en sommes point « effrayés. Quand nous aurons consommé tous « nos vivres, nous mangerons notre bras gau- « che, et nous nous défendrons avec le droit « contre nos tyrans. La mort est mille fois « plus douce que leur odieux despotisme. »

542. Mégariens. Au siége de Mégare, Antigone fit avancer des éléphants; et les Mégariens ayant pris des pourceaux, et les ayant frottés de poix liquide, y mirent le feu et les poussèrent hors de la ville. Les pourceaux, dévorés par les flammes, et jetant des cris épouvantables, se précipitèrent au milieu des éléphants, qui, de leur côté, entrant en fureur, se mirent à fuir, et répandirent le désordre parmi les assiégeants.

543. Orange. En 1672, le prince d'Orange ayant formé la résolution d'attaquer les troupes de France commandées par le duc de Duras, feignit de menacer certaines places, afin que le duc, pour en augmenter les garnisons, affaiblît son armée. Mais M. de Duras sut éviter le combat, en mettant des rivières entre lui et le prince d'Orange.

544. Élèves de l'École vétérinaire

D'ALFORT ET DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE. La défense de Paris, en 1814, où 30,000 hommes, la plupart blessés, invalides, vétérans, gardes nationaux ou conscrits, ont repoussé 100,000 combattants aguerris, est un fait d'armes des plus honorables que la France puisse opposer à la jactance de ceux qui se nomment ses vainqueurs. On n'oubliera pas que, parmi les braves de cette journée brillante, figurent, au premier rang, les *élèves de l'école vétérinaire d'Alfort*, dont cent cinquante se firent tuer en défendant le pont de Charenton, et les *élèves de l'école Polytechnique*, qui, restés sans munitions, défendirent leurs pièces jusqu'à ce qu'un régiment de cuirassiers fût venu les dégager.

545. CORIOLAN. Lorsque Coriolan faisait la guerre au peuple romain qui l'avait condamné injustement, il épargna les terres des patriciens, pour mettre la jalousie entre le sénat et le peuple.

546. ROMERO. Un seigneur italien, pour rabaisser le mérite de Julien Romero, l'illustre élève du duc d'Albe, lui reprocha un jour sa roture. « Mon bras droit est mon père, » lui

répondit le guerrier; « et par conséquent je « suis plus noble que vous. »

547. HERMOCRATE. Les Athéniens, après avoir été battus sur mer par ceux de Sicile, résolurent de prendre la fuite, et les Syracusains célébrèrent par des sacrifices la victoire qu'ils venaient de remporter. Mais Hermocrate les voyant accablés de sommeil et d'ivresse, et ne les jugeant pas en état de prendre les armes, fit passer du côté de Nicias un transfuge qui dit : *Tes amis t'avertissent que si tu te mets en mouvement la nuit, tu tomberas dans les embuscades qu'on a préparées.* Nicias ajouta foi à cette fausse nouvelle, et attendit le jour pour partir. Hermocrate, voyant alors que les Syracusains avaient assez dormi et qu'ils avaient repris des forces, occupa avec eux les passages des rivières et des ports, et défit entièrement les Athéniens.

548. ALLEMANDS. Ayant su que les Français attendaient à Brisach une troupe de pionniers, les Allemands travestirent de cette manière un bon nombre de fantassins dont une partie allait entrer dans la place, lorsqu'un aide-major frappa d'un coup de bâton

celui qui feignait d'être le chef de ces paysans, parce qu'il arrivait trop tard. Ce prétendu chef, qui était un officier, ne pouvant supporter ce châtiment, tira à l'aide-major un coup de pistolet avant qu'il fût entré assez de soldats pour pouvoir se rendre maîtres de la garde de la porte par laquelle devait s'introduire un détachement qui était posté à peu de distance. C'est ainsi que cette surprise fut manquée.

549. Fabius Maximus. Q. Fabius Maximus, après avoir ravagé les terres des Campaniens, se retira après la moisson, pour donner aux habitants le moyen de semer le peu de blé qui leur restait. Revenant ensuite tout-à-coup, il les prit par famine.

Antigonus en usa de même à l'égard des Athéniens.

550. Richelieu. Le maréchal de Richelieu connaissait bien le caractère français lorsqu'il disait aux grenadiers avant la prise du Port-Mahon : « Je préviens les grenadiers « que ceux qui seront gris ce soir n'auront « pas l'honneur de monter à l'assaut demain « matin. »

Pas un soldat ne se dérangea, etc.

551. COUTARD. A la bataille de Saumur, entre les républicains et les Vendéens, en 1793, le général Coutard ordonnant à sa cavalerie d'enlever une batterie ennemie. « Où « nous envoyez-vous? » lui dit le commandant Weissen. — « A la mort, » reprit Coutard; « le salut de la patrie l'exige. »

552. TIMARQUE. Après avoir fait une descente en Asie, Timarque se trouva dans un pays si peuplé qu'il eut sujet de craindre que ses soldats ne prissent la fuite à la vue de la grande multitude des ennemis. Pour les en empêcher, il mit le feu à tous ses navires. Ce qui, en ôtant aux soldats tout moyen de fuir, enflamma leur courage et leur fit remporter la victoire.

553. TOURVILLE. Le comte de Tourville, général des armées navales du roi de France, lors de la descente qu'il fit au bourg de Tingmouth, en 1690, à quelque distance de Torbay, sur la côte d'Angleterre, usa d'un moyen qui contribua beaucoup à en rendre l'exécution facile. Ce fut une fausse alarme qu'il donna, pendant toute la nuit, du côté de

Torbay, avec dix ou douze chaloupes pleines de mousquetaires portant des mèches allumées. Par cette ruse, il engagea l'ennemi à diviser ses troupes, dont il envoya une grande partie de ce côté-là.

554. Antoine. Au moment où les Parthes l'accablaient de leurs flèches, Antoine ordonna à ses soldats de se baisser et de lever leurs boucliers au-dessus de leurs têtes; ce qui mit à couvert son infanterie, comme sous un toit, et rendit inutiles les flèches des ennemis.

555. Cortez. De retour dans sa patrie, Fernand Cortez n'essuya que des persécutions pour prix de ses importants services. Un jour qu'il se présenta devant Charles-Quint pour obtenir justice des vexations que les ministres lui faisaient éprouver, ce prince lui dit : « Qui « êtes-vous? — Un homme, répondit-il fiè- « rement, qui vous a donné plus de provinces « que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

556. Isadas. Après la bataille de Leuctres, les Thébains s'emparèrent de Gyth, l'un des ports de la Laconie, et y mirent garnison. Le Lacédémonien Isadas ayant choisi cent

jeunes gens de son âge, leur ordonna de se frotter d'huile, de se mettre sur la tête une couronne d'olivier, et de prendre chacun une dague sous l'aisselle. Suivi de ces jeunes gens tout nus, et nu lui-même, il courut de toutes ses forces vers les Thébains qui, trompés par cet extérieur, les reçurent comme des gens qui s'amusaient. Mais les Lacédémoniens se servirent de leurs dagues pour tuer une partie des Thébains; ils chassèrent le reste et se rendirent maîtres de Gyth.

557. Naples. Pavie étant assiégée, en 1523, par les Français, le roi de Naples y fit entrer un secours d'argent qui y était fort nécessaire pour empêcher la reddition de la place.

Il envoya donc au camp des Français deux hommes déterminés, déguisés en vivandiers, conduisant chacun un cheval chargé de deux barils pleins de vin, disaient-ils, mais où il y avait 3,000 écus destinés à Pavie. Le gouverneur, averti du lieu où ils devaient s'arrêter fort près de la ville, fit une sortie de ce côté, et, tandis qu'il amusait ainsi les Français, ceux de ses gens qui avaient le secret

allèrent droit aux deux chevaux, défoncèrent les barils et emportèrent l'argent dans la place.

558. Carie. La reine de Carie ayant battu la flotte des Rhodiens arbora leur pavillon, et fit couronner les poupes de ses vaisseaux en signe de victoire. Les Rhodiens, croyant que c'étaient leurs gens, les reçurent dans leur port avec des acclamations de joie, qui firent bientôt place à la douleur et à la honte d'avoir été surpris et trompés.

559. Pompée. Quand les soldats de Pompée eurent massacré le sénat de Milan, il les assembla tous sans distinction. Cette mesure facilita le châtiment des coupables, parce que, d'une part, ceux qui ne l'étaient pas, étant sous les armes, tinrent la main à l'exécution, pour se décharger du crime; et que, de l'autre, les séditieux ne balancèrent point d'abord à obéir à un ordre qui avait été général.

560. Séruzier. A l'époque du dernier siége de Dantzick, Séruzier ayant appris que le général Blücher s'était établi dans la ferme de Neühausen, et qu'il y était gardé par une

nombreuse escorte, forma le projet de l'enlever. Prenant donc avec lui huit hommes bien montés et bien armés, il se rendit à Pruss-Holland, ville éloignée de trois lieues de la ferme. Avant de partir, il avait donné les ordres nécessaires pour faire trouver le lendemain 300 chevaux à quelque distance dans un endroit désigné par lui. En arrivant à Pruss-Holland, il commença, pour cacher ses desseins, par frapper une réquisition pour 6,000 chevaux, en déclarant qu'il la lui fallait dans les vingt-quatre heures. Cette réquisition ne fut pas plus tôt dénoncée aux magistrats, qu'on vit partir un cavalier, courant à toute bride et se dirigeant du côté de la ferme de Neühausen, sans doute pour aller avertir le général Blücher. C'est ce que désirait Séruzier qui, sans balancer, envoie chercher un guide à cheval, parfaitement monté, afin, disait-il, de le conduire au village de Brinheim, à une lieue de là. Il part donc avec ses huit hommes; mais, au lieu d'aller au village qu'il avait nommé, il change de chemin, et se rend au galop à quelque distance de la ferme, c'est-à-dire précisément

à l'endroit indiqué la veille pour son embuscade. Il y trouve ses 300 cavaliers, et investit la ferme de toutes parts.

Blücher (ainsi que l'avait prévu Séruzier) avait été la dupe du piége que ce dernier lui avait tendu. On venait de l'instruire que le commandant de l'artillerie française avait frappé une réquisition, et qu'on allait la diriger sur Brinheim; aussitôt il donna ordre à tout son monde de se porter de ce côté pour saisir les réquisiteurs et la réquisition. C'est aussi en éloignant ainsi de lui tous ceux qui pouvaient le défendre, qu'il donna à Séruzier le moyen d'exécuter son coup de main, et de le faire prisonnier ainsi que ses deux fils et toute sa suite. Il emmena donc à son quartier le général Blücher, tout honteux de s'être laissé prendre ainsi.

561. Floride. Le marquis de la Floride, gouverneur de la citadelle de Milan (1706), sommé avec de grandes menaces par le prince Eugène, lui fit dire : « J'ai défendu vingt-« quatre places pour les rois d'Espagne, mes « maîtres, et j'ai envie de me faire tuer sur la « vingt-cinquième. » Le grand Eugène, qui

connaissait la fermeté du général espagnol, renonça au projet d'attaquer cette citadelle de vive force.

562. FERRY. Un officier du 15e régiment de cavalerie, Ferry, fut fait prisonnier à un combat qui fut livré par l'archiduc au général Moreau dans les rues de Kehl. Renfermé dans une cave et gardé par sept Autrichiens, il s'aperçut, par le soupirail, que l'ennemi était repoussé. Alors il prit envers ses gardes un ton qui leur en imposa, en leur déclarant que les Français étaient vainqueurs; il se fit rendre son sabre, et leur cria d'une voix tonnante et prêt à fondre sur eux : *A votre tour vous êtes mes prisonniers*. Les sept Autrichiens mirent bas les armes, et il les amena en triomphe à son général.

563. TIMOTHÉE. Timothée ayant donné l'ordre d'attaquer les ennemis, vit que peu de ses soldats s'avançaient, et même leur chef dit qu'il fallait attendre les autres. Timothée ne fut point de cet avis, persuadé qu'il suffisait de ceux qui se présentaient hardiment au combat, et que la présence de ceux qui étaient si lents à s'avancer était inutile.

564. CORBULON. Corbulon, pour empêcher Vologesse d'entrer dans la Sourie, détruisit les eaux de certains postes qui se trouvaient sur la route que Vologesse paraissait devoir prendre, afin que ce manque d'eau le contraignît de retourner sur ses pas.

565. DENYS. Denys le Tyran ayant résolu d'attaquer ceux de Rhége, qui étaient fort puissants, les pria de lui fournir des vivres pour de l'argent, en feignant de vouloir se porter ailleurs. Sa demande ayant donc été accordée, il les assiégea et les prit par famine. On dit qu'il fit la même chose à ceux d'Himère.

566. ALBE. On reprochait au duc d'Albe, l'un des grands capitaines du 16e siècle, de trop manœuvrer, et d'éviter souvent un engagement où il devrait avoir l'avantage. « Le « but d'un général, répondit-il, est toujours « de vaincre son ennemi, et non pas toujours « de le combattre; quand on l'a bien com- « battu, on a triomphé. »

567. AGIS. Les Lacédémoniens éprouvèrent une grande disette dans la guerre que leur faisaient les habitants du Péloponèse. Néan-

moins Agis ordonna qu'on restât un jour sans prendre de nourriture; et pour effrayer les ennemis, il fit passer de leur côté des transfuges, qui dirent que la nuit suivante il venait un renfort considérable aux Lacédémoniens. En même temps Agis fit museler toutes les bêtes de son camp, avec ordre de n'ôter les muselières qu'à l'entrée de la nuit. Aussitôt que ces animaux eurent la liberté de paître après avoir souffert la faim tout le jour, ils se mirent à faire grand bruit, à courir et à sauter çà et là, au point que les échos des gorges et des hauteurs voisines faisaient naître l'idée d'un grand mouvement. Ce qui y contribuait encore, c'est l'ordre qu'Agis avait donné à ses troupes d'allumer des feux en plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Aussi les Péloponésiens, trompés par toutes ces apparences, se persuadèrent-ils qu'il était en effet arrivé du secours aux Lacédémoniens, et prirent aussitôt la fuite.

568. Luxembourg. Après avoir essuyé quelque désavantage dans une affaire contre les Impériaux, le duc de Luxembourg, maréchal de France, vint occuper un terrain

favorable, et s'y fortifia comme s'il avait eu dessein de s'y établir. Les ennemis qui étaient en présence, ayant cru que c'était là son intention, furent un peu moins vigilants; et une nuit le maréchal fit faire secrètement retraite à l'armée française.

569. Philippe. Philippe, défait en Épire par les Romains, et craignant d'être poursuivi dans sa retraite, demanda une suspension d'armes, comme pour enterrer ses morts. Il en profita pour se retirer.

570. César. Avant la bataille de Pharsale, César ordonna de combler les fossés et de détruire les remparts de son camp : « Car, » dit-il, « nous passerons la nuit dans le camp de « Pompée. »

571. Clitarque. Clitarque, ne voulant pas être réduit à se défendre derrière les murs contre les ennemis qui arrivaient contre lui, fit sortir toutes les troupes hors de la ville, en fit fermer les portes, et s'en fit jeter les clefs par dessus les murailles; les ayant prises, il les montra aux soldats, qui, se tenant ainsi pour avertis qu'ils ne devaient point espérer de trouver une retraite dans la ville, s'ani-

mèrent à combattre courageusement, et remportèrent la victoire.

572. MARIGNAN. Déconcerté par tous les expédients que le maréchal de Montluc imaginait successivement pour faire durer le siége de Sienne, en 1555, et au milieu de tous les embarras qu'il éprouvait à le continuer, le marquis de Marignan s'avisa, pour mettre la division dans la ville, d'un stratagème qui aurait sans doute réussi, s'il avait eu affaire à un gouverneur moins expérimenté.

Il trouva donc moyen de corrompre un bourgeois, nommé Pietro, de l'ordre du peuple, et convint avec lui qu'on lui enverrait plusieurs blancs signés de quelques gentilshommes siennois qui se trouvaient dans le camp au service de l'empereur; qu'il les remplirait, et y ferait parler chacun de ces gentilshommes à ceux auxquels il jugerait à propos de les adresser, en ces termes ou en termes semblables : *Qu'ils étaient fort surpris de ce qu'ils se laissaient si long-temps tromper par M. de Montluc; qu'il n'y avait nulle espérance de secours;.... qu'ils pouvaient encore espérer de l'empereur une capitulation tolé-*

rable par le moyen de M. de Marignan; mais que, s'ils différaient encore, on ne ferait quartier à personne;.... qu'ils avaient dans la ville plusieurs gentilshommes en intelligence avec eux, et que la marque où ils pourraient les reconnaître, pour conférer avec eux du salut de leur patrie, était une petite croix blanche qu'ils trouveraient sur le seuil de la porte de telle et telle maison, dans telle et telle rue, etc., etc.

Pietro devait adresser ces lettres à ceux des gentilshommes dont Montluc était le plus sûr; et il devait au moins en résulter que la noblesse et le peuple se brouilleraient ensemble, et que Montluc, avec le peu de troupes qu'il avait, ne pouvant apaiser les tumultes, serait obligé de penser à se rendre.

Dès que Pietro eut reçu les blancs signés, il en remplit un, et le fit couler sous la porte d'un gentilhomme, qui, l'ayant trouvé le matin, alla le porter au magistrat. Aussitôt l'ordre fut donné d'arrêter celui des gentilshommes qui y était nommé, comme étant du complot; car on crut en avoir la preuve certaine, quand on trouva la petite croix blanche sur le seuil

de sa porte. A cette nouvelle, le peuple furieux aurait mis le gentilhomme en pièces, si Montluc lui-même ne s'y fût fortement opposé, en représentant que ce pouvait être une ruse des ennemis, qu'il fallait différer, etc.

Enfin, après plusieurs tentatives du même genre, et qui avaient toutes réussi, Pietro, depuis long-temps épié, fut découvert et saisi au moment même qu'il jetait une de ces lettres. Mis à la torture, il avoua sa trahison, et fut condamné à être pendu aux portes du palais; mais Montluc, voulant montrer au peuple qu'il n'affectionnait pas moins son ordre que celui de la noblesse, fit commuer sa peine en un bannissement perpétuel. La tranquillité fut aussitôt parfaitement rétablie dans la ville.

573. Alexandre. A la journée d'Arbelles, Alexandre craignant d'être enveloppé par la multitude des ennemis, et se reposant sur la valeur de ses troupes, il les rangea de manière qu'elles pouvaient faire face de tous côtés.

574. Agésilas. « Où fixez-vous donc les « bornes de la Laconie? » demanda-t-on un

jour à l'ambitieux Agésilas. — « Au bout de « nos piques, » répondit le roi de Sparte.

575. Cléandridas. Après avoir gagné une bataille contre les Lucaniens, Cléandridas, chef des Thuriens, mena ses troupes sur le champ de bataille, et leur fit voir, par la situation des morts épars çà et là, que leur défaite venait de ce qu'ils avaient combattu trop éloignés les uns des autres, tandis qu'eux s'étaient tenus serrés et fermes à leur poste. Dans le moment même qu'il faisait ces observations, les Lucaniens se présentèrent de nouveau et en plus grand nombre. Alors Cléandridas quitta la plaine, et posta son armée dans un lieu étroit, où la grande multitude des ennemis ne leur fut d'aucun avantage, parce que Cléandridas put opposer un front égal à celui qui était devant lui. Les Thuriens, déja victorieux, gagnèrent donc ainsi une seconde victoire sur les Lucaniens.

576. Julien. M. Julien, général français, ordonna de détruire les fours et les moulins d'où les fanatiques de Languedoc tiraient leur pain, et fit retirer dans les places les armuriers, les maréchaux, les selliers et autres

gens de métier, dont les fanatiques pouvaient tirer quelques services, afin qu'en manquant ainsi de tout, ils fussent obligés d'abandonner la campagne, qu'ils avaient tenue jusqu'alors.

577. SYLLA. Sylla, voyant ses légions mutinées, fit sonner l'alarme, comme si l'ennemi eût paru; et aussitôt la sédition se calma, parce que chacun courut pour repousser l'ennemi.

578. AUVERGNE. Dans le temps où la famine désolait nos villes et nos armées, quelques partis espagnols vinrent étaler aux yeux des Français des vivres et du vin en abondance : une rivière les séparait; il n'y avait point de bateaux pour aborder l'autre rive. « Qui veut dîner me suive, » dit Latour-d'Auvergne. Il se jette à la nage avec ses grenadiers; ils s'emparent des vivres, et les dévorent aux yeux des Espagnols.

579. VECTIUS. Le général des Volsques, Vectius Messius, ayant voulu surprendre les Romains campés près de l'Algide, sortit de son camp, et fut lui-même attaqué et entouré par les Romains. Voyant que ses troupes dé-

concertées ne faisaient que tourner en cercle comme un vil troupeau : « Eh quoi ! » leur dit-il, « comptez-vous tendre ici la gorge à « l'ennemi, et recevoir tous ses traits sans en « rendre un seul ? Pourquoi donc avoir des « armes ? Pourquoi donc avoir déclaré la « guerre, aussi turbulents dans la paix que « lâches dans les combats ? Qu'espérez-vous « en restant ici ? Croyez-vous qu'il viendra « un Dieu pour vous couvrir de son égide, « et vous enlever au milieu de la mêlée ? C'est « avec le fer qu'il faut nous ouvrir un chemin ; « suivez-moi donc, vous tous qui desirez re- « voir vos foyers, vos pères, vos enfants et « vos femmes. Je vais vous frayer la route. « Vous n'avez point ici de murs ni de retran- « chements qui vous arrêtent ; vous n'avez « devant vous que des hommes armés comme « vous : avec la même valeur, vous avez de « plus qu'eux la nécessité, de toutes les armes « la plus irrésistible. »

580. Timothée. Voulant traverser le pays d'Olynthe, et craignant la cavalerie des Olynthiens, Timothée fit un carré long de son

armée, mit le bagage et la cavalerie au centre, avec un grand nombre de chariots accouplés ensemble, et plaça en-dehors des deux côtés les gens armés de toutes pièces. De cette sorte il empêcha la cavalerie olynthienne d'agir.

581. ACUTO. Jean Acuto, général des Florentins, ayant quelques motifs pour battre en retraite à la dérobée, trompa ses ennemis en laissant quelques drapeaux plantés sur des endroits éminents.

582. ALEXANDRE. Avant d'aller attaquer Leucadie, qui était pleine de vivres, Alexandre s'empara de tous les châteaux des environs, et permit à ceux qui s'y trouvaient de se retirer dans la ville, afin de l'affamer plus promptement.

583. VENDÉENS. Un Vendéen aperçut, après une bataille, un soldat républicain qui, étendu à terre et blessé à mort, attendait avec un courage stoïque le terme de ses souffrances. « Que fais-tu là? dit le Vendéen. — « J'apprends à mourir, répond le soldat. — « Rends-moi tes armes, » réplique le Vendéen.

Le Républicain plongeant son sabre dans sa poitrine, « Dépouille-m'en, je ne te les rends « pas. »

584. ANTIPATER. En Thessalie, Antipater voulant faire croire aux ennemis qu'il avait une cavalerie fort nombreuse, rassembla un grand nombre d'ânes et de mulets, les disposa en escadrons, fit monter dessus des gens armés en cavaliers, et à la tête de chaque escadron, il ordonna que le premier rang fût de véritables chevaux. Les ennemis ne voyant que ces premiers rangs, et se persuadant que tout le reste était composé de même, prirent l'épouvante et la fuite.

Agésilas s'est servi d'une ruse pareille en Macédoine contre Érope; et Eumène l'a employée en Asie contre Antigone.

585. DUILIUS ou DUILLIUS. Duilius faisant la guerre sur mer contre les Carthaginois, et voyant que leurs vaisseaux, plus légers que les siens, voltigeaient autour de lui impunément, et rendaient ainsi inutile la valeur du soldat romain, il fit faire des crampons de fer pour les accrocher : ses soldats jetaient

un pont sur ces crampons, et combattaient dessus corps à corps avec les ennemis.

586. PARTISANS. Les partisans français contrefirent un ordre de l'empereur Léopold, qui défendait au général Montecuculi de réunir ses troupes à l'électeur de Brandebourg. Le faux ordre fut envoyé à Montecuculi, qui s'excusa auprès de l'Électeur lorsque ce prince le pressa peu après d'accélérer cette jonction; parce que Montecuculi, sur la foi de cet ordre supposé, croyait que l'intention de l'empereur n'était pas de donner du secours à l'Électeur.

587. A. MANLIUS. Les soldats d'Aulus *Manlius* avaient formé le projet d'égorger leurs hôtes au royaume de Naples. Le consul en ayant été instruit, fit publier qu'il passerait là le quartier d'hiver, et parvint, à l'aide de cet artifice, à faire avorter ce dessein. Il punit ensuite les séditieux à mesure que l'occasion s'en présenta.

588. KLISKI. La présence d'esprit du colonel Kliski nous sauva pendant le mouvement que nous faisions, dans la retraite de Russie,

sur la droite pour faire notre jonction avec la garde impériale. Arrêtés par une vedette qui nous cria le *qui vive?* en langue russe, il s'approche du factionnaire, et lui dit en russe : « Malheureux ! tais-toi : ne vois-tu pas « que nous sommes du camp d'Ouwarow, et « que nous marchons en expédition secrète? »

589. Trasylle. Trasylle, voulant cacher aux ennemis le nombre de ses galères, commanda aux capitaines de les joindre deux à deux avec des cordages, et d'ôter les voiles de l'une des deux. Or, comme on ne voyait ainsi les voiles que de la moitié des galères, Trasylle parvint à faire croire aux ennemis que sa flotte était de moitié moins nombreuse.

590. Papirius Cursor. Le consul *Papirius* Cursor avait corrompu celui qui commandait la garnison de Tarente, en lui promettant de le sauver lui et ses soldats. Ce commandant, pour opérer sa trahison, persuada aux Tarentins qu'il fallait le députer vers le consul pour traiter avec lui, et à son retour il les amusa de vaines promesses; de sorte que les assiégés s'étant relâchés, il put facilement livrer la place aux Romains.

591. Agathostrate. Dans la guerre des Rhodiens contre le roi Ptolémée, Chrémonide commandait la flotte de ce dernier, et Agathostrate celle des Rhodiens. Quand il fut à la vue des ennemis, il recula et retourna mouiller pendant quelque temps au lieu d'où il était parti. Les ennemis, se persuadant alors qu'il n'osait en venir aux mains, poussèrent de grands cris de joie, et rentrerent dans le port. Mais Agathostrate, doublant ses rangs, s'avança sur deux ailes contre les ennemis qui, ne l'attendant plus, avaient pris terre au temple de Vénus. C'est là qu'il les surprit et remporta sur eux une victoire complète.

592. Manius Curius. Manius *Curius* redoutait la phalange de Pyrrhus, et ne croyant pas pouvoir y résister en rase campagne, combattit dans des défilés, où les ennemis, trop resserrés, se nuisaient mutuellement.

593. Cléandridas. Pour rendre encore plus suspects à leurs concitoyens les principaux habitants de Tégée qui étaient déja soupçonnés de favoriser les Lacédémoniens, Cléandridas épargna leurs seules possessions,

tandis qu'il ravageait celles de tous les autres. Ceux de Tégée, transportés de colère, accusèrent de trahison ces citoyens épargnés, qui, redoutant l'issue du jugement, le prévinrent en livrant la ville à Cléandridas.

594. Anonyme. Lorsque les Français se présentèrent, en 1794, pour reprendre le Quesnoy que les Autrichiens leur avaient enlevé quelques mois auparavant, le général en chef dut signifier au gouverneur un décret de la Convention, qui ordonnait de passer au fil de l'épée les garnisons des quatre places occupées dans la Flandre par l'ennemi, si elles ne se rendaient vingt-quatre heures après la première sommation. Le gouverneur fit cette unique réponse : « Une nation n'a pas le droit « de décréter le déshonneur d'une autre. »

595. Timothée. Dans le temps que Timothée, accompagné de ceux de Corcyre et des autres alliés, faisait la guerre aux Lacédémoniens sur mer, il mit à part les vaisseaux qui voguaient le plus légèrement et leur ordonna de se tenir en repos, et s'avança avec les autres navires contre les ennemis. Après avoir assez long-temps harcelé ceux-ci pour les fa-

tiguer, il fit signe aux vaisseaux qui se reposaient de se joindre aux autres; et comme ils étaient frais, les ennemis, déja très-fatigués, ne purent soutenir leurs efforts.

596. Fabius Maximus. Avant de livrer bataille, Q. *Fabius* Maximus fit brûler ses vaisseaux, pour redoubler le courage de ses gens en les mettant dans l'impossibilité de fuir.

597. Aman-Ola. A la bataille de Gunalbat, en 1722, Aman-Ola, général des Aghvans, feignit de céder aux Perses qui le chargeaient, et il reculait toujours sans se rompre; mais il avait à peine laissé gagner cinquante pas de terrain que, s'ouvrant tout-à-coup, il découvrit cent chameaux agenouillés dont chacun portait une arquebuse à croc, que l'on chargeait et tirait de dessus leur dos. A ce spectacle imprévu, les Perses s'arrêtèrent, et une décharge générale de cette petite artillerie ayant abattu les plus avancés, les Aghvans fondirent avec de grands cris sur les autres, et les obligèrent à prendre la fuite.

598. Tarquin-le-Superbe. Tarquin-le-Superbe, dans l'impossibilité où il se trouvait

de prendre Gabie, y envoya son fils, comme transfuge, et après l'avoir fort maltraité. Cette apparence de rigueur trompa les Gabiens au point qu'ils lui en remirent le commandement; et le fils livra ainsi la place à son père.

599. PÉLOPIDAS. Avant la bataille de Tégyre, un Thébain, à l'approche des Lacédémoniens, courut tout effrayé vers Pélopidas. « Seigneur, lui dit-il, nous sommes tombés « entre les mains des ennemis. — Dites plu- « tôt, reprit Pélopidas, qu'ils sont tombés « entre les nôtres. »

600. ALEXANDRE. Pendant les chaleurs de l'été, Alexandre faisait marcher son armée le long d'une rivière en présence des ennemis. Il voyait que les soldats altérés regardaient l'eau avec avidité; mais il craignait aussi que, s'ils s'arrêtaient à boire, ils ne se missent en désordre et ne retardassent sa marche Il ordonna en conséquence au héraut de crier : *Éloignons-nous du fleuve; l'eau en est venimeuse.* L'armée se hâta donc de se retirer de ces bords dangereux, et continua à marcher en bon ordre jusqu'au camp, où tout le monde se désaltéra.

601. Alphonse VII. Don Alphonse VII, roi de Castille, apprit que Juphet se préparait en Afrique à venir débarquer en Andalousie avec 70,000 hommes de cavalerie, et encore un plus grand nombre d'infanterie, et qu'il devait être soutenu par les rois maures, maîtres de l'Andalousie. Sur cet avis, Alphonse entra dans ce royaume, ravagea et brûla tout le pays, où il était plus vraisemblable que Juphet débarquerait. L'Africain y prit terre; mais, n'ayant pas trouvé de quoi faire subsister son armée, il échoua dans son entreprise, et perdit l'espérance de conquérir les terres que les catholiques possédaient en Espagne.

602. Séruzier. Séruzier, par une manœuvre hardie, décida le succès de la bataille d'Auerstaedt, qui eut lieu en 1806 à la suite de la bataille d'Iéna. Il combina en effet un mouvement d'une audace extraordinaire, mais qui pouvait seul changer sa position désespérée. Il fait donc tirer à volonté ses pièces *paires*, et il se porte par un mouvement rapide avec ses pièces *impaires* jusque sur le flanc gauche de l'ennemi. Cette ma-

nœuvre téméraire, qui le plaçait presque sur les batteries prussiennes à leur gauche, ne fut point aperçue à cause de sa promptitude et de la fumée qui s'élevait des pièces continuant leur feu; alors, se trouvant en mesure, il dirige sa mitraille et ses obus sur les pièces ennemies : tous leurs canonniers sont tués avec la presque totalité des soldats du train. Enfin, cette aile fut si maltraitée qu'il y eut trente canons de pris, etc.

603. Pompée. Pompée, en Cappadoce, campa sur une montagne d'où il vint fondre avec impétuosité sur les troupes de Mithridate et les défit.

604. Vendôme. Après la bataille de Villa-Viciosa, Louis XIV témoigna sa satisfaction au duc de Vendôme par une lettre extrêmement flatteuse. Un des généraux ayant trouvé cette récompense insuffisante : « Vous vous « trompez, dit Vendôme : des hommes tels « que moi ne se paient pas en argent, mais « en papier. »

605. Conon. Sur le point de donner une bataille navale, Conon ayant été averti par un transfuge que les ennemis étaient dans

l'intention d'attaquer son vaisseau avec leurs meilleures galères, fit aussitôt armer et équiper une galère semblable à la sienne, y mit toutes les marques d'honneur de la générale, la plaça à la pointe de l'aile droite, et ordonna que les signaux se donnassent de ce vaisseau. Les ennemis, trompés par ces apparences, tournèrent contre cette fausse générale leurs galères les plus considérables, pendant que Conon, avec le reste de sa flotte, attaqua les autres vaisseaux des ennemis, dont les uns prirent la fuite et les autres furent coulés à fond.

606. TURENNE. Afin de se retirer en sûreté à Mariendal, le vicomte de Turenne, après que les Impériaux eurent surpris ses quartiers, leur fit face derrière un défilé jusqu'à la nuit. Alors, à la faveur de l'obscurité et des bois, il continua sa marche sans être suivi de près. Les Impériaux, en effet, dans la crainte de quelque embuscade, résolurent d'attendre le jour.

607. HENRI IV. En 1591, le roi Henri IV fit sur Paris une tentative qui aurait pu avoir le plus heureux succès. Il fit déguiser en pay-

sans 60 capitaines auxquels il donna à conduire des chevaux et des charrettes. Douze d'entre eux s'avancèrent vers la porte, conduisant chacun un cheval chargé de farine. Ils devaient d'abord embarrasser la porte, quand on la leur aurait ouverte, et s'en emparer ensuite à l'aide des troupes qui les suivaient. Mais les assiégés, avertis à temps, ne les laissèrent pas entrer; et cette opération est connue dans l'histoire sous le nom de *Journée des farines*.

608. Gélon. Gélon, roi de Syracuse, dans une guerre qu'il soutenait contre les Carthaginois, voulant exciter dans le cœur de ses soldats le mépris pour l'ennemi, leur montra tout nus les plus mal faits des prisonniers, et surtout ceux des troupes auxiliaires qui avaient le corps le plus noir.

609. Chevert. Tout le monde connaît l'instruction singulière que M. de Chevert donna à un sous-officier à l'attaque de Prague, en 1741. « Tu vas monter par là, » disait-il au sergent ; « quand tu approcheras du haut « du rempart, on criera : *Qui vive?* tu ne ré« pondras rien. On criera une seconde fois; tu

« ne répondras rien encore, non plus qu'au « troisième cri. On tirera, on te manquera : « tu égorgeras la sentinelle, et j'arrive pour te « secourir. » Tout fut exécuté de point en point; Chevert s'introduit dans la ville, abat le pont-levis, et donne l'entrée de Prague à toute l'armée.

610. Pammenès. Pammenès trompa les ennemis en se servant de faux signaux. Il avait en effet ordonné à ses soldats d'aller à la charge quand la trompette sonnerait la retraite, et de faire retraite quand la trompette sonnerait la charge. Il déconcerta ainsi les ennemis, qui éprouvèrent par-là de grandes pertes.

611. Savoie. Emmanuel Philibert, duc de Savoie, ayant appris que le connétable de France venait au secours de Saint-Quentin assiégée par les Allemands et les Espagnols, fit avancer un corps de cavalerie qui, après avoir pris un détour par un chemin sûr et caché, se mit en embuscade et prit les ennemis en flanc aussitôt qu'ils furent attaqués en front.

612. Annibal. Durant le blocus de Tarente par Annibal, celui-ci parvint à cor-

rompre un de ses habitants qui, sortant de nuit, comme pour aller à la chasse, revenait toujours chargé de gibier dont il faisait présent au gouverneur. Annibal profita donc de la liberté qu'avait ce Tarentin de rentrer à l'heure qu'il voulait, pour habiller en valets de chasse quelques soldats qui, étant un jour entrés avec lui, égorgèrent le corps-de-garde et surprirent la ville.

613. Attila. Le féroce Attila assiégeait inutilement depuis trois mois la ville d'Aquilée, en 452; ses soldats étaient rebutés du peu de succès de leurs assauts. Il allait lever le siége, lorsqu'il aperçut une cigogne abandonnant le nid qu'elle avait formé sur une des tours, et emportant ses petits dans la plaine. « Voyez-vous, » dit-il à ses troupes, « cet habitant d'Aquilée qui déloge avec sa « famille? il est mieux instruit que nous de « l'état des murailles, et nous avertit qu'elles « sont prêtes à tomber. » Les Huns font alors un nouvel effort, réussissent à renverser un pan de murailles, prennent la ville et la détruisent entièrement.

614. Pharacide. Pendant que la flotte de

Carthage était en route pour aller contre Syracuse, Pharacide, se trouvant engagé au milieu de leurs galères, en prit neuf; et afin que les Carthaginois ne l'inquiétassent pas dans sa route, il fit passer sur les galères prises ses propres rameurs et ses soldats. Les Carthaginois laissaient ainsi librement entrer dans le port de Syracuse ces galères qu'ils reconnaissaient pour être les leurs.

615. Chabrias. Les Lacédémoniens avaient envoyé douze vaisseaux à la découverte, et ces vaisseaux n'osaient sortir d'un port où ils s'étaient retirés. Alors Chabrias, pour les engager à prendre le large, joignit deux à deux douze vaisseaux qu'il avait aussi, et transporta sur un seul les voiles de deux. Les ennemis, estimant qu'il n'y en avait que six, en eurent du mépris et allèrent hardiment contre eux. Mais quand Chabrias les vit fort avancés, il sépara ses vaisseaux, attaqua ceux des Lacédémoniens, et en prit la moitié avec tout l'équipage et les soldats qui les montaient.

616. Dumourier. A la bataille de Jemmapes, Dumourier dit à ses troupes : *Voilà*

les hauteurs de Jemmapes, et voilà l'ennemi : l'arme blanche et la terrible baïonnette ; voilà la tactique nouvelle. En avant !

617. Annibal. Annibal, à la journée de Numistron (ou Ministron), fit couvrir l'un de ses flancs d'un chemin creux; ce qui contribua beaucoup à sa victoire contre Marcellus.

618. Anonyme. Un soldat envoyé par le maréchal de Vauban pour examiner un poste, y resta long-temps malgré le feu des ennemis, et reçut même une balle dans le corps. Il retourna rendre compte de ce qu'il avait observé, et le fit avec toute la tranquillité possible, quoique le sang coulât en abondance de sa blessure. M. de Vauban voulut récompenser la bravoure de ce militaire et le service qu'il venait de rendre; ce général lui présenta donc de l'argent. « Non, monseigneur, » lui dit le soldat en le refusant, « cela gâterait mon « action. »

619. Alexandre. Ayant passé en Asie, Alexandre ordonna à ses troupes qu'en ravageant le pays elles épargnassent les terres de

Memnon, général des Perses. C'est ainsi qu'il finit par le rendre suspect.

620. Gustave-Adolphe. Ayant dessein de passer le Lech, Gustave-Adolphe, roi de Suède, fit semblant de vouloir forcer le passage dans l'endroit où l'armée impériale, commandée par le comte de Tilly, était sur le bord opposé. Pour cela il commença à battre, avec 70 pièces de canon, le bois où les Impériaux étaient campés; et, tandis qu'ils donnent là toute leur attention, un détachement de Gustave traverse la rivière dans un autre endroit, se retranche avant que les ennemis s'en soient aperçus, et construit un pont sur lequel toute l'armée suédoise passa de l'autre côté.

621. Horatius Coclès. *Horatius* Coclès, poursuivi par Porsenna, arrêta seul l'ennemi à l'entrée d'un pont; et quand ce pont eut été coupé derrière lui, il se précipita tout armé dans le Tibre, et se sauva à la nage vers les siens (l'an 507 avant J.-C.).

622. Lucullus. Au moment où Lucullus allait attaquer l'armée de Tigrane (à Tigra-

nocerte), roi d'Arménie, on lui fit observer qu'il livrait bataille un jour malheureux. « J'en « vais faire un jour heureux, « répondit Lucullus avec un ton d'assurance qui présageait la victoire.

623. Séruzier. A la bataille d'Austerlitz du 2 décembre 1805, au moment où l'armée russe faisait péniblement sa retraite, et cependant en bon ordre, sur la glace du lac, l'empereur Napoléon vint au grand galop vers l'artillerie en s'écriant : « Vous perdez du « temps à foudroyer ces masses; il faut les « engloutir ! tirez sur la glace. » Voyant donc que les boulets roulaient sur la glace sans l'entamer, Séruzier s'avisa d'un moyen très-simple: ce fut de pointer en haut huit obusiers; la chute presque perpendiculaire de ces lourds projectiles produisit l'effet désiré. Cet exemple fut suivi par les batteries voisines, et en peu de temps 15,000 Russes et Autrichiens furent ensevelis sous les eaux du lac.

624. Xénophon. Dans la retraite que Xénophon fit avec les 10,000, voyant que la cavalerie de Tisapherne attaquait vivement son bagage, il ordonna qu'on abandonnât

les chariots et tout ce qui pouvait embarrasser la marche, dans la crainte que si les Grecs s'obstinaient à vouloir sauver ces effets, ils ne s'exposassent à une mort certaine et perdissent l'espérance de s'échapper.

625. Épaminondas. Pour relever le courage de ses gens dans un combat contre les Lacédémoniens, *Épaminondas* enleva, la nuit, des armes qui étaient suspendues dans un temple; et il leur persuada que les dieux accouraient à leur secours.

626. Bonaparte. Napoléon ne se montra pas toujours prodigue du sang français, et plus d'une fois on le vit renoncer à un laurier qui eût été acheté trop cher; souvent aussi on le vit employer de ces ruses qui suppléent à la force et qui épargnent les hommes. Voici une occasion où son génie lui en suggéra une. Les Autrichiens en évacuant Vienne (1809), avaient incendié tous les ponts; l'un d'eux n'avait été brûlé qu'en partie de notre côté; et tandis que nous en construisions un sur la rive droite de Vienne, l'ennemi pouvait promptement restaurer celui de gauche et nous tourner. Il fallait donc entière-

ment le brûler en sa présence; mais cette expédition pouvait coûter beaucoup de monde. Alors, pour éviter cette perte, l'empereur ordonna qu'on fît les préparatifs ostensibles pour réparer le pont; on dressa une batterie protectrice, on transporta des charpentes et on eut l'air de les poser. Les Autrichiens accourent, prennent le change, et se hâtent de consumer les restes du pont qui nous inquiétait.

627. Ammien. Poursuivi la nuit par les Perses, Ammien attacha une lumière sur un cheval qu'il fit conduire sur la droite, tandis que lui dirigea sa marche vers la gauche. Les Perses perdirent du temps à suivre cette lumière, et Ammien mit ses troupes en sûreté.

628. Lucius Furius. Lucius Furius se trouvant engagé dans un lieu désavantageux, pour ne point témoigner d'appréhension, ni faire perdre courage à ses troupes, feignit de s'étendre pour envelopper l'ennemi; puis ayant fait faire une conversion à toute l'armée, il la tira de ce mauvais pas avant qu'on se fût aperçu de son dessein.

629. Championnet. Le lendemain d'un

engagement malheureux sur les hauteurs de Neustadt, le général Championnet vit deux conducteurs de son artillerie pendus à un arbre par l'ennemi, et à moitié brûlés sur un bûcher de fascines. L'horreur de cette scène dicta au général un ordre barbare : tous ses soldats jurèrent de ne faire aucun prisonnier. Un combat s'engage ; les troupes sont trop cruellement fidèles à leur serment. Gallois jeune, tambour de quatorze ans, conduit devant Championnet un grenadier autrichien de la plus haute taille. « Général, en voilà un « que je vous amène. — Malheureux ! as-tu « oublié mon ordre ? — Général, il était sans « armes. » A cette réponse sublime, Championnet embrasse le tambour, et le force d'accepter tout l'argent qu'il a sur lui.

630. HIMILCON. Himilcon étant auprès de Cronium campé devant les généraux de Denis, les habitants de cette ville voulaient recevoir les Carthaginois ; mais les généraux n'en étaient pas d'avis. Comme il y avait une forêt entre le camp d'Himilcon et celui des ennemis, et Himilcon, connaissant les dispositions des habitants, saisit l'occasion d'un vent fa-

vorable pour mettre le feu à la forêt. Il se glissa ensuite, à la faveur de la fumée qui aveuglait les ennemis, et sans être aperçu, vers les murs de la ville dont les portes lui furent ouvertes par ceux qui voulaient le recevoir, et il s'en rendit maître avant que les généraux de Denis le sussent.

631. BRACCIO. Forte-Braccio ayant appris que Sforce et Tartalla, ses ennemis, devaient passer par Todi pour venir au secours d'Ascesi, fit porter la nouvelle aux habitants de Todi que la place d'Ascesi s'était rendue, et leur ordonna de célébrer cet heureux succès par le son des cloches et des feux de joie. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue, les capitaines Tartalla et Sforce en furent bientôt instruits, et, convaincus que la place était prise, ils ne continuèrent pas leur marche pour venir la secourir. C'était le but de Braccio.

632. DOMITIUS CALVINUS. Au siége de Lucques, place forte et bien gardée, Domitius *Calvinus* ne faisait autre chose que de tourner autour avec toutes ses troupes presque tous les jours. Les assiégés finirent par

croire qu'il n'avait pas envie de les attaquer, et que son dessein était seulement d'exercer ses soldats. Mais un jour qu'ils ne se doutaient de rien, il donna l'assaut de tous côtés à la fois, et, après s'être rendu maître du rempart, il les força de se rendre à discrétion.

633. Nassau. Quand Maurice de Nassau eut débarqué en Flandre et investi Nieuport, en 1600, l'archiduc se présenta avec l'armée espagnole pour le contraindre à retourner en Hollande. Après avoir fait toutes ses dispositions pour sa défense, Maurice renvoya les vaisseaux qui l'avaient amené, en disant à ses troupes : « Mes amis, il faut passer sur le « ventre de l'ennemi, ou boire toute l'eau de « la mer. Prenez votre parti, le mien est pris : « ou je vaincrai par votre valeur, ou je ne « survivrai pas à la honte d'être battu par des « gens qui ne nous valent pas. »

Cette énergique harangue, l'obligation où se trouvaient les Hollandais de vaincre ou de périr, lui donnèrent la victoire malgré l'habileté et la résistance de l'archiduc.

634. Gastron. Le Lacédémonien Gastron

ayant à combattre les Perses en Égypte, fit changer d'armes aux Grecs et aux Égyptiens, en donnant aux uns les armes des autres ; et, plaçant ensuite les Égyptiens à la queue, il s'avança à la tête avec les Grecs armés à l'égyptienne, qui attaquèrent vigoureusement l'ennemi. Il fit en même temps avancer les Égyptiens armés à la grecque : de sorte que les Perses, les prenant véritablement pour ce qu'ils paraissaient être, se mirent en désordre et prirent la fuite.

635. Charles XII. Dans l'intention de passer la rivière de Bérézine, Charles XII, roi de Suède, posta quelques régiments sur le bord de cette rivière, en face de Boriston, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps, il remonte avec son armée, trois lieues au-delà, vers la source de la rivière ; il y fait jeter un pont, met en fuite un corps de 3,000 hommes qui défendaient ce poste, et marche sans s'arrêter vers l'armée ennemie. Les Moscovites, loin de l'attendre, se retirent en détruisant tout sur leur route, pour retarder au moins les Suédois.

636. Cléomène. A la bataille contre Hippias, Athénien, *Cléomène*, plus faible en cavalerie que son ennemi, embarrassa le champ de bataille d'arbres coupés, et rendit par-là inutile l'emploi de la cavalerie.

637. Alexandre. Alexandre-le-Grand, la veille de la célèbre bataille du Granique, répondit à Parménion qui lui conseillait d'attaquer Darius pendant la nuit : « Nous com« battrons à la clarté du soleil, je ne veux « point dérober la victoire. »

638. Chabrias. Conduisant sa flotte contre une ville ennemie, Chabrias mit à terre, pendant la nuit, les soldats armés de boucliers; et lui se présenta au port, avec ses vaisseaux, à la pointe du jour et assez loin de la ville. Les habitants étant sortis en diligence pour s'opposer à sa descente, les gens armés de boucliers quittèrent alors leur embuscade, prirent les habitants par derrière, en tuèrent une partie, firent les autres prisonniers, et remontèrent sur leurs vaisseaux.

639. Saxe. En 1743, M. le comte de Saxe, alors lieutenant-général, voulant abandonner le château de Weix pour aller se

joindre à M. de Broglio, sous Ingolstadt, fit faire un soir à son artillerie un grand feu qu'il ordonna de continuer le lendemain, afin de couvrir par-là sa retraite aux Autrichiens qui étaient campés sur le bord du Danube vis-à-vis de lui.

640. Annibal. Annibal prit plusieurs villes d'Italie en y introduisant quelques-uns des siens qui, sachant parler la langue et portant le costume romain, passaient pour être du même pays.

641. Français. Le commandant autrichien de la place de Charleroy, que les Français assiégeaient avec ardeur, en 1794, ayant demandé à capituler, le commandant en chef des assiégeants lui fit une de ces réponses laconiques que l'honneur dicte, et qui deviennent bientôt proverbes militaires : « Je « suis arrivé en hâte, répondit-il ; j'ai oublié « ma plume, et je n'ai pris que mon épée. »

642. Alexandre. Afin d'empêcher que ses soldats ne prissent la fuite, Alexandre ne leur fit donner que des demi-cuirasses qui, leur mettant la poitrine à couvert, leur laissaient le dos désarmé. Par ce moyen, ils

avaient de quoi résister en face aux ennemis; et s'ils tournaient le dos, ils n'avaient rien qui pût les garantir. Il en résulta que personne ne prit la fuite, et que, demeurant tous à leur poste, ils remportèrent la victoire.

643. Sylla. Sylla, pour encourager ses soldats et les disposer davantage à le suivre, leur faisait croire que les dieux lui prédisaient l'avenir; et avant de donner bataille, il invoquait tout haut une petite statue qu'il avait apportée du temple de Delphes, et il la priait de hâter la victoire qu'elle lui avait promise.

644. Français. Le lendemain d'un combat où l'ennemi avait été vainqueur, des soldats autrichiens trouvent deux Français sur le champ de bataille; l'un avait la jambe emportée, l'autre les yeux crevés. Les Autrichiens les enlèvent et plaignent leur sort. « Nous sommes plutôt dignes d'envie, » s'écrie le premier; « je n'ai pas eu la lâcheté de « fuir. Et moi, » ajoute l'autre, « je n'ai point « vu notre défaite. »

645. Xénophon. Xénophon, poursuivi par les Barbares dans sa retraite, donna deux fronts à sa marche, mit tout le bagage au

milieu, et s'avançant toujours sur sa route, il mit à la queue la cavalerie avec des gens de trait et des cuirassiers pour soutenir les efforts des ennemis.

646. Cimon. Pour s'emparer d'une place de la Carie, *Cimon*, général des Athéniens, mit le feu à un temple de Diane situé hors de la ville, et à un bois sacré qui n'en était pas éloigné. Et pendant que les assiégés étaient sortis en foule pour éteindre ce double incendie, Cimon n'eut pas de peine à se rendre maître d'une place qui n'était plus gardée.

647. Himilcon. Himilcon de Carthage, connaissant le penchant que les Libyens avaient pour le bon vin, remplit plusieurs cruches de terre de vin mixtionné de suc de mandragore; et, les ayant laissées dans les faubourgs, se renferma dans la ville, comme s'il n'eût pu résister aux efforts des Libyens. Ceux-ci les trouvèrent, et en burent avec tant d'excès qu'un sommeil profond les livra sans défense à l'ennemi.

648. Lacédémoniens. Trois cents Lacédémoniens campés au détroit des Thermo-

pyles pour empêcher le passage aux Perses, en firent un grand carnage, et eussent arrêté leur effort sans un traître (Éphialte de Trachinie) qui mena les ennemis par des lieux détournés, d'où ils vinrent prendre les Lacédémoniens en queue, et les taillèrent en pièces.

649. Mégaclidas. Mégaclidas se voyant assiégé sur une montagne fort couverte où il s'était retiré, réunit et mit à part tout ce qu'il y avait parmi ses troupes de plus inutile, et leur donna ordre de s'enfuir au travers des bois. Les ennemis, comme il l'avait bien présumé, s'en aperçurent et coururent après ces fuyards, tandis que Mégaclidas prit, avec ce qui lui restait, c'est-à-dire avec ses meilleures troupes, la route opposée de la forêt, et s'échappa sans danger.

650. Aulus Posthumius. Pendant une bataille qu'il livrait aux Latins, Aulus *Posthumius* voyant paraître deux jeunes cavaliers très-bien faits, et montés sur des chevaux blancs, cria que c'étaient Castor et Pollux qui accouraient à son secours. Il n'en

fallut pas davantage pour que ses gens reprissent courage et que le combat se rétablît avec ardeur.

651. Chabrias. Chabrias ayant, pendant la nuit, fait voile du côté d'Égine, fit débarquer 300 soldats et passa outre. Ceux de la ville vinrent aussitôt attaquer ces 300 hommes et en tuèrent un grand nombre, pendant que Chabrias se rendait en diligence devant la ville. Mais les habitants, craignant de ne pouvoir plus y rentrer, cessèrent le combat avec les 300 débarqués, et cherchèrent à rentrer dans Égine.

652. Cyrus. Cyrus, avant de livrer bataille à Crésus, dans les plaines de Tymbrée, offrit des sacrifices aux dieux. Un coup de tonnerre s'étant fait entendre : « Nous te suivons, souverain Jupiter, » s'écria-t-il, et il marcha à l'ennemi.

L'armée babylonienne, forte de 400,000 hommes, fit alors un grand mouvement pour envelopper les Perses; ceux-ci ayant paru effrayés, Cyrus parcourut leurs rangs, donna le signal du combat, et, profitant du coup de tonnerre qui s'était fait entendre, s'écria :

« Camarades, courons à une victoire assurée; « vous l'avez entendu, les dieux sont pour « nous. »

653. Alexandre. Dans le dessein de s'emparer de Thèbes, Alexandre cacha une partie de ses troupes, et en donna la conduite à Antipater : avec ce qui lui en restait, il alla attaquer à découvert les lieux les plus forts du pays, et les Thébains lui résistèrent avec assez de courage. Pendant qu'il en était aux mains, Antipater, sortant de l'embuscade avec ses troupes, et ayant fait un grand circuit, attaqua Thèbes par les endroits les plus faibles et les moins gardés, se rendit maître de la place, et en fit le signal à Alexandre, qui s'écria aussitôt : *Thèbes est à nous*. Les Thébains, qui se battaient courageusement, s'étant alors retournés et ayant vu que leur ville était prise, abandonnèrent le champ de bataille.

654. Alcibiade. Alcibiade s'approcha d'Agrigente, ville très-fortifiée, et il demanda audience publique ; et tandis qu'il haranguait dans l'assemblée, et que tout le monde était attentif à l'écouter, il fit entrer ses troupes, et se rendit maître de la place.

655. Xénophon. Xénophon avait une rivière à passer; et les ennemis, postés sur l'autre rive, s'opposaient à son passage. Xénophon détacha 1,000 de ses Grecs, et leur fit traverser la rivière à un autre endroit, pendant qu'il s'efforçait, avec le reste de ses troupes, à passer en face des ennemis. Cependant le détachement des 1,000 ayant traversé la rivière, parut du côté des ennemis, et les ayant attaqués et mis en désordre, donna aux autres Grecs le moyen de passer en sûreté.

656. Scipion. Scipion ayant appris qu'Asdrubal avait rangé ses troupes en bataille dès le point du jour, sans leur avoir fait prendre de la nourriture, il retint les siennes dans son camp jusqu'après midi; alors il les mena au combat au moment où l'ennemi se retirait, accablé de faim, de soif et de lassitude.

657. Hannon. Comme Hannon conduisait quelques troupes de débarquement amenées de Carthage, et qu'il voguait sur les côtes de la Sicile, Denys-le-Tyran envoya à sa poursuite un grand nombre de vaisseaux. On était sur le point d'en venir à l'abordage, lorsque Hannon s'avisa de baisser les voiles; ce

qu'imitèrent aussitôt les ennemis : mais, dans le même instant, Hannon ordonna qu'on déferlât et qu'on mît au vent; et cette manœuvre, exécutée avec une promptitude surprenante, donna aux Carthaginois le moyen de s'échapper par la fuite, pendant que les ennemis, qui n'étaient pas si bons hommes de guerre, n'agissaient que lentement et avec embarras.

658. Moreau et Séruzier. Peu de temps avant la bataille de Hohenlinden, il paraît que les Autrichiens nous croyaient en désordre, et comptaient sur leur nombre, puisque, contre leur coutume, ils vinrent attaquer nos avant-postes sur les bords de l'Inn. Le général Moreau, qui commandait en chef l'armée d'Allemagne, feignit donc d'opérer sa retraite jusqu'à Hohenlinden. Comme, dans le mouvement retrograde, Séruzier se trouvait à la tête de l'artillerie à cheval de l'arrière-garde, le général en chef, en passant à onze heures du soir devant la position que ce colonel occupait en-deçà de Haag, lui donna les ordres suivants : « Vous vous retirerez « lentement, » lui dit-il, « devant l'ennemi, en « l'engageant dans la forêt située entre Haag

« et Hohenlinden ; vous profiterez de tous « les avantages que le terrain vous fournira « pour l'y arrêter et l'y contenir le plus long- « temps possible, de manière à ce qu'il n'ait « pas la facilité de déboucher dans la plaine « avant le jour, et plus tard, si vous le pou- « vez. » Séruzier se mit en devoir d'obéir, et donna à sa marche une apparence de désordre adroitement calculée d'après les ordres qu'il avait reçus, et dont l'exécution fut suivie du succès le plus complet, puisque douze heures juste après qu'ils furent donnés, l'infanterie et la cavalerie chargèrent dans la partie du bois où chaque arme pouvait donner, et les Autrichiens nous abandonnèrent 12,000 hommes, 120 pièces de canon, 20 généraux, 30 drapeaux et la caisse de l'armée.

659. Fabius Maximus. Pour réveiller le courage de ses soldats, Q. *Fabius* Maximus fit proposer la paix aux Carthaginois, sachant bien qu'ils ne l'accepteraient pas, et que les siens se piqueraient de ce refus; ce qui arriva, comme il l'avait prémédité.

660. Marius. Marius accourut d'Italie pour en fermer l'entrée aux Teutons, et établit

son camp auprès de celui des Barbares, à un quart de lieue d'Aix. Il contraignit ses troupes à rester long-temps immobiles, et à souffrir les insultes et les provocations de l'ennemi sans y répondre. Cette contrainte et le manque d'eau exaspéra l'armée romaine, qui demanda la bataille à grands cris; Marius, montrant alors à ses soldats, mourant de soif, une petite rivière au-delà du camp des Teutons, leur dit : « Voilà de l'eau devant vous; mais « il faut l'acheter au prix du sang. » Le signal de la bataille (bataille d'Arc) est donné; les deux partis combattent avec fureur; les Barbares sont défaits, et laissent un nombre considérable de prisonniers aux Romains.

661. HARMOSTE. Les Athéniens tenaient assiégé Harmoste, Lacédémonien, qui n'avait plus de vivres que pour deux jours, lorsqu'il se présenta un héraut de Sparte. Ce héraut, n'ayant point eu la permission d'entrer dans la ville assiégée, et ayant reçu ordre de faire son message dehors et tout haut, s'écria : *Les Lacédémoniens te mandent de prendre courage, et d'attendre dans peu du secours de leur part.* Harmoste répondit : *Il n'est pas*

besoin que vous vous pressiez de venir à nôtre secours ; nous avons encore des vivres pour cinq mois. Ce qu'ayant entendu les Athéniens, et désespérant de pouvoir tenir le siége pendant la rigueur de l'hiver, qui approchait, ils décampèrent, et la ville demeura libre.

662. Épaminondas. Épaminondas, général athénien, ayant appris que des Arcadiennes étaient sorties en troupes un jour de fête, fit habiller en femmes quelques-uns des siens, qui, étant rentrés le soir avec la foule dans la ville, s'emparèrent de la porte, et donnèrent entrée aux autres.

663. Charès. Soupçonnant qu'il y avait des espions dans son camp, Charès fit poser des gardes autour des retranchements, et commanda que chacun, prenant la main de son voisin, ne la quittât point qu'il n'eût dit qui il était. C'est ainsi que les étrangers furent découverts, parce qu'ils ne purent dire ni de quel corps, ni de quel poste, ni de quelle compagnie, ni de quelle chambrée ils faisaient partie, ni le mot du guet.

664. Iphicrate. Iphicrate, Athénien, ayant remarqué que les ennemis partaient en même

temps que lui pour aller au bois et au fourrage, y envoya un jour tous les valets de l'armée déguisés en soldats, et retint ses troupes dans son camp. Il alla ensuite attaquer les Lacédémoniens, força leurs retranchements, et défit enfin aisément ceux d'entre eux qui revenaient chargés de bois et de fourrage.

665. Espagnols. A la bataille de Rocroy, gagnée par le grand Condé, un corps de vieilles troupes castillanes opposa la plus vive résistance aux Français. Après que l'affaire fut finie, on demanda à un des officiers de ce corps combien elles étaient : « Il n'y a qu'à « compter les morts et les prisonniers, » répondit l'Espagnol.

666. Agésilas. Agésilas avait établi son camp sur le bord d'une rivière vis-à-vis des Thébains; et ayant remarqué qu'ils étaient plus forts que lui, il se retira, comme si l'oracle l'avait ordonné, sur une colline, où l'ennemi étant venu l'attaquer, dans la croyance qu'il fuyait, fut vaincu par le désavantage du lieu.

667. Wimpffen. Wimpffen défendait vi-

goureusement Thionville, tandis que Longwy et Verdun ouvraient leurs portes aux Prussiens. Ceux-ci voulurent séduire le brave défenseur de Thionville; on lui offrit donc un million. Il répondit : *Qu'il accepterait le million qu'on lui proposait, si l'on consentait à passer l'acte de donation chez un notaire public;* et les Prussiens levèrent le siége.

668. Alexandre. Pendant qu'Alexandre était au siége de Tyr, il mena un détachement du côté de l'Arabie; et les Tyriens, animés par son absence, méprisèrent les troupes demeurées au siége, et faisant des sorties, ils remportèrent plusieurs avantages. Alexandre, rappelé par Parménion, et revenu en diligence, voyant les Macédoniens maltraités et en désordre, les laissa sans secours, et alla droit contre la ville, qu'il prit d'assaut, parce qu'elle se trouvait dégarnie d'hommes. Les Tyriens, après la prise de leur ville, furent obligés de se rendre aux Macédoniens.

669. Antiochus. A l'attaque d'une place de Cappadoce, Antiochus surprit des bêtes de charge qu'on faisait sortir pour aller chercher des vivres; et, ayant tué ceux qui les

conduisaient, il donna leurs habits à quelques soldats, qui rentrèrent, ainsi déguisés, comme s'ils eussent ramené du blé, et donnèrent entrée à leurs gens après s'être emparés des portes.

670. LEPTINE. Les Carthaginois, après avoir passé le cap de Pachyn, avaient opéré leur descente et ravageaient tout sur terre et sur mer. Leptine posa en conséquence, la nuit, des cavaliers en embuscade; et ayant envoyé secrètement quelques gens plus loin, il leur ordonna de mettre le feu aux logements. Les Carthaginois voyant le feu, y accoururent pour enlever ce que les flammes épargneraient. Mais ils tombèrent dans l'embuscade qui était dressée, furent poursuivis jusqu'à leurs galères, et la plupart même furent tués.

671. VERGINIUS. Le consul Verginius, qui faisait la guerre aux Volsques, les voyant courir à la charge d'assez loin, retint ses gens immobiles jusqu'à ce qu'ils fussent tout près d'eux et hors d'haleine; c'est alors seulement qu'il se précipita sur eux et en triompha sans peine.

672. ISCHOLAUS. Ischolaüs étant en marche,

avait d'un côté des précipices et un très-mauvais chemin, et de l'autre une montagne occupée par les ennemis. Pour profiter de cette position, comme il faisait un vent très-violent, il fit allumer un grand feu dont la chaleur et la fumée chassèrent les ennemis, tandis que lui passa en sûreté avec ses troupes par le chemin qu'ils lui avaient laissé libre.

673. Chabrias. Au moment où on allait livrer bataille, la foudre étant tombée dans le camp de *Chabrias :* « Courage, » dit-il à ses soldats effrayés, « courage, compagnons, « les dieux accourent à notre secours. »

674. Onomarque. Pendant que les Béotiens assiégeaient Élatée, Onomarque en fit sortir toutes ses troupes et tous les habitants, et ayant fait murer les portes, il mit à part, d'abord les enfants et les femmes, puis les mères, ensuite les pères, et au-devant de tout cela il disposa les troupes armées. Pélopidas, voyant ce désespoir de gens qui voulaient vaincre ou mourir, ne jugea pas à propos de combattre et se retira.

675. Timarque. Timarque l'Étolien tua un lieutenant-général du roi Ptolomée, se

revêtit de ses habits, et s'empara du port de Samos, où il avait été reçu, sans soupçon, sous ce déguisement.

676. Philoclès. Philoclès, général de Ptolomée, campé auprès de Gaune, trouva moyen de corrompre par argent ceux qui gardaient les vivres. Ceux-ci ayant donc fait publier dans la ville qu'ils en donneraient aux gens de guerre, les soldats abandonnèrent alors les postes où ils étaient en faction, et allèrent mesurer du blé. C'est en ce moment que Philoclès attaqua la ville, et, l'ayant trouvée sans défense, il s'en rendit maître facilement.

677. Triphon. Triphon, roi de Syrie, après la perte d'une bataille fit répandre de l'argent sur les chemins par où il se retirait, afin de retarder la poursuite de la cavalerie d'Antiochus. Il trouva, en effet par-là, le moyen de se sauver.

678. Alexandre. Alexandre, faisant la guerre, ordonna à ses généraux de faire raser les Macédoniens, afin d'ôter cette prise aux ennemis.

679. César. César attaqué dans les plaines

de Munda par Sextus qui venait venger le grand Pompée, son père, vit ses légions repoussées, et la victoire prête à lui échapper. Ralliant alors ses soldats en désordre : «Quoi!» leur dit-il, « vous livreriez à des enfants un « général qui a blanchi avec vous sous les « lauriers ! » Ses guerriers redoublent d'efforts, et forcent Sextus à la retraite.

680. Vespasien. Vespasien livra bataille aux Juifs un jour de sabbat, jour où ils ne doivent rien faire.

681. Tisamène. Tisamène, à la tête d'une armée, s'étant aperçu qu'une grande quantité d'oiseaux avaient passé rapidement au-dessus d'un certain lieu, sans s'y être arrêtés, jugea qu'il devait y avoir dans ce lieu même des hommes postés qui avaient fait peur aux oiseaux. Il chercha et trouva en effet qu'il y avait là une embuscade d'Ioniens ; il les attaqua et les défit.

682. Scipion. Scipion tomba en descendant du vaisseau qui l'avait conduit en Afrique. Il cria aussitôt à ses soldats étonnés : « Courage, compagnons, je tiens l'Afrique sous « moi. »

683. Championnet. En 1796, un des corps de l'armée de Sambre-et-Meuse vint camper près de Francfort, à la vue de vastes plaines couvertes de moissons. Le général Championnet qui le commandait s'arrête : « Mes amis, » dit-il aux officiers de son état-major, « craignons de fouler les dons de cette « terre fertile ; ne détruisons pas l'espoir du « pauvre laboureur. J'aime mieux supporter « encore une marche et reposer plus loin ma « tête fatiguée, que de ruiner deux cents fa- « milles qui sont à la veille de recueillir les « fruits de leurs sueurs. »

684. Himilcon. Himilcon, général des Carthaginois, pour aborder plus secrètement en Sicile, ne dit à personne où il allait ; mais il donna à tous les capitaines des vaisseaux un ordre cacheté qui leur faisait connaître leur destination, et il leur prescrivit de ne l'ouvrir que dans le cas où ils se verraient séparés de la flotte par une cause quelconque.

685. Philippe. Philippe assiégeait Byzance, où ceux de la ville avaient à leur secours un grand nombre d'alliés. Pour les engager à quitter les Byzantins, Philippe fit

passer dans la ville des transfuges, qui publièrent que le roi de Macédoine assiégeait leurs propres villes; qu'il y avait envoyé d'autres troupes, et qu'il ne tarderait point à s'en rendre maître. D'après ces bruits, les alliés abandonnèrent Byzance et se retirèrent à la hâte, chacun dans son pays.

686. SÉRUZIER. Quand il fut question de passer le Rhin à Neuwied, le 5 germinal an 5, Séruzier fut commandé pour faire tête de colonne, avec injonction d'approcher l'ennemi autant que possible. Il partit donc aussitôt; mais il n'avait pas parcouru la moitié du pont, qu'il reconnut qu'il était impossible non seulement d'enlever de vive force les ouvrages établis en face par les Autrichiens, mais encore de rétrograder, parce que déja plusieurs bataillons étaient engagés sur le pont, en colonne serrée, derrière lui.

Dans cette situation critique, il conçut un projet dont la hardiesse fut la cause unique du succès de l'action. En effet, après avoir débouché sur le rivage, il forme tout-à-coup ses sections au galop, et, sans tirer, il s'élance

rapidement entre les redoutes; il poursuit sa course, va se placer en batterie derrière elles, et ordonne un feu de mitraille qui foudroie les Autrichiens au milieu de leurs points fortifiés. Profitant alors de leur désordre, il commande la charge, et pénètre au milieu des redoutes avec ses pièces. Ainsi, pendant qu'on exécutait ces mouvements imprévus, une partie de l'armée avait eu le temps d'effectuer son passage, sans que les Autrichiens, surpris et déconcertés, eussent pu l'inquiéter un seul instant.

687. JUAN D'AUTRICHE. Don Juan d'Autriche, assiégeant Barcelone, et voyant qu'il ne pouvait empêcher les secours que de petites barques y introduisaient, fit pendre tous les patrons de ces barques qu'il put surprendre et envoya tous les matelots aux galères.

688. LUCULLUS. Lucullus voyant qu'une partie de sa cavalerie se retirait vers l'ennemi fit sonner la charge, et dirigea quelques troupes vers elle, comme pour la soutenir. L'ennemi crut alors qu'on venait l'attaquer et chargea ce qui se présentait à lui; de sorte

que ce gros de cavalerie se trouvant investi de tous côtés, dissimula son projet et rentra dans le devoir.

689. Bourbon. Le connétable de Bourbon, dont la trahison envers François Ier n'a point fait oublier la bravoure et les talents militaires, trouva la mort à l'assaut de Rome, en 1527; il y monte le premier, et reçoit le coup mortel; en tombant, il dit à un de ses officiers : « Hâte-toi de me couvrir de ce man-« teau; cache ma mort aux soldats, et que « j'emporte au moins avec moi l'espérance « de la victoire. » L'ordre est exécuté : il entend les Espagnols se demander avec effroi : « Où est Bourbon? Bourbon est-il mort? — « Non », leur dit-il sans se découvrir, « Bour-« bon marche devant, suivez-le; » et il expire.

690. Caton. Marcus *Caton* se flattant de pouvoir emporter une place par surprise, fit en deux jours le chemin de quatre journées. Aussi se rendit-il maître de la ville, dont les habitants n'étaient pas sur leurs gardes.

691. Aristomène. Venu au secours de Denis, le Messénien Aristomène s'aperçut, dans un combat naval, où toutes les galères

étaient mêlées, qu'il y avait quelque mouvement désavantageux de son côté. Pour empêcher une déroute dont il voyait le commencement, il ordonna à ses soldats de crier : *Laissez-les fuir.* Les ennemis entendant ce bruit, se persuadèrent qu'ils étaient vaincus, et prirent la fuite.

692. DATAMES. Le Persan Datames, dans la guerre qu'il faisait à Autophradate en Cappadoce, voyant une partie de sa cavalerie partir pour se rendre à l'ennemi, la suivit en diligence avec le reste, et l'ayant atteinte, il la loua beaucoup d'avoir devancé les autres, et l'encouragea à bien se conduire. Ce procédé la piqua d'honneur, et la fit abandonner un dessein qu'elle crut n'être pas découvert.

693. FOY. En 1810, le 2e corps de l'armée dite de Portugal, sous les ordres du général Regnier, occupait l'Estramadure, et son quartier-général était à Mérida. Depuis la bataille d'Ocagna, les Espagnols qui habitaient cette province ne faisaient plus la guerre qu'en partisans. Les montagnes et quelques places frontières du Portugal leur servaient de point d'appui et de retraite; de

sorte que notre armée n'avait plus d'ennemis en ligne devant elle, mais elle était sans cesse harcelée par des partis embusqués, et ses convois étaient interceptés, ses communications interrompues, etc., etc.

L'armée était dans cette triste situation, lorsque, le 8 mars, le chef de bataillon Bazin de Fontenelle, se trouvant en colonne mobile avec les six compagnies d'élite du 86ᵉ régiment, reçut l'ordre de retourner vers Mérida et d'attendre le général Foy à une lieue de la ville sur la route de Xacerès pour être sous ses ordres. Le général se trouva au lieu indiqué avec 125 dragons, commandés par le chef d'escadron Gentil. Arrivé le même jour à Xacerès avec tout son monde, le général s'occupait de la mission dont il était chargé, lorsqu'il apprit, le 10, qu'un fort parti ennemi, dirigé par un colonel anglais qui se trouvait à Arroyo-del-Puerco, se disposait à venir l'attaquer le lendemain dans Xacerès.

Alors le général Foy fait part aux deux officiers qui commandaient ses deux armes du projet qu'il avait de surprendre l'ennemi chez lui au lieu de l'attendre à Xacerès. Il leur

donne ses ordres en conséquence, en exigeant d'eux le plus grand secret, persuadé que le moindre indice peut donner l'éveil aux habitants qui étaient totalement dévoués à l'ennemi. Ne voulant pas même se laisser pénétrer aux autres officiers, le général ordonne de doubler les postes extérieurs, de faire des patrouilles très-tard en y employant tous les hommes qui ne seraient pas de garde; tous les officiers furent nommés de ronde de nuit, et l'ordre fut donné à chaque chef de patrouille, de passer au grand poste hors de la ville, sur la route d'Arroyo-del-Puerco; là, on arrêtait tous les détachements à mesure qu'ils arrivaient, de manière que toute la garnison se trouvant réunie à une heure et demie du matin, la colonne se mit de suite en marche, et arriva à trois heures et demie auprès des avant-postes ennemis, quoqu'il y eût environ trois lieues de distance.

A quelques portées de fusil de la position ennemie, Foy fit faire halte à sa troupe; il fit passer promptement la cavalerie en tête de la colonne, et monter soixante voltigeurs en croupe; il ordonna ensuite à cette cavalerie

de pousser un *houra* dans Arroyo-del-Puerco pour jeter l'épouvante; de sabrer les postes et tout ce qui se trouverait sur son passage; de se porter ensuite en arrière et au-dehors du village, de mettre les voltigeurs à pied, et de ramasser tout ce qui se trouverait après l'attaque générale.

Cet ordre fut parfaitement exécuté de point en point. Les rues furent jonchées de morts et de blessés. On emmena plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvait un officier anglais attaché au colonel : ce dernier se sauva déguisé en paysan, et le général Foy ne put prendre que sa correspondance; mais on ramena au quartier-général à Mérida 50 mulets chargés de munitions, de cuirs pour la chaussure du soldat, de vivres et de tout ce que l'ennemi avait réuni à Arroyo-del-Puerco pour ses besoins, sans avoir à regretter la perte d'un seul Français.

694. Philippe. Quand Philippe vit que ses Macédoniens étaient montés sur les murs de Méthone, il fit aussitôt retirer les échelles qui avaient servi à l'escalade, afin que ses gens n'ayant plus de moyens pour descendre, eus-

sent plus d'ardeur à se rendre maîtres des murs et de la place.

695. Lecourbe. Lecourbe s'étant déguisé en meunier pour faire une reconnaissance, et se trouvant surpris par une patrouille allemande, mit sa prévoyance en défaut, en indiquant, comme général français et de bonne prise, le meunier dont il avait pris les habits et qu'il avait affublé des siens.

696. Annibal. Lors de son passage en Italie, Annibal ayant été abandonné, pendant la nuit, par 3,000 Carpétaniens, il fit publier qu'il les avait congédiés; et, pour donner plus d'apparence à ce bruit, il en renvoya encore d'autres dont il ne tirait pas grand service.

697. Duguesclin. Duguesclin ne cessait de répéter à ses soldats: « Souvenez-vous « que partout où vous ferez la guerre, les « ecclésiastiques, le pauvre peuple, les fem- « mes et les enfants ne sont point vos enne- « mis; que vous ne portez les armes que pour « les défendre et les protéger. »

698. Séruzier. Le colonel Séruzier reçut du général St.-Hilaire l'ordre de prendre toutes

les mesures nécessaires afin de découvrir les chefs particuliers, ou le chef principal des insurgés qui ravageaient la Marche prussienne en-deçà de la Poméranie suédoise. Après avoir fait plusieurs courses inutiles à ce sujet, il apprit enfin que toutes ces dévastations étaient commises par le major Schill, homme d'un courage et d'une adresse extraordinaires, et il lui avait déja tué 500 hommes et fait 1,000 prisonniers, lorsqu'il reçut ordre de se rendre en poste, à Stettin, auprès du même St.-Hilaire. Arrivés dans cette place, ils s'entretinrent long-temps ensemble de Schill, etc.; et le général, après avoir donné ses ordres au colonel, et lui avoir fait connaître les nouvelles fonctions auxquelles il était appelé, le quitta en le laissant maître de tenter tout ce qu'il jugerait à propos pour faire tomber cet homme dans quelque embuscade, pourvu qu'il soit rendu le 22 mars à Ferdinand-Owen. Ayant exécuté, sans oublier d'observer Schill, tout ce qui lui avait été ordonné, Séruzier put se mettre en marche le 20 à la pointe du jour.

La veille, il avait réuni ses dix escadrons,

ses chasseurs et ses hussards, à trois lieues de Greiffswald, à l'ouest et à environ quatre lieues de Stralsund. Cette dernière ville était fort affaiblie par le départ continuel des troupes qui en sortaient depuis trois jours, et il n'ignorait pas que Schill avait conçu le hardi projet de s'y établir en s'en rendant maître. Pour augmenter sa confiance, le colonel se garda bien d'y laisser des forces suffisantes pour la défendre. Il avait eu soin aussi de rassembler un assez grand nombre de voitures à Greiffswald et à Anklam. Dès que son artillerie fut en marche, escortée de deux bataillons de sapeurs et de canonniers, il fit monter douze compagnies choisies sur la moitié de ses voitures, et il tourna rapidement sur Stralsund en se dirigeant à l'ouest, afin de passer par l'endroit où était sa cavalerie. A la vue de la ville il fit halte, et se tint en repos en attendant que le pillage des brigands de Schill lui donnât le prétexte qu'il attendait pour y rentrer.

Dès qu'il fut certain de l'arrivée de son adversaire à Stralsund, le colonel Séruzier se mit en marche avec ses forces pour le cer-

ner et s'y introduire. Mais comme Schill aurait pu lui échapper, il résolut de le faire suivre afin de pouvoir l'enlever ou le tuer dans le combat. Pour en venir à bout il ordonna à son vieux brigadier Beckmann, qui parlait fort bien l'allemand, de prendre un costume de paysan du pays, que portait aussi son espion à Stralsund. Il chargea simplement ce dernier de ne pas perdre de vue Schill avec Beckmann, auquel il dit de plus un mot à l'oreille. Ce brigadier ayant juré à son colonel que Schill *ne verrait pas le jour le lendemain* s'il était dans la ville, ils convinrent ensemble du signal qu'il donnerait après qu'il aurait fait son coup, afin qu'on entrât alors de toutes parts dans la place.

Aussitôt que les deux hommes déguisés furent partis, Séruzier donna ses ordres à son infanterie et à ses escadrons, recommandant à ces derniers le plus grand silence en pénétrant dans la ville. Ils devaient attendre jusqu'à ce qu'ils entendissent deux coups de feu, au second desquels ils devaient sabrer sans pitié tout ce qu'ils rencontreraient armé en marchant rapidement vers la grande place.

Au bout d'un quart d'heure on entendit le coup de fusil par lequel, selon leurs conventions, Beckmann devait avertir son colonel, qui aussitôt lâcha le second pour donner le signal convenu à ses cavaliers.

En une demi-heure toute la troupe de Schill fut alors massacrée, et le bruit de la mort de ce chef audacieux se répandit en même temps.

Voyant donc que l'affaire était décidée en notre faveur, Séruzier rappela ses cavaliers, fit sonner la retraite, et tout le monde s'étant réuni sur la place, la garnison reprit ses postes et l'ordre fut rétabli.

Dans ce moment aussi Beckmann conduisit son colonel à l'extrémité de la place, où il lui montra Schill étendu roide mort. Ce brigadier, en effet, suivant l'ordre de son chef, avait saisi le moment où le major prussien donnait le signal du pillage à ses hommes, parmi lesquels il s'était mêlé; entrant alors dans un café devant lequel Schill se promenait, il avait relevé le fusil de l'un des bandits qui l'avait mis à terre pour piller, avait ajusté Schill à dix pas et l'avait jeté sans mouvement sur la place.

C'est donc ainsi qu'après s'être mutuellement observés, épiés pendant six semaines, le colonel Séruzier fit tomber dans un piége grossier cet homme si rusé, qui s'était vanté d'avoir le colonel mort ou vif avant son départ pour l'Autriche, vers laquelle il dirigea de suite sa marche.

699. C. César. C. César arriva avec peu de troupes à Alexandrie. Comme il se défiait de la légèreté des Égyptiens, pour ne leur donner aucun soupçon, il resta au milieu d'eux, en affectant la plus grande sécurité, jusqu'à l'arrivée du complément de ses forces. Alors il s'empara de la ville, dont il avait eu le temps d'apprécier les avantages et les désavantages.

700. Cléonyme. Au siége de Trézène, Cléonyme, roi de Lacédémone, plaça autour de la ville, en plusieurs endroits, des tireurs auxquels il donna ordre de lancer dans la ville des dards où il était écrit : *je viens mettre la ville en liberté.* De plus, il avait pour prisonniers un grand nombre de Trézéniens qu'il laissa aller sans rançon. Ces captifs délivrés parlaient avantageusement de Cléo-

nyme; mais Eudamidas, chargé du soin de garder la ville, s'opposait à tous ceux qui marquaient de l'inclination pour les Lacédémoniens. Les deux partis ayant fini par en venir aux mains, Cléonyme profita du désordre, présenta l'escalade, prit la ville, la pilla, et y mit un commandant spartiate et une garnison.

701. Sertorius. Sertorius poignarda de sa propre main un Barbare qui était venu lui annoncer la défaite d'un de ses lieutenants, craignant qu'il n'allât divulguer cette nouvelle, et qu'elle n'intimidât ses gens qui en étaient aux mains avec l'ennemi.

702. Torstenson. Les troupes de la Suède, en 1643, ayant suffisamment épuisé la Moravie durant l'été, Torstenson reçut ordre de la régence du royaume de se rendre secrètement dans le Holstein. En conséquence, après avoir pourvu de toutes les choses nécessaires Olmutz, Neustadt et Eulenberg, qu'il avait prises en Moravie, il alla en Silésie où il campa auprès du Petit-Glogau, afin de tenter si l'ennemi n'avait point envie de hasarder une bataille; mais comme Gallas,

généralissime de l'armée impériale, ne témoigna d'aucune manière en avoir le dessein, Torstenson passa outre. Il changeait de route si souvent, et faisait répandre tant de faux bruits, qu'il était impossible de connaître de quel côté il se proposait de tourner. Les Impériaux cependant le côtoyèrent jusque dans la Lusace. Il fit faire un pont sur l'Elbe, auprès de Torgaw, dans l'électorat de Saxe. Il feignit enfin de vouloir passer dans la Misnie, pour entrer ensuite dans le haut Palatinat et dans la Bavière, où tout était déja en alarme sur le bruit qui s'était répandu de sa marche prochaine; mais il avança toujours en descendant l'Elbe, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Havelberg.

C'est là aussi qu'il découvrit son véritable projet aux officiers de son armée, qui en témoignèrent beaucoup de joie. Vers la fin de cette année on le vit donc entrer, à l'improviste, dans le Holstein, où il n'eut point de peine à se rendre maître de plusieurs villes.

703. Cabieux. Une escadre anglaise vint, le 12 juillet 1762, mouiller, à l'entrée de la nuit, dans la rivière d'Orne, sur les côtes de

Normandie, dans le dessein de détruire ou d'intercepter quinze vaisseaux français, chargés de bois de construction pour Brest. Cette expédition était d'autant plus facile que la côte était dégarnie de troupes. Deux coups de canon tirés par les Anglais, jettent l'alarme dans les environs; la frayeur s'empare de tous les habitants, qui commencèrent à enlever et cacher leurs effets. Michel Cabieux, sergent des milices-gardes-côtes, ne s'effraie point, quoiqu'il se voie seul; il se porte sur le rivage, accompagné d'un tambour qui bientôt le quitte; il se porte dans un endroit d'où l'on ne peut l'apercevoir, découvre la troupe anglaise, crie *Qui vive?* et tire sur-le-champ son coup de fusil; il gagne ainsi plusieurs postes le long de la côte, et parvient à intimider l'escadre, à la faveur de la nuit et d'un brouillard fort épais. Arrivé à la hauteur d'un canal et d'un petit pont, il prend le ton d'un commandant : *Silence*, s'écrie-t-il, *c'est à tout le bataillon que je parle.* Il ordonne à sa prétendue troupe de faire un feu de file; les Anglais se jettent ventre à terre. Alors il emploie un nouveau stratagème; il ordonne à

son aide-major de prendre 100 hommes, et de tourner le village sur la gauche pour gagner le pont et attaquer l'ennemi en queue, tandis qu'il le chargerait en tête. L'ennemi intimidé se relève et se détermine à la retraite. Mais elle n'est pas assez prompte au gré de Cabieux. Il prend la caisse que le tambour avait laissée près de lui, bat la marche, et, frappant à coups redoublés sur un petit pont de bois, il imite, par le mouvement rapide de ses pieds, celui d'une troupe nombreuse qui se précipite sur le passage. Les Anglais hâtèrent leur retraite. Dès que le jour paraît, il va reconnaître le terrain, rencontre un officier anglais blessé, l'emporte chez lui, et parvient à rendre à la vie son prisonnier. Il fut surnommé, dans le pays, *le général Cabieux*.

704. ALEXANDRE, roi d'Épire. Alexandre, roi d'Épire, faisant (vers l'an 320 avant J.-C.) la guerre aux Illyriens, mit en embuscade une partie de son armée; et, ordonnant à l'autre de prendre des habits à l'illyrienne, il les envoya ravager ses propres terres. Les Illyriens, témoins de ce qui se passait, com-

mencèrent à piller avec d'autant plus d'assurance, qu'ils comptaient que ceux qui les avaient précédés avaient reconnu le pays. Ceux-ci, les ayant ainsi amenés dans le lieu de l'embuscade, ils y furent battus et taillés en pièces.

705. Basile. En 876, les Sarrasins d'Afrique envoyèrent soixante navires ravager les côtes et les îles de la mer Ionienne. L'empereur Basile leur opposa Narsan, qui eut la douleur de voir déserter la plupart de ses matelots. Il en informa promptement l'empereur, pour se justifier de ce qu'il n'avait point encore livré bataille, ne le pouvant faire avec une flotte dont plusieurs vaisseaux manquaient de conducteurs. Basile eut recours à un *stratagème* pour arrêter ces désertions. Il tira des prisons trente Sarrasins, qu'il fit habiller comme des matelots romains, et ensuite frapper de verges publiquement. Après cette exécution injuste et cruelle à plusieurs égards, il s'en permit une autre du même genre. On conduisit à l'armée navale ces prétendus matelots, et ils furent empalés en présence de toute la flotte, comme des

marins transfuges qui avaient excité leurs camarades à la révolte, et que l'on punissait pour servir d'exemple. Ceux qui étaient demeurés fidèles furent effrayés par ce châtiment rigoureux, et les autres, sachant qu'on avait promis une amnistie générale, rentrèrent dans le devoir. Alors Narsan attaqua les ennemis, qui se croyaient en sûreté, et brûla tous leurs vaisseaux.

706. Lanier et d'autres. En 1626, l'île de Ré était assiégée par les Anglais, pendant que l'armée de Louis XIII accourait pour la délivrer; et la garnison des forts, dénuée de vivres, était aux abois. C'est alors que trois soldats du régiment de Champagne offrent de passer à la nage le trajet de mer, qui est de deux lieues, et d'aller demander du secours dans le continent. Il fallait une force plus qu'humaine pour nager pendant un si long espace, et un courage plus qu'héroïque pour oser, dans cet état, traverser la flotte anglaise; mais rien n'étonnait de la part des soldats de Champagne. Nos trois guerriers, chargés de leurs dépêches, renfermées dans des boîtes de fer-blanc, se jettent ensemble dans les

flots. Le premier se noie; mais il fut assez heureux pour servir l'État même après sa mort : la mer, en effet, jeta son corps sur le rivage; et des habitants de la côte l'ayant trouvé, prirent la lettre attachée à son cou et la remirent au cardinal de Richelieu. Le second fut pris par les Anglais. Le troisième, nommé Pierre Lanier, long-temps poursuivi par une barque ennemie, nageant presque toujours entre deux eaux, n'élevant la tête de temps en temps que pour respirer, souvent obligé de se défendre contre des poissons voraces, arrive enfin au rivage, couvert de sang, dans un état affreux. Il se traîna quelque temps, le long de la côte, sur ses pieds et sur ses mains, faible, abattu et presque mourant. Un paysan l'ayant enfin aperçu, lui donne le bras, le conduit au fort Louis, et de là au camp du roi. Sa Majesté lui fit l'accueil qu'il méritait et lui assura une pension considérable sur la gabelle.

707. Julien. Dans sa malheureuse expédition en Perse, l'empereur Julien forma, en 303, le siége de Maozamalque, ville très-grande, très-forte et bien peuplée. Les ci-

toyens, se confiant en la force de leurs remparts, et déterminés à vaincre ou à périr, se défendirent avec courage, et tuèrent beaucoup de Romains dans la première attaque. Désespéré du mauvais succès de cette journée, l'empereur ordonna de creuser sous terre un chemin qui allât jusqu'au milieu de la place; *expédient* déja souvent employé au siége de plusieurs villes. Lorsque le souterrain fut achevé, il fit reprendre les armes à ses soldats, donna un assaut vigoureux, afin que les assiégés, accourant pour défendre leurs remparts, abandonnassent le centre de la place. Les soldats, commandés pour entrer dans le souterrain, parurent subitement au milieu de la ville, et firent main-basse sur tous les habitants, à la réserve du gouverneur et d'un petit nombre de personnes.

708. Ziska. Sigismond prétendait finir, en 1423, la guerre de Bohême par la perte de Ziska, chef des Hussites; mais ce général ruina l'armée de l'empereur par une *ruse* singulière. Il avait posté ses troupes derrière des haies; en sorte que la cavalerie impériale ne pouvait en approcher sans mettre pied à

terre. Les femmes des Hussites sortirent de ce retranchement avec des paquets de linge dans leurs mains, comme voulant offrir leurs enfants emmaillottés, et demander grace pour leurs maris. A cette vue les cavaliers allemands descendent de leurs chevaux et s'approchent de ces femmes, qui dans le même instant déploient leur linge et le lancent avec tant d'adresse sur ces cavaliers, que leurs éperons et leurs armes en sont embarrassés. La confusion se met ainsi parmi eux, et les Hussites, profitant de ce désordre, fondent sur leurs ennemis, en massacrent une partie, et forcent l'autre à prendre la fuite.

709. KAÏKAUS. Quelques provinces, sur les bords de la mer Caspienne, prirent, 900 ans avant J.-C., les armes contre le roi de Perse Kaïkaüs, qui marcha contre elles. Les révoltés s'étaient renfermés dans la ville de Mazandéran, qu'ils regardaient comme imprenable. En effet, le siége eût été peut-être fort long, et l'issue de cette entreprise peu favorable à Kaïkaüs, s'il ne se fût avisé d'un *stratagème* qui lui réussit. Il fit courir le bruit qu'il était sur le point de lever le siége

faute de vivres, et feignit d'employer différents moyens pour s'en procurer. Pressé en apparence par la nécessité, il fit proposer secrètement par quelques-unes des personnes affidées qu'il avait dans la ville, de lui céder des vivres, dont il donnerait une somme considérable. L'appât du gain séduisit ceux qui gardaient les magasins; ils reçurent l'argent, et livrèrent des vivres; mais il demanda tant et les paya si bien qu'il fit passer dans son camp tous ceux des ennemis. Bien loin alors de songer à se retirer, il n'en poussa le siége qu'avec plus de vigueur. Les principaux officiers de la ville furent étonnés de cette résolution; mais ils apprirent les manœuvres coupables qui s'étaient pratiquées à leur insu, et ne songèrent plus qu'à se rendre, en implorant la clémence du vainqueur.

710. POMPONIUS. Parmi les prisonniers romains, faits l'an de Rome 679, on amena à Mithridate un officier qui se nommait Pomponius, et qui était dangereusement blessé. Le roi lui demanda si, en lui sauvant la vie, il pourrait compter l'avoir pour ami. « Oui, » répondit le prisonnier, « si vous faites la paix

« avec les Romains; sinon, je n'ai pas même « à délibérer. » Ceux qui étaient présents, irrités de cette fière réponse, poussaient Mithridate à le faire mourir. Mais ce prince eut la générosité de rejeter ce lâche conseil, et dit qu'il ne fallait pas maltraiter la vertu malheureuse.

711. Anonyme. En 1775, un vieillard, presque centenaire, avait douze fils, tous soldats, et qui n'avaient que leur solde pour vivre. Ils obtinrent un congé, dont ils profitèrent pour venir voir leur père, qu'ils trouvèrent sans pain. « Quoi! » s'écria l'un d'eux, « point de pain, et avoir donné douze défen« seurs à la patrie! Il faut que notre bon père « soit assisté. Mais comment ferons-nous? N'y « a-t-il pas un Lombard ici? — Un Lombard! « quel parti en pourrions-nous tirer? Avous« nous quelque chose à y porter? Dans ces « sortes d'endroits on ne prête pas sans sû« reté; et nous n'avons rien. — Nous n'avons « rien! vous allez voir. Notre père a été tail« leur; il a exercé long-temps ce métier, il « meurt de faim : cela prouve sa probité. « Nous sommes tous au service depuis quel-

« ques années ; personne ne peut nous repro-
« cher la moindre chose contre l'honneur :
« mettons cet honneur en gage. On nous con-
« fiera bien 50 livres sterling sur ce dépôt. »
Cette idée est unanimement approuvée, et sur-le-champ les frères écrivent et signent ce singulier mandat : « Douze Anglais, fils d'un
« tailleur réduit à la plus grande pauvreté, à
« l'âge de près de cent ans, servent tous le
« roi et la patrie avec zèle, demandent à la
« direction du Lombard la somme de 50 li-
« vres pour soulager leur père infortuné. Pour
« sûreté de cette somme ils engagent leur hon-
« neur, et promettent le remboursement dans
« le terme d'une année. » Ils firent porter ce billet à la direction du Lombard, et allèrent eux-mêmes en chercher la réponse. Elle fut favorable ; on leur donna la somme ; on déchira le billet, et on promit de fournir aux besoins du vieillard pendant sa vie. A peine cette anecdote fut-elle rendue publique, que grands et petits, riches et pauvres, se transportèrent chez le tailleur pour voir un si bon père, justement chéri de ses nombreux enfants. Personne n'y va les mains vides, et

bientôt le vieillard fut assez à son aise pour laisser après lui un petit fonds capable de récompenser la piété filiale de son honnête famille.

712. Parisiens. Les Parisiens firent souvent éclater un courage héroïque. Passionnés pour leur liberté, et ennemis d'une domination étrangère, ils aimèrent mieux mettre le feu à leur ville, l'an de Rome 752, et la réduire en cendres, plutôt que de voir Labiénus, général des Romains, s'en rendre maître.

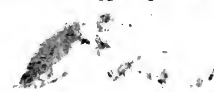
713. Spinola. Ambroise Spinola, fameux général espagnol, eut, en 1504, l'honneur de souper avec Henri IV. Sur la fin du repas, le monarque lui demanda, en particulier, quel était son dessein dans la campagne qu'il allait faire. Spinola lui exposa fidèlement tous ses projets; le pont qu'il devait jeter sur l'Escaut pour le passer; le lieu où il devait, de l'autre côté, construire un petit fort et un môle; il n'oublia rien de tout ce qu'il avait projeté. Henri, qui s'intéressait pour les Hollandais, écrivit au prince d'Orange tout ce qu'il avait appris, lui mandant qu'il fallait prendre le contre-pied de ce que lui

avait dit le général espagnol; n'étant pas vraisemblable, ajouta-t-il, que Spinola, qui se défie de moi, m'ait révélé ses vrais desseins. Cependant ce capitaine habile fit tout ce qu'il avait dit, et il ne s'était piqué de franchise avec Henri IV, que parce qu'il était persuadé que ce prince ne le croirait pas. Aussi ce grand monarque disait-il: « Les « autres trompent en mentant, mais Spinola « m'a trompé en disant la vérité. »

714. FRÉDÉGONDE. Ce fut par un *stratagème* que Frédégonde, alors régente des états de Clotaire son fils, mit en déroute, en 594, les troupes de Childebert, roi d'Austrasie, campées à Droissi, à cinq lieues de Soissons. Aussi habile que méchante, cette princesse fit elle-même la revue de ses troupes, courut de rang en rang, tenant son fils entre ses bras, leur rappela le serment qui les obligeait à défendre ce précieux et unique reste de la maison de Chilpéric, se mit à leur tête et marcha droit à l'ennemi après avoir employé des moyens qui lui paraissaient assurés pour le vaincre. On avait coutume de laisser paître librement les chevaux, en paix comme

en guerre; et pour les retrouver sans peine, on leur attachait une clochette au cou. Pour profiter de cette pratique, la régente ordonna que chaque cavalier de son armée suspendît une sonnette au cou de son cheval, et le chargeât de branches coupées dans une forêt voisine; après quoi ils avancèrent pendant la nuit vers le camp de Childebert. Les Austrasiens prirent cette cavalerie pour les chevaux du pays qui paissaient dans la plaine; et la naissance du jour les ayant jetés dans une nouvelle erreur, ils crurent apercevoir une forêt, et ne reconnurent la vérité que lorsque Landry, qui commandait sous les ordres de Frédégonde, fut si près d'eux, qu'ils n'eurent pas le loisir de se ranger en bataille. La déroute fut entière, le carnage horrible, et la victoire complète.

715. Figueredo. Les Espagnols veulent, en 1582, s'emparer des îles Açores qui faisaient partie du royaume de Portugal. Les troupes de débarquement ayant d'abord attaqué la Tercère, le gouverneur, Cébiau de Figueredo, use, pour se défendre, d'un *stratagème* singulier, qui lui fut suggéré par un



ermite. Un grand nombre de bœufs dont cette île est remplie sont rassemblés et poussés devant les troupes à coups d'aiguillon. Ces animaux ainsi attroupés élèvent une poussière si épaisse, que les Espagnols, croyant avoir à combattre une armée entière, veulent regagner précipitamment leurs vaisseaux. Ce mouvement cause de la confusion et occasione un carnage horrible. Figueredo rentre triomphant dans la ville, et ayant fait déchirer les drapeaux des assaillants, en sème les lambeaux dans les rues.

716. MARGUERITE. En 1460, le duc d'York ne se trouvant point en état de tenir la campagne contre la reine Marguerite, qui voulait enlever de ses mains Henri VI, son époux, dont il avait envahi toute la puissance, se renferma dans son château de Sandal, en attendant que son fils lui amenât du secours. La reine n'ayant point d'artillerie, ne pouvait forcer l'asile du duc. Elle eut donc recours à l'*artifice*. Elle fit cacher derrière une colline une partie de son armée, et se présenta, assez mal accompagnée, devant les mu-

railles de Sandal. Elle essaya de piquer le duc par des défis et des menaces insultantes, et lui reprocha hautement qu'un homme, qui aspirait à la couronne, n'osait paraître devant une femme. Le duc, outré de ses reproches, et croyant que la reine avait peu de monde, sortit imprudemment du château, et livra le combat. Mais il ne tarda pas à reconnaître sa faute. Les troupes que la reine avait cachées derrière la colline accoururent au premier signal. La petite armée du duc fut accablée sous le nombre; et lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, resta sur le champ de bataille.

717. Anonyme. Les Espagnols attaquaient vivement, en 1579, Maëstricht. L'opiniâtre résistance qu'ils éprouvaient commençait à les rebuter, quand un cavalier leur crie : « Victoire, Saint-Jacques! La porte de Bol- « duc est prise, le régiment de Lombardie « est dans la ville. » Dans le même temps d'autres émissaires annoncent avec transport à la porte de Bolduc, « que les Valons ont « déja arboré leurs enseignes à la porte de

« Tongres. » Cette *ruse* a un succès complet ; les troupes redoublent de courage, et la place est forcée de capituler.

718. SOLIMAN II. Soliman II, toujours avide de la gloire funeste des conquêtes, assiégea, en 1529, la ville de Vienne, capitale de l'Autriche, avec une armée de 200,000 hommes. Les tentes du sultan couvraient toutes les plaines qui environnent la ville, et ses logements occupaient plus de six milles aux environs. Mais, au bout d'un mois, ayant perdu 40,000 hommes et manquant de vivres, le fier sultan fut contraint de lever le siége. Afin de dissimuler la honte de cette retraite, il donna la liberté à quelques prisonniers allemands, qu'il fit magnifiquement habiller, et les renvoya dans la ville avec ordre de dire à leurs chefs que le véritable dessein de Soliman n'avait jamais été de s'emparer de Vienne ; qu'il cherchait l'archiduc Ferdinand pour lui livrer bataille, et que ne l'ayant pas trouvé, il avait voulu éprouver la valeur des soldats autrichiens ; qu'il les estimait, et qu'il leur faisait grace. Cette fanfa-

ronnade parut fort étonnante dans un conquérant.

719. ANONYME. Une ligue considérable de plusieurs princes se forma, en 1058, contre Florent Ier, comte de Hollande; mais il ne s'alarma point du nombre de ses ennemis; il rassembla son armée et campa sous les murs de Dordrecht. Ne voulant pas tout donner au courage, il consulta un sage vieillard sur la conduite qu'il devait tenir. « Il y a long-« temps que je suis chevalier, dit le vieillard. « J'ai donné des preuves que le danger ne « m'a jamais effrayé; mais autre chose est un « combat particulier, où le pis qui puisse ar-« river est d'être tué. Il s'agit ici de la gloire « et du salut d'un peuple entier; et c'est « moins le courage que la prudence qui doit « nous guider. Peut-être mon avis sera-t-il « jugé timide par une bouillante jeunesse; « mais que m'importe? je crois donc que le « parti le plus dangereux serait de hasarder « une bataille. Au défaut du nombre, servons-« nous de l'adresse. Les ennemis, se confiant « dans leur multitude, fondront sur le camp :

« rendons-en les approches funestes à leurs « troupes. Qu'au lieu d'armes, chaque soldat « prenne une pioche et qu'il creuse des fos-« sés autour du camp ; qu'on recouvre ensuite « ces fossés avec des claies et du gazon ; c'est « alors que, profitant du désordre des enne-« mis, nous pourrons combattre à nombre « égal. » Son avis fut suivi. (On sait que les Perses ont fait usage d'un pareil stratagème.) Les Hollandais s'entourèrent de tranchées recouvertes. Les ennemis ayant donc attaqué sans défiance, leur première ligne d'infanterie fut ensevelie ; la cavalerie, qui la suivait, eut le même sort ; et, lorsque Florent vit que le désordre était à son comble, il fondit sur le corps de bataille, qui prit la fuite. Ceux qui échappaient au fer du vainqueur tombaient dans des piéges tout aussi dangereux. Aussi la victoire de Florent fut-elle complète.

720. Provinces-Unies. En 1579, les troupes des Provinces-Unies surprirent Menin sans beaucoup de difficultés, parce que la nuit qu'elles le firent, il y avait hors de cette place un détachement qui était en marche pour aller surprendre Courtrai.

721. Candorier. Les Anglais s'étaient rendus maîtres de la Rochelle, en 1372, et les habitants de cette ville importante n'avaient rien tant à cœur que de secouer le joug de ces ennemis de la patrie. Ils n'étaient retenus que par la crainte des gens de guerre, renfermés dans le château qui, par son élévation, commandait le port et la ville. Jean Candorier, maire de la Rochelle, proposa une *ruse*. « Nous en viendrons aisément à notre hon« neur, disait-il; car Philippe Mancel (c'était « le nom du commandant anglais) n'est pas « trop malicieux. » Candorier invite Mancel à dîner, et lui montre un ordre qu'il venait de recevoir, et qui lui enjoignait en sa qualité de maire, de faire la revue de la garnison et de la bourgeoisie. L'ordre était supposé; mais le commandant, suivant la coutume des guerriers de ce temps-là, ne savait ni lire ni écrire; et Candorier montrait cette lettre avec une confiance capable d'en imposer. Au jour marqué pour la revue, Mancel fit sortir toute la garnison du château, où il ne laissa que douze hommes. A peine eut-il passé les fortifications, que des bourgeois armés, qui se

tenaient en embuscade derrière une vieille muraille, se mirent entre lui et la citadelle, en même temps qu'un corps de 200 hommes s'avançait en bon ordre. Les Anglais, se voyant enveloppés, n'osèrent se défendre et se rendirent à discrétion. Les habitants sommèrent ensuite ceux qui étaient restés dans la forteresse de la remettre sur-le-champ en leur pouvoir, avec menaces de les décapiter au pied même des remparts, s'ils faisaient la moindre résistance. Ils étaient en si petit nombre, qu'ils se soumirent sans balancer. Le roi Charles V récompensa la fidélité des Rochelois par de grands priviléges, dont les plus remarquables étaient la destruction de la citadelle, et la noblesse pour tous les maires et échevins présents et futurs.

722. Chevaliers de Malte. En 1602, les chevaliers de Malte ayant appris que la flotte ottomane devait s'arrêter dans le port de Mahomette, petite ville de Barbarie, armèrent à la hâte cinq galères, sur lesquelles ils mirent 2,000 de leurs plus braves soldats déguisés en Turcs; et, choisissant le temps où la flotte ottomane était attendue à Maho-

mette, ils firent voile vers cette ville, et furent reçus aux acclamations de tout le peuple, qui sortit à leur rencontre. Alors mettant pied à terre, les Maltais fondirent l'épée à la main sur les Musulmans, saccagèrent la ville, firent un butin prodigieux, et retournèrent triomphants à Malte.

723. Anonyme. L'Angleterre avait formé, en 1746, le projet de ruiner le port de Lorient, et, avec lui, la compagnie des Indes de France. Pour l'exécution de ce grand dessein, le général Sainclair débarque avec 7,000 hommes sur les côtes de Bretagne, et somme la ville de Lorient qui, hors d'état de se défendre, se rend le premier jour de l'attaque. Les tambours des milices de cette ville, peu instruits, battent le matin la générale. Sinclair demande à des gens du pays la raison de cette marche guerrière après la capitulation. On lui répond qu'on lui a tendu un piége en capitulant, et qu'on va fondre sur lui avec 12,000 hommes. Pendant cet entretien, le vent change, et l'amiral Lestoc en avertit par un signal. Sinclair, craignant d'être attaqué, quitte son poste et se retire

précipitamment. Cependant ceux qui ont fait la capitulation sortent de la ville pour se soumettre au général anglais. Ils ne peuvent revenir de leur surprise, quand ils ne trouvent personne dans le camp.

724. Ulasta. En l'an 756, Ulasta, princesse de Moravie, mécontente sans doute de l'administration des hommes, voulut renouveler l'entreprise vraie ou fabuleuse des Amazones. Ayant inspiré son courage et ses sentiments à toutes les femmes du pays, elle les rassemble, les aguerrit, livre et gagne des batailles. Tout fuit devant elle; mais enfin, pressée vivement en une rencontre, elle se retire dans Olmutz, où les hommes viennent l'assiéger. Craignant avec raison que la disette de vivres ne l'obligeât de se rendre, Ulasta, pour la prévenir et faire lever le siége, imagine un *stratagème* qui devait affermir à jamais son autorité. Elle ordonne aux plus jolies de ses Amazones d'écrire des billets à toute la jeunesse de l'armée ennemie. Dans ces billets, les jeunes filles témoignaient l'aversion qu'elles avaient pour le fracas et le tumulte des armes, et promettaient de livrer la ville. Le piége

était délicat et pouvait tourner à la perte du parti. Cependant il réussit au-delà de toute espérance. Flattés de rendre service à l'état, en satisfaisant leurs passions, les jeunes gens courent la nuit au rendez-vous ; mais, au lieu des plaisirs qu'ils y cherchent, ils trouvent une mort cruelle et prompte : aucun ne fut épargné. Mais Ulasta ne profita pas longtemps de cet avantage ; car les hommes, outragés et honteux de succomber sous des mains si peu propres à manier les armes, rappelèrent leur valeur naturelle, et firent de si grands efforts, que bientôt ils forcèrent les femmes à mettre bas les armes.

725. Habitants d'Aquilée (les). Lorsqu'en 445, Attila, roi des Huns, franchit les Alpes Juliennes, à la tête d'une nuée de Barbares, et qu'il se répandit en Italie, la grande et opulente ville d'Aquilée se trouvant la première sur son passage, fut aussi la première attaquée. Le siége en fut long et la défense vigoureuse, au point que les assiégés, ne voyant plus de salut à espérer, se déterminèrent à prendre la fuite, et imaginèrent un *stratagème* pour tromper l'ennemi. Afin

donc de gagner du temps, ils placèrent un grand nombre de statues sur les remparts comme des soldats mis en sentinelle. Attila les prit d'abord pour des hommes, jusqu'à ce qu'il s'aperçut que les oiseaux venaient se percher sur leurs têtes. Alors il se douta du stratagème. Il fit aussitôt monter à l'assaut, et, s'étant rendu maître de la place, elle fut pour toujours ensevelie sous ses ruines.

726. Bois-Rosé. Le maréchal de Biron, fils d'Armand de Biron tué à Épernay en 1592, avait enlevé Fécamp, port et citadelle dans le pays de Caux, aux ligueurs, ennemis acharnés de l'autorité royale. La garnison qui en sortit était commandée par un gentilhomme, nommé Bois-Rosé, homme de cœur et de tête qui, jurant de n'y rentrer que les armes à la main, remarqua exactement la place d'où on le chassait; et, prenant ses précautions de loin, fit en sorte que deux soldats qu'il avait gagnés furent reçus dans la nouvelle garnison que les royalistes établirent à Fécamp. Le côté du fort qui donne sur la mer est un rocher perpendiculaire de six cents pieds de haut, et dont la mer lave continuel-

lement le pied à la hauteur d'environ trois toises, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où, pendant la morte-eau, la mer laisse à sec, l'espace de trois ou quatre heures, le pied de cette falaise avec quinze ou vingt toises de sable. Bois-Rosé, à qui toute autre voie était fermée pour surprendre une garnison attentive à la garde d'une place nouvellement prise, ne douta point que, s'il pouvait aborder par cet endroit regardé comme inaccessible, il ne vînt à bout de son dessein. Il ne s'agissait plus que de rendre la chose possible; et voici comment il s'y prit.

Il était convenu d'un signal avec les deux soldats gagnés; et l'un d'eux l'attendait continuellement sur le haut du rocher, où il se tenait pendant tout le temps de la basse-marée. Bois-Rosé ayant pris le temps d'une nuit fort noire, vint avec 50 soldats bien déterminés et choisis exprès parmi des matelots, et aborda avec deux chaloupes au pied du rocher. Il s'était encore muni d'un gros câble, égal en longueur à la hauteur de la roche, et il y avait fait, de distance en distance, des nœuds et passé de courts bâtons, pour pou-

voir s'appuyer des mains et des pieds. Le soldat qui se tenait en faction, attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plus tôt reçu, qu'il jeta du haut du précipice une corde à laquelle ceux d'en-bas lièrent le câble qu'ils avaient préparé à cet effet; ce câble fut alors guindé en haut par ce moyen et attaché à l'entre-deux d'une embrasure avec un fort levier passé par une agrafe de fer faite à ce dessein. Bois-Rosé fit prendre le devant à deux sergents, dont il connaissait la résolution, et ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes fixées autour de leur corps, et de suivre la file : il se mit lui-même le dernier de tous, pour ôter aux lâches toute espérance de retour. La chose devint d'ailleurs bientôt impossible; car, avant qu'ils fussent à moitié chemin, la marée, qui avait monté de plus de six pieds, avait emporté les chaloupes et faisait flotter le câble. Qu'on se représente ces cinquante hommes suspendus entre le ciel et la terre, au milieu des ténèbres, ne tenant qu'à une machine si peu sûre, qu'un léger manque de précaution, la trahison d'un sol-

dat mercenaire, ou la moindre crainte, pouvait les précipiter dans les abîmes de la mer, ou les écraser sur les rochers. Qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude et l'épuisement; il y avait dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus assuré de la troupe, comme elle commença en effet à tourner à celui-là même qui la conduisait. Ce sergent dit à ceux qui le suivaient qu'il ne pouvait plus monter, et que le cœur lui défaillait. Bois-Rosé, à qui ce discours était passé de bouche en bouche, et qui s'en apercevait parce qu'on n'avançait plus, prend son parti sans balancer. Il passe par-dessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes, et arrive jusqu'au premier qu'il essaie d'abord de ranimer. Voyant que, par la douceur, il ne peut en venir à bout, il l'oblige, le poignard dans les reins, de monter, et, sans doute que, s'il n'eût obéi, il l'aurait poignardé et précipité dans les flots. Avec toute la peine et le travail qu'il est facile de s'imaginer, enfin la troupe se trouva en haut de la falaise un peu avant la pointe du jour, et fut introduite, par

les deux soldats, dans le château, où elle commença par massacrer, sans miséricorde, le corps-de-garde et les sentinelles. Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci de l'ennemi, qui fit main-basse sur tout ce qui résista et s'empara du fort.

Henri IV, pénétré d'estime pour un ennemi si brave, lui laissa depuis son gouvernement.

727. Lorraine. La résignation à la volonté suprême et la tranquillité d'ame sont bien caractérisées dans la lettre ci-après, que le duc de Lorraine écrivit à l'empereur la veille de sa mort.

« En suite de vos ordres, j'étais parti d'Inspruck pour me rendre à Vienne; mais je me trouve arrêté par les ordres d'un plus grand maître : je pars et je vais lui rendre compte d'une vie que j'avais entièrement consacrée à votre service. Souvenez-vous que je quitte une femme qui vous touche, des enfants à qui je ne laisse que mon épée, et des sujets qui sont dans l'oppression. »

Le 17 avril 1690.

728. Dubois. Le duc de Bourgogne et le maréchal de Berwick observaient la situation

du prince Eugène qui assiégeait Lille en 1708; mais ce général était si bien retranché, que son camp paraissait inaccessible. Dubois, capitaine au régiment de Beauvais, propose d'aller lui seul examiner l'intérieur du camp ennemi, et même de pénétrer dans la ville. Quelque téméraire que paraisse cette entreprise, on hasarde le plus brave officier de l'armée pour sauver la meilleure place de France. Dubois se dépouille donc de ses habits, se précipite dans la Deule, nage entre deux eaux, passe au milieu du camp ennemi, traverse sept canaux, examine tout ce qu'il peut voir sans être vu, entre dans Lille, reçoit les ordres du maréchal de Boufflers, et les rapporte par le même chemin.

729. Russes. Lorsque les Russes, en 1790, montèrent à l'assaut d'Ismaïlow, ceux qui portaient des échelles virent que les remparts étaient si élevés, qu'il fallut attacher deux échelles l'une au bout de l'autre, quoiqu'elles fussent longues de cinq toises; et, comme en plusieurs points les assiégeants ne trouvaient pas cet expédient assez prompt, ils se prêtaient la main avec autant d'adresse que de

vivacité, et grimpaient jusqu'au haut du rempart avec leurs baïonnettes.

730. CASTRO (DONA ALVARE DE.) En 1239, Mahomet Alhamar, roi de Grenade, apprend que don Alvare de Castro, gouverneur de Mayos, a quitté la ville, et qu'une partie de la garnison est sortie. Déja il avait investi la place et disposé ses attaques, lorsque la gouvernante dépêche un courier au roi de Castille; et, joignant le *stratagème* au courage, elle rassemble toutes les femmes, leur distribue des armes avec des habits d'hommes, les conduit sur la muraille, et affecte de les montrer aux ennemis. Sa contenance en impose, et donne aux troupes le temps de venir la délivrer. Alhamar est ainsi contraint de lever honteusement le siége d'une ville qu'il comptait enlever d'emblée.

731. CRILLON. Le jeune duc de Guise veut éprouver, en 1596, l'intrépidité qui a fait donner à Louis Berton de Crillon le titre d'*homme sans peur*. Il fait sonner l'alarme dès la pointe du jour, monte chez Crillon, lui annonce que les ennemis sont maîtres du port et de la ville de Marseille, et lui pro-

pose de se retirer ensemble sur des chevaux qu'il a fait préparer. Crillon, n'étant encore éveillé qu'à demi, prend ses armes et répond tranquillement, qu'il vaut mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Le duc de Guise redouble ses instances ; et, ne pouvant l'engager à fuir, sort avec lui de la chambre ; mais, en descendant l'escalier, il laisse échapper un éclat de rire, qui découvre à Crillon que toute cette scène est une plaisanterie. Crillon serre fortement le duc, et lui dit : « Jeune homme, ne te joue « jamais à sonder le cœur d'un homme de « bien. Par la mort ! si tu m'avais trouvé « faible, je t'aurais poignardé. »

732. Porus. L'an 327 avant J.-C., Alexandre ayant fait prisonnier Porus, l'un des plus puissants rois des Indes, le fit venir devant lui, et lui demanda comment il voulait être traité. « En roi, » répondit-il. — « Mais, » ajouta le conquérant, « ne demandez-vous « rien davantage ? — Non, ce seul mot dit « tout. » Charmé de cette grandeur d'ame, Alexandre lui rendit ses états, auxquels il ajouta plusieurs autres provinces ; et Porus,

reconnaissant, lui demeura fidèle jusqu'à la mort.

733. Lake. Pendant que les Castillans et les Français assiégeaient Barcelone, en 1706, l'amiral anglais Lake arrive à la côte, et fait courir le bruit qu'il amène un secours de 12,000 hommes, quoiqu'il n'apporte pas réellement un soldat. Pour donner de la consistance à cette nouvelle, on fait prendre aux matelots l'habillement des troupes réglées. Ceux qui sont mis à terre pendant le jour reviennent la nuit à bord; et, débarquant de nouveau le lendemain, servent à persuader que le renfort est tel qu'on l'a publié. La terreur saisit les assiégeants, au point qu'ils quittent précipitamment leur entreprise, abandonnant leurs canons, leurs armes, leurs malades et leurs munitions de guerre et de bouche. Ce n'est pas le seul exemple d'armées saisies de terreur panique.

734. Hérode. L'histoire des Juifs est remplie d'un nombre prodigieux de batailles, mais dont nous ne ferons aucune mention, attendu que nous ne recueillons ici que les faits d'armes singuliers, extraordinaires. Nous

allons seulement rapporter, comme *stratagème militaire*, un trait de la vie du roi Hérode.

Trente à quarante ans avant J.-C., ce prince mena ses troupes contre des brigands qui se retiraient dans les cavernes des montagnes. Il était extrêmement difficile d'y aborder, parce qu'on ne pouvait y arriver que par des chemins fort étroits et presque impraticables. D'ailleurs, ces cavernes étaient tout environnées de rochers pointus et de précipices qui empêchaient qu'on ne pût y monter lorsqu'on était au pied des montagnes, ni parvenir à y descendre lorsqu'on avait pu gravir au sommet. Pour remédier à ces difficultés, Hérode fit fabriquer des coffres attachés à des chaînes de fer, et on les descendait des montagnes au moyen de machines simples et ingénieuses. Ces coffres étaient remplis de soldats armés de dards, de hallebardes; mais cette descente était fort périlleuse, à cause de la hauteur des montagnes et des aspérités de la route. Lorsque les coffres parvenaient à l'entrée des cavernes, un soldat se jetait à terre et tuait tout ce qu'il rencontrait; ou bien un

autre accrochait avec sa hallebarde quelques-uns de ceux qui osaient résister, et les précipitait du haut des rochers. De cette manière les brigands, qui se croyaient inattaquables, furent tous exterminés.

735. Habitants de Harlem (les). La disette devint si grande dans la ville de Harlem assiégée, en 1572, par don Frédéric, fils de l'impitoyable duc d'Albe, qu'il s'y forma une compagnie de sauteurs. C'étaient des gens d'une agilité singulière, qui portaient un sac au cou et un bâton blanc à la main, et qui, s'élançant avec impétuosité, franchissaient les fossés et les précipices, et remportaient leurs sacs remplis de farine.

736. Chassis-il-Bey. Amurat Ier fit, en 1360, le siége d'Andrinople, la première ville de l'empire après Constantinople. Comme la valeur et le désespoir des habitants rendaient depuis long-temps inutiles les efforts des assiégeants, on eut recours au *stratagème* suivant. Renouvelant en partie la ruse de Zopire, chez les anciens Persans, Chassis-el-Bey, un des plus intimes confidents d'Amurat, alla se présenter seul à l'une des portes de la ville,

sous prétexte d'y chercher un asile contre la tyrannie de son maître, dont il feignit d'avoir reçu toutes sortes de mauvais traitements. Il fut accueilli par les Grecs, qui lui donnèrent aussitôt de l'emploi. Plusieurs autres Turcs, à son exemple, et complices du même projet, se réfugièrent les jours suivants dans Andrinople. Lorsqu'il se vit un nombre suffisant d'associés, il profita de la confiance aveugle des habitants pour se saisir d'une porte, par laquelle il introduisit les soldats d'Amurat. La ville fut ainsi prise et saccagée.

737. CARDINAL-INFANT. En 1641, le Cardinal-Infant forma une entreprise sur la ville d'Ardenbourg en Flandre. Ayant fait déguiser quantité de soldats en femmes, on les mit sur des chariots avec des paniers remplis de grenades au lieu de fruits; et on les fit marcher vers la ville, avec ordre de jeter leurs grenades sous la porte et de tenir les gardes embarrassés pour donner lieu à quelques cavaliers espagnols, habillés en paysans, de forcer la ville. Mais un soldat de la garnison, qui était sorti avec un fusil, ayant rencontré un de ces prétendus paysans à cheval, aper-

çut, au travers de son habit déchiré, une veste de satin qui, avec la mine du personnage, lui donna quelque soupçon. Il le fit arrêter et conduire au gouverneur d'Ardenbourg. Il fut reconnu par Vittorio, gentilhomme italien, et découvrit toute l'entreprise des ennemis dont il s'était fait le conducteur. La garnison attendit, sur les murailles, les chariots et les cavaliers déguisés, et les mit dans un si grand désordre, qu'ils ne songèrent qu'à se retirer.

738. Alexandre-le-Grand. Pour attaquer (327 ans avant J.-C.) l'armée de Porus, rangée en bataille de l'autre côté de l'Hydaspe, il fallait qu'Alexandre passât ce fleuve très-large et très-rapide.

Voici le *stratagème* qu'il employa.

Pour dérober la connaissance de ses mouvements aux ennemis et pour leur faire prendre le change, il laissa dans son camp Cratère et une grande partie de l'armée, avec ordre de faire beaucoup de bruit dans le temps qu'on lui marquerait, afin de donner l'alarme aux Indiens et leur faire croire qu'il se préparait à passer; ce qu'il ne ferait que lorsqu'il

verrait Porus décampé avec tons ses éléphants, soit pour se retirer, soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteraient le passage d'un autre côté. Après avoir donné ces ordres, il prit le reste de son armée, tant infanterie que cavalerie, et, s'éloignant du bord pour n'être pas aperçu, il marcha la nuit vers une île située au milieu du fleuve où il avait résolu de passer. Afin de tromper plus sûrement encore les ennemis, Alexandre fit dresser sa tente dans le camp où il avait laissé Cratère, qui était vis-à-vis de celui de Porus. Ses gardes-du-corps étaient rangés à l'entour avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majesté d'un grand roi. Il fit aussi prendre la robe royale à Attalus, qui était de son âge et lui ressemblait assez de la taille et du visage, pour faire croire que le roi était en personne dans cet endroit et ne songeait nullement à s'en éloigner. Il était près néanmoins d'entrer dans l'île, et il y passa dans des barques avec le reste de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratère. Il survint tout-à-coup un furieux orage, qui semblait d'abord devoir retarder

l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable par un effet du rare bonheur de ce prince en faveur duquel les obstacles mêmes se changeaient en moyens et en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très-violente avec un vent impétueux, des éclairs et du tonnerre, de sorte qu'on ne pouvait ni s'entrevoir, ni s'entendre. Tout autre qu'Alexandre aurait renoncé à l'entreprise; mais le péril même l'animait; d'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité couvraient son passage. Il donna donc le signal pour embarquer ses troupes, et lui-même le premier fit partir la barque qui le portait. Ce fut alors qu'il s'écria : « O « Athéniens! croiriez-vous que je pusse m'ex- « poser à de si grands dangers pour mériter « vos louanges? »

739. Zéno. En 1403, l'intrépide Zéno, à la tête d'une flotte vénitienne, est attaqué par le maréchal de Boucicaut, commandant des forces navales françaises. Le maréchal s'attache à la galère de Zéno, qui se voit aux prises, en proue et en flanc, avec trois galères. Se sentant vivement pressé, il ordonna une manœuvre inouïe qui le sauva. Il fait

porter les plus gros fardeaux de la galère sur un des côtés, où il jette tout son monde. La galère penche, et les Français, qui étaient montés sur la proue, sont culbutés. Du côté qui penchait, l'équipage rassemblé et en force, repousse l'attaque. Du côté opposé, les rangs élevés forment un rempart inaccessible. Cette manœuvre extraordinaire donne le temps aux galères vénitiennes de venir au secours de leur général, qui force Boucicaut à la retraite.

740. Albin. Compétiteur de Sévère à l'empire vers la fin du 2e siècle, Albin, qui perdit une bataille décisive auprès de Lyon, faillit remporter la victoire par un *stratagème* que mit en usage son aile droite. Les troupes de cette partie de son armée avaient pratiqué dans l'espace qui était devant elle un grand nombre de larges et profondes fosses recouvertes d'une couche de terre de peu d'épaisseur et légèrement appuyée par des claies très-minces, et elles avaient fait ce travail de manière que la surface du terrain parût unie et ne donnât aucun soupçon. Pour attirer l'ennemi dans le piége, elles feignirent de la timidité: elles se

contentaient de lancer des traits de loin, et se retiraient après avoir fait leur décharge. L'artifice leur réussit. Les soldats de Sévère, pleins d'ardeur pour en venir aux mains, et méprisant des adversaires qui paraissaient saisis de crainte, avancent sur eux sans aucune précaution. Mais ils furent tout d'un coup arrêtés par un obstacle aussi redoutable qu'imprévu. En arrivant à l'endroit qui cachait le piége, la terre fond sous leurs pieds, et toute la première ligne fut engloutie dans les fossés. Comme les rangs étaient serrés, la seconde ligne n'eut pas le temps de se garantir, et elle tomba sur la première. Ceux qui suivaient, glacés d'effroi, reculent brusquement et renversent en arrière leurs compagnons qui formaient la quatrième ligne. Ainsi toute l'armée gauche de Sévère fut jetée dans un désordre affreux, et les ennemis accourant en firent un grand carnage. La bataille était perdue, si la présence de Sévère n'eût rétabli le désordre et appelé la victoire sous ses drapeaux.

741. Orange. Le prince Maurice d'Orange ayant, en 1590, formé le dessein de surprendre

Bréda, chargea, pour y réussir, un navire de tourbes que, faute de bois, on brûle dans les Pays-Bas. Sous ces tourbes sont cachés soixante-huit hommes choisis. Arrivé au pied de la citadelle, le bâtiment est visité; on n'y trouve que des tourbes, et il est permis de le décharger, parce que la garnison en a besoin. Un des soldats qui étaient à fond de cale, ne pouvant surmonter la toux que lui causait un gros rhume, et craignant de découvrir ses compagnons, eut le courage de leur présenter son épée et les pria de la lui passer au travers du corps. Pour qu'on n'entendît rien de cette toux, les matelots se mirent à agiter la pompe sans discontinuation jusqu'à ce que les porte-faix eussent fini leur ouvrage et que les soldats cachés fussent en liberté d'agir. Alors, rien ne traversant plus l'entreprise, les Espagnols sont surpris et forcés.

742. Habitant d'Amide (un). Cabadès, roi de Perse, parvint, en 531, à s'emparer par surprise de la ville d'Amide, qu'il assiégeait en vain depuis long-temps, et qui lui avait coûté 50,000 hommes de ses meilleures troupes. Dans sa fureur il ordonna de passer

tous les habitants au fil de l'épée. Cet ordre cruel fit périr plus de 100,000 personnes. Pendant que le roi traversait la ville, monté sur son éléphant, et qu'il animait la fureur de ses soldats, un prêtre d'Amide, courbé de vieillesse, se prosterne devant lui en s'écriant : « Eh quoi, prince, oubliez-vous qu'il est in« digne d'un puissant monarque d'égorger de « malheureux vaincus ? — Et pourquoi, » dit Cabadès, « avez-vous fait tant de résistance ? « — Hélas! » répondit l'*adroit* vieillard, « Dieu « voulait que vous dussiez votre conquête à « votre valeur, et non pas à notre lâcheté. » Le compliment flatta la vanité du vainqueur et calma sa colère. Il fit cesser le massacre et permit seulement le pillage.

743. Cordoue. Au commencement de la bataille de Cérignole, en 1503, livrée aux Français par Gonzalve de Cordoue, le magasin à poudre des Espagnols sauta dès les premières charges. Ce général, qui sent dans le moment que ce hasard malheureux peut avoir des suites funestes, a assez de présence d'esprit pour en tirer un augure favorable. « En« fants, » dit-il à ses soldats, « la victoire est

« à nous : le ciel annonce, par ce signe écla-
« tant, que nous n'aurons plus besoin d'ar-
« tillerie. » L'air d'assurance dont il accompagne ce discours persuade tous les esprits : on triomphe parce qu'on se croit invincible.

744. SAINT-PREUIL. Saint-Preuil, gouverneur de la ville d'Amiens, en 1643, et qui tenait le parti des Espagnols, proposa un jour à Courcelles une entreprise de cette manière. « J'ai fait choix de vous, lui dit-il,
« comme du plus sage soldat que je connaisse,
« pour un coup qui fera votre fortune. Il
« s'agit de surprendre Arras, et voici comme
« je l'ai conçu. Vous vous déguiserez en pay-
« san, et vous irez vendre des fruits sur la
« place. Après que vous y aurez été quelque
« temps, vous prendrez querelle avec quel-
« qu'un, que vous tuerez d'un coup de poi-
« gnard. Vous vous laisserez prendre ; on vous
« fera votre procès sur-le-champ, et on vous
« condamnera à être pendu. Je ne sais si vous
« savez que la coutume d'Arras est de faire
« les exécutions hors de la ville : c'est là-des-
« sus que roule mon dessein. Je disposerai
« une embuscade près de la porte par où on

« vous fera sortir. Mes gens s'en rendront les « maîtres dès qu'ils verront qu'on sera attaché « au spectacle. Je marcherai en même temps « pour les soutenir et m'assurer de la place; « après quoi je suis à vous et je vous délivre. « Voilà mon dessein; qu'en dites-vous? — Il « est beau, répond Courcelles; mais la chose « mérite bien quelques réflexions. — Eh bien, « songez-y, réplique Saint-Preuil, et j'aurai « demain votre résolution. » Le lendemain Courcelles va le trouver et lui dit : « Votre « dessein me paraît admirable; mais je vous « prie de trouver bon que je commande l'em- » buscade, et que vous soyez le patient. »

745. Sorbolo. La ville de Bresse était, en 1439, bloquée par une armée milanaise. Pour conserver cette place aux Vénitiens, il fallait pouvoir y faire transporter des munitions par le lac de Garde, et cette communication était interceptée. Sorbolo, de l'île de Candie, proposa au senat de faire remonter des navires le long de l'Adige et de les transporter dans le lac au travers des terres. Sorbolo se charge d'exécuter ce projet qui parut d'abord ridicule. On lui donne en

conséquence trente bâtiments : il les conduit jusqu'à six milles du lac Saint-André. Alors il les fait tirer à terre ; fait mettre les gros bâtiments sur des rouleaux, les petits sur des chariots ; et cinq galères sont traînées chacune par cent vingt paires de bœufs : elles sont précédées de deux mille travailleurs qui aplanissent le chemin. La flotte parvient au lac de Saint-André. Il y avait encore près de six milles pour parvenir au lac de Garde. Une haute montagne, qu'il fallait gravir et redescendre par une pente rapide, semblait offrir un obstacle insurmontable. Sorbolo fit combler un vaste ravin et en fit une route praticable. A force de bœufs il parvint à traîner sa flotte sur le sommet. Il fit adoucir la pente de la montagne par ses travailleurs, attacha de gros câbles aux galères et les lia autour des plus gros arbres ; puis, les lâchant peu à peu, les navires roulaient lentement jusqu'à ce qu'on eût filé les câbles, qu'on rattachait successivement à d'autres arbres. On continua cette manœuvre incroyable jusqu'au bout de la montagne, où la flotte fut radoubée et lancée à l'eau. L'antiquité n'offre

point d'entreprise aussi hardie, aussi difficile, ni plus heureusement exécutée. Celle de Nicétas, amiral de l'empire d'Orient qui, en l'an 833 de J.-C., fit transporter, en une nuit, ses vaisseaux au travers de l'isthme de Corinthe, large de deux lieues, lui est bien inférieure, ainsi que celle de Mahomet II, au siége de Constantinople, en 1453.

746. Édouard III. Édouard III, roi d'Angleterre, assiégeait, en 1327, Barwick, ville d'Écosse, défendue par un seigneur plein de bravoure, nommé Alexandre Seton. Après trois mois de résistance, Édouard employa un *stratagème* bien cruel pour l'engager à se rendre. Il fit élever une potence à la vue des remparts et y fit conduire les deux fils du gouverneur, qu'il avait pris dans une sortie, en le menaçant de les faire pendre s'il ne se hâtait de lui livrer la place. Le malheureux père fut attendri; l'amour paternel allait l'emporter sur l'amour de la patrie; mais son éponse, femme forte et magnanime, vint ranimer son courage. Elle lui rappelle ses obligations; lui expose avec énergie combien il est glorieux pour ses enfants et pour eux-mêmes

de périr pour une si belle cause; et, après l'avoir comme déterminé à faire le sacrifice de ses fils à son devoir et à son roi, elle l'entraîne loin des murailles, de peur que la vue d'une si barbare exécution ne triomphât de son courage qui n'était pas encore bien affermi contre le plus doux sentiment de la nature.

747. CORDOUE. Les troupes espagnoles qu'en 1502 commandait en Italie Gonzalve de Cordoue, le plus grand capitaine de son siècle, mécontentes de manquer de tout, prennent, la plupart, les armes, et viennent le trouver en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis lui présente la pointe de sa hallebarde. Le général, sans s'étonner, saisit le bras du soldat, et affectant un air gai et riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu, « Prends garde, camarade, » lui dit-il, « qu'en voulant badiner avec cette arme « tu ne me blesses. »

748. GASSION. Henri d'Albret, roi de Navarre, avait été fait prisonnier, en 1525, à Pavie, en combattant à côté de François Ier. Un de ses plus fidèles sujets, Jean de Gassion, seigneur gascon, accourut à Pavie, de l'extré-

mité du Béarn, où il avait appris le malheur de ce prince. Il obtint des soldats à qui on en avait confié la garde la permission de pénétrer dans l'appartement de Henri. Il était couché : Gassion quitte ses habits, les lui donne, le fait évader sous ce déguisement, et se mettant au lit à sa place, il s'expose généreusement à la vengeance des officiers de l'empereur chargés de garder le roi de Navarre; mais ils furent forcés d'admirer son dévouement héroïque.

749. Michel III. Après avoir ravagé une partie de l'Arménie, Michel III alla, en 862, mettre le siége devant Samosate, place forte des bords de l'Euphrate. Les Sarrasins apprirent que le prince qui venait les attaquer était un jeune homme, dont l'unique étude et la principale occupation était de se divertir, et qui avait pour lieutenant plutôt un docteur en théologie qu'un général d'armée. Cette découverte leur inspira l'idée de surprendre ces deux chefs par une *ruse de guerre*. Durant plusieurs jours ils demeurèrent renfermés dans la place, sans faire aucune sortie, et sans paraître sur les murailles, afin de faire croire

que la garnison n'était pas nombreuse. Les Grecs se le persuadèrent aisément, et ils ne pensaient qu'à se délasser des fatigues qu'ils venaient d'éprouver. Lorsqu'ils se furent écartés et dispersés de côté et d'autre, les assiégés sortirent tout-à-coup, se rendirent maîtres du camp presque sans résistance, s'emparèrent du bagage, mirent les troupes en fuite, et ne manquèrent l'empereur que de quelques moments.

750. PIERRE-LE-GRAND. Pierre Ier, surnommé le Grand, assiégeait, en 1704, Derpt, ville de l'Estonie, lorsqu'il intercepte une lettre qui lui apprend que les assiégés attendent de moment en moment un secours qui doit se jeter dans la place. Cette connaissance le détermine à donner à trois ou quatre de ses régiments des uniformes et des drapeaux suédois. Le corps prétendu suédois feint d'attaquer vivement les tranchées; les Russes paraissent les défendre quelque temps et prennent la fuite : la garnison qui ne se doute point du *stratagème*, sort pour achever la déroute. Alors les vainqueurs et les vaincus se réunissent, fondent avec impétuosité sur

des gens qui ne sont pas préparés à les recevoir et en font un grand carnage. Ce qui rentre dans la ville ne se trouve pas en état de la défendre, et est obligé bientôt après de capituler.

751. Gafforio. Madame Gafforio pourrait être dans l'histoire de Corse ce qu'est la comtesse de Montfort dans celle de Bretagne. Dans l'absence du général Gafforio, les Génois voulurent, en 1735, forcer son palais et enlever sa femme. Cette dame s'y barricada, et, pourvue de vivres et de munitions de guerre, elle soutint un siége de plusieurs jours. Une partie des Corses qu'elle avait rassemblés et renfermés chez elle pour lui aider à se défendre ayant été tués, les autres s'effrayèrent et parlèrent de capituler. Mais madame Gafforio, indignée de leur lâcheté, prit un baril de poudre et une mèche allumée, les porta dans une des salles basses et voûtées de son palais, et fit dire à ses défenseurs que, s'ils discontinuaient de faire feu sur les Génois, elle allait s'ensevelir avec eux sous des ruines. Les Corses, qui connaissaient son intrépidité, ne songèrent plus à se rendre, et

furent heureusement secourus par M. Gafforio, qui revint protéger sa femme et ses foyers.

752. Pescaire. Le marquis de Pescaire doit être placé au rang des plus fameux généraux. Il se distingua dans le Milanais et à la bataille de Pavie. Les Français, affaiblis par la retraite des Suisses, étaient postés dans les environs de Rebec, en attendant qu'ils pussent retourner dans leur patrie. Pescaire se proposa d'enlever, pendant la nuit, en 1523, un de leurs quartiers. Il fit mettre à ses soldats des chemises sur leurs habits, afin qu'ils pussent se reconnaître dans l'obscurité. L'entreprise réussit à la faveur de ce *stratagème;* et ce coup de main fut appelé la *Camisade de Rebec.* On nomma depuis *Camisades* toutes les surprises qui se font au milieu des ténèbres.

753. Norwich. Les Anglais s'étaient emparés d'Angoulême, en 1345, et Philippe IV leva alors 60,000 hommes qui, sous le commandement du duc de Normandie, vinrent assiéger cette place. Lord Norwich, qui en était gouverneur, réduit aux dernières extré-

mités, se servit d'un *stratagème* adroit pour éviter de se rendre à discrétion avec ses soldats. Il se montra donc sur la muraille et dit qu'il voulait parler au général des Français. Le duc vint et lui demanda s'il désirait capituler. « Point du tout, » lui répondit Norwich; « mais comme c'est demain la fête de la Vierge « (c'était la Purification), à laquelle je sais, « monseigneur, que vous avez, ainsi que moi, « grande dévotion, je vous propose une ces- « sation d'armes pour ce jour. » Le prince y consentit. Norwich, le soir même, fait plier tous ses bagages, et, dès la pointe du jour, il sortit de la place à la tête de sa garnison. Ayant été arrêté par les premières gardes de l'armée française, « Seigneurs, dit-il, ne faites « nul mal aux nôtres, car nous avons trève « aujourd'hui tout entier, ainsi que savez, « accordée de monseigneur le duc de Nor- « mandie et de nous. Si vous ne le savez, « allez le savoir; car nous pouvons bien, sur « ces trèves, aller et chevaucher quelque part « que nous voulions. » Lorsqu'on accourut faire ce rapport au duc de Normandie, il ne put s'empêcher d'en rire. « Laissons-les aller,

« de par Dieu, dit-il, leur chemin, quelque « part qu'ils voudront; car nous les pouvons « de rien contraindre à demeurer. Je leur « tiendrai ce que je leur ai promis. » Il les laissa donc passer, et entra dans Angoulême.

754. HABITANTS DE VILLEFRANCHE ET DE MONTPASIER (LES). Les habitants de Villefranche, en Périgord, avaient formé, en 1576, durant les guerres civiles de religion, le complot de surprendre Montpasier, petite ville voisine. Ils avaient choisi pour cette expédition la même nuit que ceux de Montpasier, sans en rien savoir, avaient aussi prise, pour tâcher de s'emparer de Villefranche. Le hasard fit encore que les deux troupes, ayant pris un chemin différent, ne se rencontrèrent point. Tout fut exécuté avec d'autant moins d'obstacle de part et d'autre, que les murs étaient demeurés sans défense. On pilla, on se gorgea de butin. On se crut heureux jusqu'à ce que, le jour ayant paru, les deux villes connurent la singularité de leur aventure. Elles réglèrent donc que chacun retournerait chez soi, et que tout serait remis en son premier état.

755. SYLLA. Sylla voyant ses troupes qui

fuyaient dans la bataille qu'il donna auprès d'Orchomène, l'an de Rome 670, contre l'armée de Mithridate, arrache un drapeau des mains d'un soldat qui prenait la fuite, marche à l'ennemi en s'écriant : « C'est ici, c'est ici « qu'il m'est glorieux de mourir pour vous. « Si on vous demande jamais en quel lieu « vous avez abandonné votre général, souve- « nez-vous de répondre que c'est à Orcho- « mène. » Ces paroles font rougir les guerriers qui les entendent; ils se rallient, ils combattent de nouveau, et triomphent.

756. Przémislas. Les peuples voisins de la Pologne, et particulièrement les Hongrois, profitèrent des dissensions civiles qui l'agitaient, et crurent avoir trouvé l'occasion favorable pour détruire un état dont la puissance leur était suspecte. Mais il ne faut souvent pour sauver tout un peuple qu'un seul citoyen. Un Polonais, nommé Przémislas, homme obscur, mais d'un mérite rare, et dont le génie, étouffé par la bassesse de sa condition, n'attendait qu'un heureux moment pour se développer, imagina un *stratagème* qui fut

le salut de sa patrie, vers le milieu du huitième siècle.

Il fabriqua avec des écorces et des branches d'arbres des figures qui de loin ressemblaient à des soldats armés. Pendant la nuit il plaça ces figures dans un bois, de manière que les ennemis pouvaient apercevoir de leur camp les rangs de cette armée factice. Les Hongrois y furent trompés, et ne doutèrent pas que ce ne fût un corps de Polonais que la crainte avait engagés à se retrancher dans le bois. Ils résolurent de l'attaquer et envoyèrent à cet effet un détachement assez considérable. Przémislas, qui avait prévu cette action, s'était posté en embuscade au milieu du bois, dans le dessein de surprendre les ennemis lorsqu'ils s'y seraient engagés. Cependant les Hongrois s'avançaient avec précipitation. A mesure qu'ils s'approchaient du bois, il leur semblait que l'ennemi s'éloignait, parce que la proximité faisant évanouir les premiers fantômes, ils n'apercevaient plus que ceux qui, par leur éloignement, étaient encore capables de les tromper. Comptant

donc pour vaincu un ennemi qui fuyait, ils redoublaient leur ardeur pour le joindre, sans songer qu'ils s'engageaient dans des défilés où ils pouvaient aisément être accablés. Aussi, lorsqu'ils se furent avancés jusqu'au lieu où Przémislas les attendait, ils se virent aussitôt investis d'une multitude de Polonais qui les eurent bientôt taillés en pièces.

Après cet exploit, les vainqueurs, par le conseil de Przémislas, se revêtirent des dépouilles des vaincus; et, sous l'habit hongrois, ils s'avancèrent vers le gros de l'armée ennemie, qui crut, en les voyant, que c'était son détachement qui revenait vainqueur des timides Polonais. Mais l'erreur ne fut pas longue; car les prétendus Hongrois ne furent pas plus tôt entrés dans le camp ennemi, qu'ils le remplirent de sang et de carnage, et les Hongrois, surpris, tombèrent presque tous sous le fer des Polonais.

757. Despréaux. Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, combattit vaillamment dans la Terre-Sainte, en 1192. Étant tombé dans une embuscade et enveloppé par les Sarrasins, Richard allait être tué ou fait prisonnier, lors-

14.

qu'un de ses gens, nommé Guillaume Despréaux, cria en langage sarrasin, à celui qui serrait le roi de près: « C'est moi qui suis le « roi d'Angleterre. » Ce fidèle serviteur attira alors sur lui, par ce moyen, les efforts des Sarrasins. Il fut pris et conduit devant le soudan, à qui il découvrit l'*artifice* dont il s'était servi pour sauver son maître. Saladin, qui avait l'ame grande, admira ce trait de générosité; et Richard donna dix émirs pour racheter le fidèle Despréaux.

758. PAUL. Les Maures s'emparèrent par surprise d'Adrumet, ville d'Afrique, et y mirent une garnison. Peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an 543, un prêtre guerrier, nommé Paul, ayant obtenu de Sergius, gouverneur de Carthage, une troupe de 80 soldats, eut l'*adresse* de remettre les Romains en possession d'Adrumet. Il rassembla en effet grand nombre de vaisseaux et de barques qu'il chargea de paysans et de matelots déguisés en soldats; et, lorsqu'il fut devant la ville, il fit dire aux habitants que le commandant de la province leur envoyait une armée nombreuse pour les mettre en liberté.

Cette nouvelle remplit la ville de joie et glaça d'effroi la province. Paul, sans donner le temps ni aux uns ni aux autres de reconnaître la vérité, entre dans le port à pleines voiles, fait main-basse sur les Maures, qui n'osent même se défendre, et se rend maître de la place.

759. FELLETON. Felleton, aventurier anglais, voulant signaler sa valeur par quelque exploit remarquable, s'avança pendant une nuit obscure de l'an 1361, pour escalader le château de Pontorson en basse Normandie. Bertrand Du Guesclin, qui y commandait, était absent. L'officier anglais s'était ménagé une intelligence secrète avec deux chambrières de la dame Du Guesclin, qui demeurait alors dans la place avec Julienne Du Guesclin religieuse, sœur de son mari et tante de Bertrand. Il s'approche donc dans le moment où tout le monde était plongé dans un profond sommeil, et il donne aux perfides suivantes le signal convenu. Déja il avait dressé quinze échelles contre les murs de la tour, lorsque la dame Du Guesclin qui, dans le moment, rêvait qu'on surprenait le château, ou plutôt

réveillée par le bruit des ennemis qui montaient à la hâte, s'écria qu'on attaquait la place. Julienne Du Guesclin, qui couchait avec elle, se jette hors du lit, et cette intrépide religieuse, digne du sang qui coulait dans ses veines, prend la première armure qu'elle trouve, monte sur le haut de la tour, et, apercevant les échelles dont les Anglais n'avaient pas encore atteint les derniers échelons, elle les renverse par terre, en criant *alarme !* pour appeler la garnison à la défense du château. Felleton, se voyant découvert, prit le parti de la retraite; mais malheureusement pour lui, il rencontra Du Guesclin qui le fit prisonnier. On apprit ensuite de lui la trahison des deux chambrières; et elles furent noyées dans la rivière qui coule au pied du château.

760. BAJAZET. Des historiens, que d'autres révoquent en doute, racontent que Tamerlan, dans l'intention de rendre Bazajet arbitre de sa propre destinée, lui dit d'un ton amical : « Si la fortune m'eût fait tomber entre vos « mains, ainsi que vous êtes dans la mienne, « de quelle manière m'auriez-vous traité ? —

« J'avais résolu, » répondit durement Bajazet, « de vous enfermer dans une cage de fer, et « de vous traîner partout à ma suite, comme « le premier ornement de mon triomphe. — « Je suis donc en droit d'en user ainsi, » reprit Tamerlan. « Vous êtes le maître, » repartit Bajazet sans abaisser sa fierté. Bien moins magnanime que le sultan de Perse, qui eut en son pouvoir l'empereur romain, Diogène, le vainqueur tartare ordonna alors que l'on fit une cage de fer et qu'on y renfermât l'orgueilleux sultan.

761. VINCENT. Le général Vincent, chargé, en 1793, de s'emparer du fort de Reinfeld, à la tête d'un détachement de l'armée de la Moselle, en fit la reconnaissance par un moyen qui atteste sa bravoure. Comme il n'avait point la vue très-bonne, et voulant s'approcher d'assez près pour connaître par lui-même les endroits qu'on pourrait attaquer, il se dépouille de l'uniforme de général, prend celui de simple soldat, et feint d'être en sentinelle perdue, avec un fusil de munition au bras : l'ennemi tire plusieurs coups de carabine sur lui; rien n'arrête ses observations.

Après avoir ainsi froidement tout examiné, il profite de la nuit pour faire élever tous les ouvrages nécessaires à l'attaque de cette place: son artillerie de position est amenée devant la citadelle, contre laquelle avait aussi marché le général Delbrun. Les moyens développés par le général Vincent paraissent si décisifs à l'ennemi, que les troupes qui composaient la garnison du fort se précipitent sur la rive droite du Rhin, et laissent la place au pouvoir des Français avec trente-neuf bouches à feu, dont la plus grande partie en bronze et de gros calibre.

762. Numérien. Un maître d'école, nommé Numérien, s'avisa, l'an de J.-C. 196, de passer dans les Gaules, et de feindre qu'il était un sénateur à qui l'empereur Sévère avait donné commission de lever des troupes pour son service. Il engagea plusieurs soldats, dont il composa un petit camp volant, avec lequel il battit un corps de cavalerie du parti d'Albin qui prétendait à l'empire. Sévère, informé de cet avantage et de quelques autres exploits de Numérien, lui écrivit comme à un sénateur, le croyant tel, lui donna des éloges et ordre

de lever encore des soldats. Numérien, muni de cette commission réelle, leva des troupes avec lesquelles il remporta des avantages beaucoup plus considérables, et enleva au parti ennemi une grande somme d'argent qu'il envoya à Sévère. Dans la suite, lorsque la guerre fut finie, il vint trouver l'empereur, et lui avoua sa *supercherie heureuse ;* mais il refusa les honneurs et les richesses que ce prince lui offrit, et se contenta d'une pension modique qui le pût mettre en état de finir le reste de ses jours dans la solitude.

763. ANONYME La ville de Kiosw était assiégée en 968 ; un général de Swiatoslas, duc de Russie, assembla promptement des troupes pour aller au secours de cette place ; mais les ennemis étaient campés de manière qu'il n'osa les attaquer. Déja les assiégés étaient réduits aux dernières extrémités, ne pouvant recevoir du secours de l'armée russe, séparée de la ville par le Boristhène. Comment faire connaître au général moscovite l'affreuse situation où l'armée se trouvait? Dans ces circonstances, un jeune Russe fit une action digne d'éloges. Il prit dans sa main une bride,

et étant sorti secrètement de la ville, il traversa le camp ennemi en criant à haute voix : « Mon cheval vient de s'échapper, qui de « vous peut me dire ce qu'il est devenu ? » Il répéta ces paroles jusqu'à ce qu'il fut près du fleuve. Il s'y jeta alors avec précipitation, et fit connaître par-là aux ennemis, mais trop tard pour eux, qu'il allait porter quelques avis à l'armée russe, campée de l'autre côté du Boristhène. En effet, il joignit l'autre bord, malgré une grêle de flèches. Arrivé au camp, il se fit conduire au général, lui exposa l'état déplorable où se trouvaient les assiégés de Kiosw, et l'obligation où ils seraient de se rendre s'ils n'étaient promptement secourus. Le général, instruit de ces détails, fit assembler tous les trompettes de son armée, et leur donna ordre de faire le plus de bruit qu'ils pourraient avec leurs instruments ; et en même temps il fit entrer ses soldats dans toutes les barques qui garnissaient le rivage. Les ennemis, s'apercevant d'un mouvement extraordinaire dans le camp des Russes, et frappés du bruit redoublé des instruments militaires, ne doutèrent pas que

Swiatoslas lui-même ne vînt avec toutes ses forces secourir la ville; et, dans cette idée, ils se hâtèrent de lever le siége.

764. Habitants du Havre-de-Grace (les). Les Anglais étant venus, en 1694, bombarder Dieppe et le Havre-de-Grace, les habitants de cette dernière ville détournèrent pendant la nuit tous les coups dont ils étaient menacés. Ils allumèrent successivement des feux de distance en distance sur le rivage, et l'incendie s'accrut et devint général. L'ennemi, trompé par ces flammes dont toute la mer était éclairée, dirigea de leur côté toutes ses bombes, dont il croyait voir les funestes effets, et ne douta point que la ville ne fût plus qu'un monceau de cendres. Mais lorsqu'au lever du soleil il la vit dans le même état qu'avant le bombardement, la surprise de l'amiral fut si grande, qu'il alla cacher sa honte dans les ports d'Angleterre.

765. Corvin. Mathias Corvin, mort en 1490, fut, dit l'histoire, le prince le plus heureux de son temps et le plus digne de l'être. Voici une preuve du bonheur qui l'ac-

compagnait partout. Ayant un jour assis son camp près de celui des Turcs, il résolut de l'aller observer en personne. Il se déguise donc en paysan, fait charger d'orge une jument, et lui deuxième il entre dans le camp ennemi parmi ceux qui y portaient des vivres. Il a la hardiesse d'aller se poster à la porte de la tente du général et d'y débiter son orge toute la journée. Il en sortit le soir, et retourna dans son camp à la faveur des ténèbres. Le lendemain matin, il écrivit au général ottoman qu'il avait vendu, la veille, sous l'habit d'un paysan, de l'orge à la porte de son pavillon; et, pour lui prouver ce qu'il avançait, il lui fit l'énumération de toutes les différentes sortes de plats qu'on avait servis sur sa table. Le Turc, surpris de cette hardiesse, et s'imaginant voir à tout moment le roi de Hongrie au milieu de sa tente, décampa le jour suivant.

766. Tendilla. Lorsqu'en 1484, les Maures assiégeaient la ville d'Alhama, une partie des murailles s'écroula par les suites d'une inondation. Le comte de Tendilla, gouverneur de la ville, fit tendre, le long de

la brèche, des toiles peintes de la couleur des murs. Cette *ruse* rassure la garnison qui voulait abandonner la place, donne le temps de réparer la brèche, et trompe les Maures qui n'auraient pas laissé échapper une si belle occasion de donner l'assaut.

767. Ruyter. On avait, en 1570, une telle vénération pour les moines, que Harmand de Ruyter, simple marchand de bœufs, s'étant couvert d'un froc, s'introduisit dans le château de Louvenstein, sur la pointe de Bommelerwaard. Il y fit entrer 24 soldats, et désarma la garnison. Lorenzo Pirca, officier espagnol, ayant reçu l'ordre de l'en chasser, l'investit et le fit sommer de se rendre. Ruyter et sa troupe reçurent la sommation avec mépris. La place fut emportée d'assaut. Ruyter, resté seul, se retira dans une tour, et, avec une épée à deux mains, se défendit jusqu'à ce que, voyant qu'il ne pouvait plus résister, il mit le feu aux poudres et fit sauter la tour, sous les ruines de laquelle il fut enseveli lui et ses ennemis.

768. Colomb. Christophe Colomb, né à Gênes, découvrit l'Amérique en 1492. En

1502, jeté par la tempête à la Jamaïque, qu'il avait reconnue en 1494, et séparé de ses vaisseaux, il se vit obligé d'y séjourner. Il y implora le secours des Caraïbes, qui lui fournirent d'abord des vivres pour lui et ses gens; mais la crainte d'en manquer eux-mêmes les ayant rendus tout-à-coup inhospitaliers, les Espagnols murmurèrent contre l'indulgence de l'amiral. C'est alors que Colomb profita adroitement de la circonstance d'une éclipse qu'il savait devoir arriver le jour même, pour menacer ces peuples ignorants de la colère du ciel. « Le Dieu que j'adore, » dit-il d'un ton inspiré, « va éteindre, pour « vous punir, l'un des flambeaux des cieux, « si vous persistez dans votre refus. » La lune s'éclipse en effet dans le moment : les sauvages, épouvantés, demandent grace, et les Espagnols ne manquèrent plus de vivres.

769. Kokaput. Il se passa bien des choses extraordinaires au siége de Steenwyk, en 1580. Kokaput, qui commandait dans la place, imagina, pour donner de ses nouvelles et indiquer le moyen de lui envoyer du secours, un stratagème assez singulier, qui força

l'ennemi à lever le siége. Celui des pigeons courriers était trop connu. Il fit employer des balles de plomb dans lesquelles il mettait un billet d'un côté, de l'autre, une matière combustible, afin qu'on pût voir, par la fumée, où s'arrêtait la balle.

770. ZÉNON. Alachis, un des plus puissants vassaux de Cunibert, roi des Lombards, prend, en 690, les armes contre son souverain. Tandis que les deux armées se rangent en bataille, Zénon, diacre de l'église, demande à parler à Cunibert : il était de la même taille que le roi des Lombards. « Prince, » lui dit-il lorsqu'il fut en sa présence, « de votre « vie dépend le destin de l'état; nos ennemis, « dans la bataille, ne s'attacheront qu'à vous « faire périr, souffrez que je prenne vos ar- « mes, que je combatte en votre place et sous « votre nom. La vie d'un prêtre obscur comme « moi ne peut être employée qu'à conserver « des jours aussi précieux que les vôtres. » Cunibert, sensible à cette marque d'affection, si extraordinaire dans un ecclésiastique, lui refuse d'abord la grace qu'il lui demande; mais les instances de toute sa cour le forcent

enfin de la lui accorder. Zénon, revêtu des armes de Cunibert, attire sur lui seul tous les coups des ennemis. Alachis, accompagné des plus braves de son armée, le cherche de toutes parts. Enfin le prétendu roi, accablé des traits qu'on lui lance, tombe mort. Alachis, plein de joie, accourt pour couper la tête à son ennemi; mais il trouve, au lieu du roi, un simple clerc. Dans le transport de sa fureur, il s'écrie : « Nous n'avons rien « fait encore; mais, si je suis victorieux, je « fais vœu de remplir un puits de nez et d'o- « reilles de clercs. » Heureusement qu'il est tué dans le fort de la mêlée, et que Cunibert remporte une victoire complète, grace au sacrifice héroïque du généreux prêtre.

771. Winkelried ou Winkerzied. A la célèbre bataille de Sempach, qui eut lieu en 1308, un gentilhomme du pays d'Underwald, en Suisse, nommé Arnold de Winkelried ou Winkerzied, voyant que ses compatriotes ne pouvaient enfoncer les Autrichiens, dont ils venaient de secouer le joug, parce que ces tyrans armés de toutes pièces, ayant mis pied à terre et formant un bataillon serré, présen-

taient un front couvert de fer, hérissé de lances et de piques, conçut le généreux dessein de se sacrifier pour sa patrie. « Mes « amis, » dit-il aux Suisses qui commençaient à se rebuter, « je vais donner ma vie pour « vous procurer la victoire : je vous recom- « mande seulement ma famille. Suivez-moi, « et agissez en conséquence de ce que vous « me verrez faire. » A ces mots, il les range en forme de triangle dont il occupe la pointe, marche vers le centre des ennemis; et, embrassant le plus de piques qu'il peut saisir, il se jette à terre, ouvrant à ceux qui le suivaient un chemin pour pénétrer dans cet épais bataillon. Les Autrichiens, une fois entamés, furent vaincus, la pesanteur de leurs armes leur devenant funeste.

772. ANONYME. En 1706, un capitaine valaque, attaché à Charles XII, s'étant approché, avec son détachement, d'une ville de Pologne qu'il devait nécessairement traverser, apprend avec douleur que les troupes du czar y sont en force. Sur cet avis, il laisse les siens en arrière, persuade à un Suédois qui l'accompagne de se laisser lier, le conduit

garrotté à la garde russe, se dit détaché de l'armée, et ajoute qu'il a trouvé dans sa marche quelques Suédois, qu'il a tous passés au fil de l'épée, excepté celui qu'ils voient, qu'il amène à son colonel. Cette fable est très-bien accueillie. On célèbre la petite victoire de toutes les manières, et le vainqueur ne part qu'après avoir fait toutes les observations qui lui sont nécessaires. Ce qui s'est passé ne pouvant manquer de donner de la hardiesse à ses soldats, il se met à leur tête, s'approche de la ville, y entre sans obstacle, trouve les Russes ivres et dispersés, et, après avoir passé au fil de l'épée tous ceux qui se présentent, il sort, sans être poursuivi, par la porte opposée à celle par où il est entré.

773. CONDÉ. Lorsqu'en 1672 le grand Condé assiégeait Vésel, toutes les dames se réunirent pour le prier de leur permettre de sortir de la place, et de ne pas les exposer aux suites fâcheuses d'un siége long et meurtrier. Mais le prince qui sentait que, par cette sortie, les assiégés seraient moins portés à se rendre, répondit aux dames, « Qu'il ne « pouvait consentir à une demande qui le

« priverait du plus bel ornement de son « triomphe. »

774. Marabotti. Frédéric Marabotti, qui conduisait, en 1329, les galères de la république génoise, se voyant poursuivi par un Doria qui commandait celles des gibelins (partisans des empereurs), trop inférieur en nombre pour s'exposer au combat, employa, pour l'éviter, le *stratagème* suivant. La nuit était si sombre, que les deux flottes ne pouvaient se voir. Au lieu de faire mettre le fanal sur la capitaine, comme c'est la coutume pour conduire la flotte, il fait attacher une lanterne sur un large bouclier qu'il jette aussitôt à la mer. Les gibelins, trompés, suivirent cette lanterne, croyant suivre la flotte, qui se sauva. Ils ne s'aperçurent de cette *ruse* que lorsqu'ils arrivèrent à la terre où le bouclier s'arrêta.

775. C. Duilius ou Duillius. Pour sortir du port de Syracuse où il était enfermé, le consul C. *Duillius* ordonna à tous ses soldats de se retirer sur la poupe du navire. Il vogua ainsi, la proue en l'air, et à force

15.

de rames, vers la chaîne qui fermait le port; et lorsque la moitié de sa galère eut franchi cet obstacle, il fit repasser de la poupe à la proue ses soldats, dont le poids emporta le reste du vaisseau. Tous les autres bâtiments se sauvèrent de la même manière.

776. Gravina. Les Grecs se rendirent maîtres de plusieurs villes en Italie qu'ils ne gardèrent pas long-temps. Ils assiégeaient, en 1154, Barri par terre et par mer. Pour vaincre l'opiniâtreté des habitants, le comte de Gravina, seigneur italien, qui était sur la flotte, s'avisa d'un moyen beaucoup plus sûr que toutes les machines de guerre. Il se charge d'or autant qu'il en peut porter, et se fait descendre sur le rivage. Là, déployant sa casaque, et montrant à ceux qui bordaient le haut des murs l'or dont elle était remplie, il s'écrie : « Que tous ceux qui veulent de l'or « et la liberté viennent ici, ils trouveront l'un « et l'autre. » A l'appât de ce métal séducteur, une foule d'habitants éblouis sort de la ville; ils se jettent avec avidité sur le trésor qu'on leur présente, et crient : « Vive, vive l'empé-

« reur Manuel! Nous sommes à lui; plus de « guerre! » Les Grecs entrent dans la ville aux acclamations de la multitude.

777. Léganez. Pendant le siége de Turin, en 1640, par les Français, le marquis de Léganez, général espagnol, s'avisa d'un *expédient* singulier. Ne pouvant point donner de ses nouvelles au prince Thomas, renfermé dans la place, il se servit de l'invention d'un ingénieur flamand, qui mettait les lettres dans un boulet creux, qu'à cause de cela on appelait le *Canon courrier.* Ce premier artifice ayant réussi, on s'en servit pour envoyer de la poudre et de la farine aux assiégés. Malheureusement pour eux, peu de boulets allèrent jusqu'à la ville; la plupart retombaient dans le camp des assiégeants; ce qui fut cause qu'on ne fit pas long-temps usage de cette invention.

778. Lucullus. L'an de Rome 678, Lucullus marcha contre Mithridate, et gagna plusieurs batailles sur ce prince, mais il était réservé à Pompée d'avoir la gloire d'être son vainqueur : ainsi, en comptant Sylla, qui avait déja attaqué avec succès ce fameux roi

d'Asie, il fallut successivement, pour achever de l'abattre, trois des plus grands généraux de Rome.

Mithridate assiégeait la ville de Cysique, située dans une île de la Propontide, si voisine de la terre-ferme d'Asie, qu'elle y était jointe par deux ponts que les assiégés avaient détruits. Mithridate forma, par terre, dix camps en face de la ville; et, par mer, il fit environner de sa flotte les deux issues du détroit qui séparait l'île du continent.

Lucullus était campé sur une hauteur, en Asie, et fit informer les Cysicéniens qu'il était venu à leur secours, par un soldat adroit et courageux, qui se servit, pour passer le bras de mer, d'une *invention singulière*. Il fit une espèce de petit radeau, composé d'une planche légère et de deux outres pleines de vent qui la soutenaient. Ces deux outres étaient assujetties par deux règles qui allaient de l'une à l'autre, et les empêchaient de se rapprocher. Le courrier, assis sur ce radeau, et le gouvernant avec ses pieds, avait de loin plutôt l'air d'un monstre de la mer que d'un homme. Sa figure trompa en effet les vaisseaux ennemis,

dont il eut grand soin de ne pas trop s'approcher, et il fit ainsi heureusement un trajet de deux lieues.

779. Religieuse prussienne. Uladislas, qui venait de prendre le titre de roi de Pologne, entra, en 1325, à main armée dans les états du marquis de Brandebourg, afin d'empêcher ce prince de secourir les chevaliers Teutoniques. Il y mit tout à feu et à sang, et la licence effrénée de ses soldats n'épargna pas même les choses les plus sacrées. Une religieuse prussienne, se voyant sur le point d'être violée par un de ces brutaux, imagina, pour sauver son honneur, un *stratagème héroïque.* Elle lui fit croire qu'elle avait la connaissance d'une admirable recette, par la vertu de laquelle on était impénétrable à tous les traits, et promit de la lui communiquer s'il voulait ne pas abuser sur elle du droit funeste de la guerre; et, afin qu'il ne pût douter de l'efficacité de sa recette, elle voulut qu'il en fît l'expérience sur elle-même. « Donnez-moi un coup de sabre sur la tête, » dit-elle au soldat, « et vous verrez que la re- « cette que je vous propose est infaillible. »

Le soldat y consentit; mais, en voyant la religieuse tomber dans son sang, il reconnut qu'elle l'avait trompé.

780. Corsaires. Deux corsaires de Cherbourg firent, en 1778, usage d'un *stratagème* qui leur réussit. L'un arbora pavillon anglais; et l'autre, qui avait gardé le sien, l'attaqua à la vue de quelques navires qu'ils aperçurent de loin : il est inutile de dire que les canons n'étaient chargés qu'à poudre. Le combat simulé fut très-vif en apparence et dura deux heures. A la fin, le feu du prétendu Anglais s'étant ralenti, il amena, et le vainqueur paraissait le conduire à Cherbourg, lorsque trois corsaires de Jersey et de Guernesey, qui avaient été témoins de ce combat, donnèrent dans le piége qu'on leur avait tendu, en venant à pleines voiles pour enlever la prise. Alors les deux vaisseaux de Cherbourg leur firent tête, et les combattirent si bien, qu'ils les obligèrent à se rendre.

781. Bellay. Chargé de ravitailler une seconde fois, en 1543, la ville de Landrecie, Martin du Bellay fut averti, en chemin, par ses espions, qu'il est attendu par 1200 che-

vaux ennemis. Quoique son escorte soit extrêmement inférieure, il ne juge pas à propos de reculer. Seulement il ordonne aux paysans qui mènent le convoi de monter à cheval sur leurs sacs de farine et de marcher en bataille. Cette ruse a un succès complet. Les Impériaux, ne doutant point que la troupe qu'ils aperçoivent de loin ne soit toute composée de gens de guerre, se retirent. Le secours entre dans Landrecie, et la ville est sauvée.

782. Vénitiens. Courzola est une petite ville dans une île de ce nom qui appartenait autrefois à la république de Raguse, et dont les Vénitiens s'emparèrent d'une manière assez plaisante. Les Ragusiens étaient brouillés avec les Vénitiens, maîtres d'un petit écueil appelé Saint-Marc, qui commande la ville de Raguse, avec un petit rocher encore plus voisin, qui n'a pas plus de terrain qu'il en faut pour les fondements d'une maison médiocre. Les Vénitiens y envoyèrent, pendant une nuit, des ingénieurs qui y bâtirent un petit fort de carton, peint en couleur de terre, et y portèrent quelques canons de bois fabriqués à la hâte. Au lever de l'aurore, le premier objet qui

frappe les Ragusiens fut cette espèce de fort. A ce spectacle, saisis d'épouvante, ils demandèrent à parlementer. Ils furent très-charmés d'en être quittes pour l'île de Courzola, qu'ils cédèrent aux Vénitiens en échange de ce méchant rocher.

783. ROSENECK (la baronne de). Les Suisses s'étant rendus maîtres, en 1499, du château de Blumenfeld, le baron de Roseneck, qui y commandait, fut réservé pour être la victime d'une vengeance particulière. Il fut réglé que chacun des habitants enlèverait les effets qu'il pourrait emporter avec lui. La femme du baron, qui fut comprise dans cet article de la capitulation, ne trouvant point d'effet plus précieux pour elle que son mari, dont elle craignait le sort, le chargea sur ses épaules. Cette générosité ingénieuse, qui fait l'éloge des femmes, et dont l'histoire offre quelques exemples, toucha les Suisses, qui étouffèrent tout ressentiment contre le baron, lui donnèrent la liberté, et firent rendre à sa vertueuse épouse tous ses effets.

784. ARABES. Le gouverneur d'Édesse, pour l'empereur des Grecs, faillit, en 1037,

à être surpris par un *singulier stratagème.* Douze Arabes vinrent un jour le trouver. Ils étaient suivis de 500 cavaliers et d'autant de chameaux chargés chacun de deux caisses. C'étaient, disaient-ils, des présents que leur nation, dont ils étaient députés, envoyait à l'empereur pour lui rendre hommage et obtenir sa bienveillance. Le gouverneur leur fait le meilleur accueil, il les invite à souper, mais il ne leur permet de faire entrer dans la ville ni leurs cavaliers ni leurs chameaux. Pendant qu'ils étaient à table, un pauvre Arménien va au camp des Arabes pour y chercher quelque aumône. En rôdant çà et là, il entend parler une des caisses qui s'entretenait avec sa voisine. Il court sur-le-champ faire part de sa découverte au gouverneur. Celui-ci laisse à table ses convives, et se transporte au camp avec sa garde. Les cavaliers étaient dispersés pour aller au fourrage. Il fait ouvrir les caisses; on trouve dans chacune un soldat; ce qui faisait 1000 hommes, qui devaient sortir pendant la nuit, et joints aux 500 cavaliers, s'emparer de la ville, car ils avaient espéré d'y être reçus. A l'ouverture

de chaque caisse, on tuait le soldat. Les cavaliers qui revenaient au camp l'un après l'autre avaient le même sort. Le gouverneur retourne ensuite à la salle du festin; il trouve les convives en bonne humeur. Il fait main-basse sur les douze Arabes, et n'en épargne qu'un seul qu'il renvoie après lui avoir fait couper les mains, le nez et les oreilles, pour aller rendre compte à ses compatriotes du succès de l'entreprise.

785. SIGISMOND. Jean Sigismond, qui s'était mis sous la protection des Turcs, se servit de cette ruse singulière pour surprendre, en 1564, Zathmar, ville de Hongrie. Il fit marcher de nombreux troupeaux qui, en passant sous les murs de la place avec leurs bergers, firent lever une poussière si épaisse, que la garnison ne put rien voir. Melchior Balazzo, auquel la forteresse appartenait, voulut savoir la cause de cette espèce de nuage. Comme ceux qu'il envoya lui rapportèrent qu'ils n'avaient vu que des bestiaux, il les crut, et sa garnison resta, comme lui, en repos et dans une profonde sécurité. Mais les troupeaux étant passés, des soldats qui les

suivaient s'approchèrent à la faveur de la poussière dont l'air était encore obscurci. Avant qu'on les ait aperçus, ils attaquent la ville de tous côtés. La terreur, qui est presque inséparable de la surprise, est générale et glace tous les esprits. Les assaillants se rendent sans peine maîtres de la place, et enlèvent Balazzo, sa femme, ses enfants et ses trésors.

786. DORIA. Philippin Doria, neveu du célèbre André Doria, dans un combat naval qu'il livra devant Naples, en 1530, contre la flotte espagnole, mit en usage un *stratagème* dont s'étaient servis ses compatriotes les Génois plus d'un siècle auparavant, lorsqu'ils détruisirent l'armée navale d'Alphonse, roi de Naples, et qu'ils firent ce monarque prisonnier. Philippin Doria, avant donc de commencer le combat, détacha quelques galères, qui gagnèrent la pleine mer, comme si elles se retiraient absolument. Mais tout-à-coup elles reparurent au plus fort de la bataille, et, se jetant sur les plus gros vaisseaux ennemis, elles eurent bientôt décidé de la victoire.

787. ANONYME. Les Grecs vinrent assiéger, en 1271, Néopatras. La ville allait être

forcée de se rendre, ne pouvant envoyer aucun soldat de la garnison pour réclamer des secours, lorsque le commandant lui-même trouva le moyen de passer seul au milieu du camp ennemi, et de revenir avec un corps de troupes, qui mit en fuite les assiégeants. Il choisit une nuit très-noire, se déguise en valet d'écurie, et, étant monté sur le mur, il en descend le long d'une corde; et, tenant en main une bride de cheval, il entre dans le camp en demandant à grands cris, en grec barbare, si quelqu'un pouvait lui donner des nouvelles du cheval de son maître qui s'était échappé. Les sentinelles le laissent passer en se moquant de lui. Les soldats, couchés dans leurs tentes, se réveillent à sa voix; les uns rient, les autres jurent; aucun ne l'arrête. Il trompa ainsi la vigilance des Grecs.

788. Oleg. Oschold et Idif, descendants des anciens souverains de Russie, étaient encore assez puissants pour inspirer de l'ombrage au prince Igor. Oleg, beau-père du jeune monarque, n'osant les attaquer à force ouverte, eut, en 879, recours à la *ruse*. Il fit cacher des soldats dans des bateaux couverts,

et arriva à Kiosw par le Boristhène. Il se donna pour un marchand qui, allant commercer en Grèce, venait demander aux deux princes la permission de passer avec sa marchandise. Oschold et Idif s'étaient rendus sur le rivage; et comme ils étaient en pourparlers avec Oleg, celui-ci les voyant sans armes, donna le signal à ses soldats, qui sortirent à l'instant de leurs bateaux, et massacrèrent les deux frères. Il alla ensuite chercher Igor, l'emmena à Kiosw, dont il fit la capitale de la Russie.

789. Agésipolis II. Vers l'an 371 avant J.-C., Agésipolis II, roi de Sparte, assiégeait Mantinée, avec le secours des alliés, qui, retenus par la crainte dans le parti des Lacédémoniens, favorisaient les assiégés, en leur fournissant en secret tout ce qui leur était nécessaire. Il le sut, et distribua beaucoup de chiens autour du camp, et bien plus encore du côté de la ville, afin que la crainte d'être découvert par ces animaux vigilants empêchât qui que ce fût de hasarder le passage.

790. Maraudeurs Français. Quelques maraudeurs français complotèrent, avant

l'ouverture de la campagne de 1702, de surprendre le fort de Schenk, où les habitants du pays avaient mis ce qu'ils avaient de plus précieux. Pour réussir dans leur téméraire entreprise, ces soldats se séparent en deux troupes, dont l'une feint d'être hollandaise. Elles marchent par différents chemins, et règlent si bien leur route qu'elles se rencontrent à la vue du fort. Elles paraissent se charger avec beaucoup d'animosité et de vigueur; les faux Hollandais plient, les uns se laissent tomber comme morts, le reste prend la fuite vers le fort, priant en flamand qu'on leur sauve la vie. On leur ouvre les portes; ils s'en rendent maîtres, introduisent leurs camarades et font un butin immense.

791. Anonyme. Le comte de Glocester emporta d'assaut, en 1140, la ville de Nottingham, et y commit les plus horribles cruautés. La plupart des habitants furent passés au fil de l'épée, et presque toutes les maisons réduites en cendres. Un des plus opulents citoyens de la ville, pressé par treize soldats avides, qui le menaçaient de lui ôter la vie s'il ne leur montrait où il avait

caché ses richesses, ouvrit devant eux une cave, et leur dit que tous ses trésors y étaient renfermés. Les soldats s'empressèrent aussitôt d'y descendre, sans avoir eu la précaution de faire descendre devant leur prisonnier. Dès qu'ils furent entrés dans la cave, il ferma la porte sur eux et mit le feu à sa maison qui fut consumée avec les treize soldats.

792. Boemond. Le fameux Boëmond, prince de Tarente et d'Antioche, en 1103, ennemi personnel d'Alexis, lui fit une guerre cruelle; il le regardait comme un perfide, coupable de la perte de tant d'armées de Croisés. Sachant qu'il n'avait pas assez de forces pour faire tête à celles de l'empereur, il résolut d'aller en personne en chercher de nouvelles en Occident. Mais la route de terre lui était fermée, et n'ayant pas assez de vaisseaux pour s'assurer son passage par mer, il usa d'un *stratagème* des plus singuliers pour franchir tous les obstacles. Il laissa la garde d'Antioche à Tancrède, son cousin, et fit courir le bruit que Boëmond était mort. Après avoir donné à cette nouvelle le temps de se répandre, il s'enferma dans un cercueil où

l'on avait pratiqué quelques secrètes ouvertures, pour la respiration. On le transporta ainsi au port d'Antioche; on l'embarqua dans un navire avec l'appareil d'un convoi funèbre. Il était suivi de dix brigantins et de trois barques légères. L'équipage, vêtu de deuil, jouait la plus grande affliction. Il passa ainsi à la vue de la flotte impériale, et les Grecs, informés de la mort d'un ennemi si redoutable, ne firent que des mouvements de joie, ne doutant pas que Boëmond ne fût bien avant dans les flammes de l'enfer. Il descendit à Corfou; et comme il touchait déja l'Italie, et qu'il ne craignait rien dans cette île, dont la garnison ne surpassait pas son escorte, il sortit de son cercueil et se montra sur le rivage. Les habitants étonnés de cet équipage lugubre, et de la figure d'un inconnu qui semblait revenir de l'autre monde, s'assemblèrent autour de lui et le considérèrent en silence. Il demanda le commandant; et jetant sur lui un regard fier et menaçant, « Faites savoir à votre maître, lui dit-il, que Boëmond est ressuscité, et qu'il s'en apercevra bientôt. » Il remonta en même temps sur son navire, et

fit voile pour l'Italie, où il arriva sans accident.

793. ALEXANDRE-SÉVÈRE. Sur le point d'aller porter la guerre en Perse, en 232 de J.-C., Alexandre-Sévère apprend que plusieurs soldats d'une légion se plongeaient dans la débauche, à Daphné, faubourg d'Antioche, et allaient au même bain que les femmes; il fit venir devant lui les coupables, et monta sur son tribunal pour les juger. Tous les soldats de la légion étant alors accourus en armes, il leur dit que la discipline des armées étant le seul appui de l'empire, il fallait que ceux qui l'avaient violée par le mauvais exemple de leur vie, la rétablissent par celui de leur supplice et de leur mort. Comme la légion se mit à pousser des cris séditieux, il leur dit d'un ton de maître : « Taisez-vous; c'est contre les Perses que vous devez crier, et non contre votre empereur qui vous nourrit, qui vous habille, qui vous enrichit. » Ces paroles ne les apaisèrent pas, et ils se mirent à agiter leurs armes, et à le menacer. « Ne me menacez pas, s'écria-t-il, et ne croyez pas m'effrayer; son-

gez que vos armes sont destinées pour attaquer les ennemis, si vous en avez le courage : si vous vous révoltez, la république a des soldats pour vous punir. » Voyant que rien ne les pouvait apaiser, il prononça enfin ces mots terribles : « Romains, retirez-vous, et quittez la milice. » Alors tous leurs murmures cessèrent, et toute leur audace s'évanouit : ils obéirent, ils quittèrent les armes et l'habit militaire, et se retirèrent sans prononcer une parole. Alexandre rétablit ensuite cette légion, après en avoir fait punir les tribuns ; et elle se signala dans cette guerre.

794. Abou-Obéidah. Les Sarrasins se présentèrent, en 636, devant Arrestant, l'une des plus forte villes de Syrie, et en formèrent le siége, sous la conduite d'Abou-Obéidah. Ce général ayant inutilement sommé le gouverneur de se rendre, le pria de lui permettre de laisser dans la place quelques gros bagages qui l'embarrassaient, disait-il, dans sa marche. Le gouverneur se trouvant trop heureux de voir les Sarrasins s'éloigner à ce prix, y consentit sans peine, ne sachant point que tout est suspect de la part d'un ennemi. Abou-

Obéidah fit porter dans le château vingt caisses, d'une pesanteur énorme, et se retira, laissant seulement quelques troupes en embuscade, sous les ordres du brave Khaled. Dès que les Arabes eurent décampé, tous les chrétiens coururent en foule aux églises pour rendre à Dieu des actions de graces. Mais, pendant qu'ils chantaient des hymnes et des cantiques, les caisses s'agitent, se remuent avec bruit; vingt soldats bien armés en sortent, l'épée à la main. Avec eux l'alarme se répand dans le château. Ils se saisissent de la femme du gouverneur, la forcent de leur donner les clefs de la ville, courent à l'église, massacrent tout ce qu'ils rencontrent, et ouvrent les portes à Khaled, qui se rend aisément maître de la place.

795. Vénitiens. Il y avait deux mois que les Vénitiens assiégeaient (1115) la ville de Tyr, lorsqu'on remarqua une colombe qui passait par dessus le camp, portant un paquet sous les ailes. On l'avait aperçue plusieurs fois. On sut que, pour l'arrêter, il fallait l'effrayer par de grands cris. On attendit donc que l'oiseau passât. On posa des gardes qui aver-

tirent, le second jour, qu'il approchait. Lorsque la colombe fut sur le camp, tous les soldats, à un certain signal, firent des cris convenus; et la colombe s'abattit et se laissa prendre. On ouvre alors le paquet; on trouve une lettre du sultan de Damas lui-même, qui donnait avis aux Tyriens de tenir ferme, et que, dans peu, il arriverait avec son armée. A cette lettre, on en substitua une autre, dont le style et les caractères étaient semblables, mais par laquelle le sultan donnait avis aux Tyriens de ne point attendre le secours qu'ils espéraient : que des affaires plus importantes l'exigeaient ailleurs, et qu'ils étaient les maîtres du parti qu'ils avaient à prendre. On lâcha la colombe; et la ville de Tyr se rendit.

796. Lancastre et Penhouet. Le duc de Lancastre assiégeait, en 1356, la ville de Rennes, où commandait Penhouet, guerrier qui, dans l'occasion, savait joindre la ruse à la valeur. Le duc ayant imaginé un *stratagème* pour détruire une partie de la garnison, Penhouet en profita habilement. Lancastre fit en effet amener dans les prés qui joignaient les fossés de la ville, environ deux mille

porcs, persuadé que les assiégés, dans l'extrémité où ils étaient réduits, ne manqueraient pas de faire une sortie pour les enlever. Mais le rusé gouverneur ne donna point dans le piége, et résolut néanmoins d'avoir une partie de ces cochons. Pour cet effet, il fit abaisser le pont d'une porte, à laquelle il fit attacher une truie vivante. Or, ces animaux, comme l'on sait, accourent toujours aux cris de leurs semblables. Ceux qui étaient donc dans les prairies, entendant la truie crier, accoururent sur le pont. Aussitôt on détache la truie, qui, s'enfuyant dans les rues de la ville, y attira quelques centaines de pourceaux qui étaient sur le pont.

797. Wieckens. Les réjouissances que les habitants de Rhinberg firent pour la prise de Bréda, en 1637, faillirent leur être funestes. Les Espagnols ayant appris qu'ils devaient employer beaucoup de poudre en artifices et en décharges d'artillerie, et qu'ils devaient passer la nuit dans les fêtes, s'avancèrent, vers la fin du jour, au nombre de six cents. Ils se présentent pour escalader les murs. Une sentinelle tire un coup de fusil et jette

l'alarme dans la ville Wieckens, qui commandait en l'absence du gouverneur, prend avec lui deux officiers, Harteveld et Aërnhem, et quinze soldats; il se mêle aux troupes espagnoles, comme un transfuge qui en amène dix-sept autres. Il fut bien reçu, et son dévouement doit immortaliser son nom. On lui demande des instructions. Il leur dit que la plupart des soldats sont plongés dans le vin, ou fument sur le rempart. Il leur conseille d'attendre encore que toute la garnison soit endormie, et leur recommande surtout de ne pas tirer, au moins de deux heures, de peur d'attirer l'attention des soldats. On ajoute foi à ses discours; mais ayant été reconnu par un officier espagnol, Wieckens fut obligé de se mettre en défense avec sa petite troupe, qui soutint l'effort des ennemis, et se battit avec fureur. Cet officier fut tué ainsi que Aërnhem; Harteveld fut blessé et fait prisonnier, et les soldats tués ou pris. Les Espagnols s'approchèrent alors de la porte et la rompirent; mais la garnison, qui avait eu le temps de se rassembler, mit en fuite les assaillants.

798. Allemands. Les Impériaux s'étant

emparés de Vérone en 1510, les habitants appellent bientôt en secret les Vénitiens, leurs anciens maîtres, pour chasser les nouveaux dont ils sont mécontents. Les mesures sont mal prises; on découvre la conspiration, et on la dissipe. Quelques jours après, la garnison s'avise d'un *stratagème* pour connaître ceux d'entre les habitants qui sont le plus dévoués à la république, afin de les punir comme coupables du complot dont on ne peut pas découvrir les auteurs. Une troupe de soldats de la garnison court donc en tumulte par la ville, sur le milieu de la nuit, battant la marche à l'italienne, et criant *vive saint Marc!* Plusieurs habitants, trompés par ces apparences, leur répondent par des cris de joie, et en chargeant les Allemands d'imprécations. Dans la suite d'un désordre, on se contente de marquer les maisons de ces imprudents. Mais, dès que le jour est venu, on les saccage, et on en met les maîtres à la rançon, comme des gens pris au service de l'ennemi.

799. Sikon. Poppon, archevêque de Trèves, se voyait tous les jours insulté par Adalbert,

seigneur d'une forteresse voisine. Ce brigand pillait impunément les bourgs et les villages, et portait souvent la désolation dans la cour de l'archevêque. Un certain Sikon vint un jour, en 1017, trouver Poppon, et lui promit non-seulement de le venger, mais même de délivrer le pays de ce tyran. L'offre reçue, Sikon part et va se présenter à la porte du château d'Adalbert. Feignant d'être cruellement altéré, il demande à boire, et Adalbert lui envoie du vin. Sikon en boit, remercie affectueusement ceux qui le lui ont apporté, et les supplie de dire à leur maître que bientôt il lui rendra avec usure le soulagement qu'il vient d'en recevoir. Ayant ainsi préparé l'instant de la vengeance, Sikon fait préparer trente tonneaux dans lesquels il fait entrer autant d'hommes armés. Ces tonneaux recouverts de toile, suspendus par des anneaux de fer, sont portés sur les épaules de soixante soldats résolus qui cachent leurs armes sous des habits de paysans. Un matin, Sikon arrive avec cette suite à la porte de la forteresse. Il se nomme, et dit à la sentinelle que ce vin qu'il fait apporter, suivant sa promesse,

est une preuve de sa reconnaissance envers le seigneur Adalbert. On ouvre; les tonneaux entrent dans la cour, et Adalbert vient lui-même les recevoir. Alors Sikon déchire les toiles qui couvrent les tonneaux; les soldats en sortent, et, secondés de leurs camarades, ils tombent sur la garnison qu'ils massacrent. Adalbert périt des premiers; et Sikon va porter cette bonne nouvelle à l'archevêque, et recevoir les remercîments de tout le peuple des environs.

800. Alexandre, fils de Lysimaque. Vers l'an, avant J.-C., 314, Alexandre, fils de Lysimaque, voulant s'emparer d'une ville de Phrygie, cacha, pendant la nuit, des troupes près de la place, dans une gorge enfoncée. A la pointe du jour, vêtu comme les gens du pays, couvert d'un large chapeau qui lui cachait le visage, et suivi de deux enfants qui portaient chacun un fagot sur l'épaule, il entra dans la ville au moment qu'on en ouvrait la porte, et trompa les gardes par son déguisement. Alors il ôta son chapeau, se fit connaître; et, prenant la main à tous ceux qui l'environnaient, il leur dit qu'il était

venu pour sauver leur ville. Pendant ce temps ses gens de guerre, conformément à ses ordres, arrivèrent par les différentes portes, et se rendirent maîtres de la place.

801. Bayard. Persuadé qu'il n'y a point de place faible, lorsqu'il y a de braves gens pour la défendre, le chevalier Bayard, accompagné d'une foule de braves et de l'élite de la noblesse, se renferma, en 1520, dans Mézières, que François Ier voulait brûler, dans la crainte qu'elle ne pût résister à Charles-Quint qui s'apprêtait à en faire le siége. Et, en effet, le capitaine Sickengen et le comte de Nassau ne tardèrent pas à s'en approcher.

Déja le canon avait renversé une partie des murailles, et les ennemis se flattaient d'avoir bientôt entre leurs mains le chevalier et ses soldats. Mais Bayard, qui réunissait dans un degré éminent les deux qualités d'un grand capitaine, le courage et la ruse, imagina l'*expédient* le plus singulier pour se débarrasser de Sickengen qui l'incommodait beaucoup. Il chargea un paysan d'aller porter au seigneur Robert de la Marck, qui était à Sedan, une lettre conçue en ces termes:

« Il me semble que, depuis un an, vous m'avez « dit que vous vous proposiez d'attirer le comte « de Nassau au service du roi notre maître, et « qu'il est votre parent. Je le désirerais autant « que vous, sur la réputation qu'il a d'être gen- « til galant. Si vous croyez que cela puisse se « faire, je vous donne avis d'y travailler plu- « tôt aujourd'hui que demain, parce qu'avant « qu'il soit vingt-quatre heures lui et tout son « camp seront mis en pièces. Car j'ai avis que « 12,000 Suisses et 800 hommes d'armes doi- « vent coucher ce soir à trois lieues d'ici, et « qui demain, au point du jour, fondront sur « lui, pendant que, de mon côté, je ferai une « vigoureuse sortie; et sera bien heureux celui « qui en échappera! J'ai cru devoir vous en « prévenir; mais il faut me garder le secret. »

Par l'ordre du chevalier, le villageois prend la route du camp de Sickengen. Mais à peine est-il sorti de la ville qu'on l'arrête. On le conduit au général. Il est questionné, menacé. Le bonhomme, intimidé, découvre la mission dont il est chargé; il donne la lettre à Sickengen. Celui-ci en prend lecture, et, plein d'indignation, il la communique à son

conseil. La crainte et la fureur s'emparent alors de tous les esprits. On s'écrie que le comte de Nassau est un traître. On bat la caisse; on plie les bagages; on passe la rivière. En vain le comte, instruit de cette résolution précipitée, s'efforce de retenir son collègue. Ses instances pressantes ne font qu'augmenter les soupçons. On décampe de part et d'autre, et Mézières est délivrée.

FIN DES STRATAGÈMES.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PERSONNES AUXQUELLES SONT ATTRIBUÉES LES ACTIONS RAPPORTÉES DANS CE RECUEIL.

On a suivi pour les deux volumes un seul ordre de numéros ; c'est à ces numéros et non aux pages que se rapportent les chiffres de cette table.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

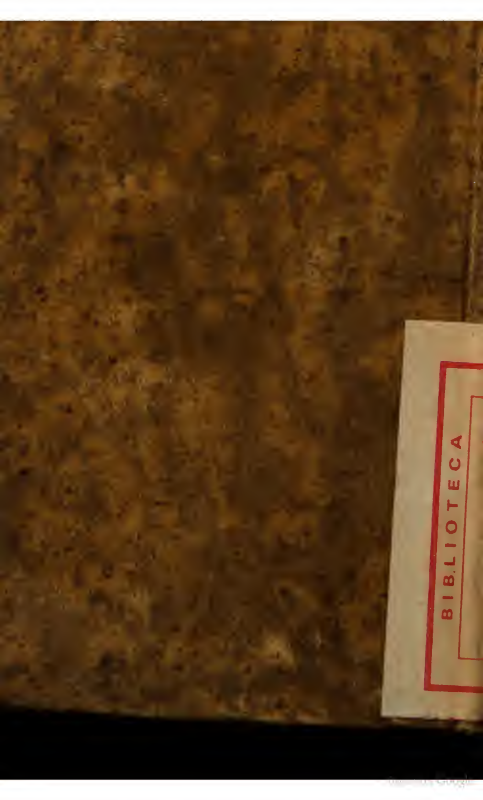
W.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE.




BIBLIOTECA